Camille Rater
2224

NOUVEAU
RECUEIL
DES
MEILLEURS CONTES
EN VERS,

Faiſant ſuite à celui imprimé en 1774.

A GENEVE;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez DELALAIN l'aîné, Libraire, rue S. Jacques.

M. DCC. LXXXIV.

LIBRARY
JUL 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1177
M376

AVERTISSEMENT.

ON a publié chez Delalain l'aîné, il y a huit ou dix ans, un Recueil des meilleurs Contes françois. Il eſt précédé d'un Diſcours préliminaire, dans lequel on a fait entrer une analyſe aſſez piquante de quelques-uns des Fabliaux dont *M. le Grand d'Auſſy* a donné depuis la traduction. Ce Recueil de Contes eut dans le tems beaucoup de ſuccès. En parcourant ceux qui ont paru depuis à différentes époques, & qui ſont épars dans un grand nombre de Volumes & de feuilles périodiques, nous avons penſé qu'il ſeroit facile d'en former un ſecond choix auſſi agréable que le

premier ; c'eſt celui que nous préſentons aujourd'hui au Public. On y trouvera pluſieurs Pieces de Perrault & de Vergier, qui avoient été omiſes dans l'ancien Recueil, dont celui-ci peut être regardé comme le Supplément.

NOUVEAU

NOUVEAU
RECUEIL
DES
MEILLEURS CONTES,
EN VERS.

PEAU D'ANE,

CONTE

A Madame la Marquise de L....

Il eſt des gens de qui l'eſprit guindé,
Sous un front jamais dérídé,
Ne ſouffre, n'approuve & n'eſtime
Que le pompeux & le ſublime;
Pour moi j'oſe poſer en fait,
Qu'en de certains momens l'eſprit le plus parfait
Peut aimer, ſans rougir, juſqu'aux marionnettes;
Et qu'il eſt des tems & des lieux
Où le grave & le ſérieux
Ne valent pas d'agréables ſornettes.

Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raiſon la mieux ſenſée,
Laſſe ſouvent de trop veiller,
Par des contes d'ogre & de fée
Ingénieuſement bercée,
Prenne plaiſir à ſommeiller?

Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loiſir,
Je vais, pour contenter votre juſte deſir,
Vous conter tout au long, l'hiſtoire de Peau d'Ane.

Il étoit une fois un Roi,
Le plus grand qui fût ſur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à ſoi.
Ses voiſins le craignoient, ſes Etats étoient calmes,
Et l'on voyoit, de toutes parts,
Fleurir à l'ombre de ſes palmes,
Et les vertus, & les beaux arts.
Son aimable moitié, ſa compagne fidelle
Etoit ſi charmante & ſi belle,

Avoit l'eſprit ſi commode & ſi doux,
Qu'il étoit encore avec elle
Moins heureux Roi qu'heureux époux.
De leur tendre & chaſte hymenée,
Plein de douceur & d'agrément,
Avec tant de vertus une fille étoit née,
Qu'ils ſe conſoloient aiſément,
De n'avoir pas de plus ample lignée.
Dans ſon vaſte & riche Palais,
Ce n'étoit que magnificence;
Par-tout y fourmilloit une vive abondance
De Courtiſans & de Valets.
Il avoit, dans ſon écurie,
Grands & petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or & de broderie.
Mais ce qui ſurprenoit tout le monde en entrant,
C'eſt qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étaloit ſes deux grandes oreilles.
Cette injuſtice vous ſurprend,
Mais lorſque vous ſaurez ſes vertus nompareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.

Tel & ſi net le forma la Nature ;
Qu'il ne faiſoit jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au ſoleil,
Pieces d'or de toute manière,
Qu'on alloit recueillir ſur ſa blonde litiere,
Tous les matins à ſon réveil.

Or le ciel qui par fois ſe laſſe
De rendre les hommes contens,
Qui toujours à ſes biens mêle quelque diſgrace,
Ainſi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie,
Tout-à-coup de la Reine attaquât les beaux jours.
Par-tout on chercha du ſecours ;
Mais ni la Faculté qui le grec étudie,
Ni les Charlatans ayant cours,
Ne purent, tous enſemble, arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.
Arrivée à ſa dernière heure,
Elle dit au Roi ſon époux,
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une choſe de vous :

C'eſt que s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je n'y ſerai plus....
Ah ! dit le Roi, ces ſoins ſont ſuperflus,
Je n'y ſongerai de ma vie,
Soyez en repos là-deſſus.
Je le crois bien, reprit la Reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre ſerment,
Adouci, toutefois, par ce tempérament,
Que ſi vous rencontrez une femme plus belle,
Mieux faite, & plus ſage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ſes attraits,
Lui faiſoit regarder une telle promeſſe,
Comme un ſerment ſurpris avec adreſſe,
De ne ſe marier jamais.
Le Prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la Reine voulut;
La Reine entre ſes bras mourut,
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes:

A l'ouir ſangloter & les nuits & les jours,
On jugea que ſon deuil ne lui dureroit guère,
Et qu'il pleuroit ſes défuntes amours,
Comme un homme preſſé qui veut ſortir d'affaire.

On ne ſe trompa point; au bout de quelques mois,
Il voulut procéder à faire un nouveau choix;
Mais ce n'étoit pas choſe aiſée;
Il falloit garder ſon ſerment,
Et que la nouvelle épouſée
Eût plus d'attraits & d'agrément,
Que celle qu'on venoit de mettre au monument.
Ni la Cour en beautés fertile,
Ni la Campagne, ni la Ville,
Ni les Royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle.
L'Infante ſeule étoit plus belle,
Et poſſédoit certains tendres appas,
Que la défunte n'avoit pas.
Le Roi le remarqua lui-même,
Et brûlant d'un amour extrême,

Alla follement s'aviſer,
Que par cette raiſon il devoit l'épouſer.
Il trouva même un Caſuiſte
Qui jugea que le cas ſe pouvoit propoſer.
Mais la jeune Princeſſe, triſte
D'oüir parler d'un tel amour,
Se lamentoit & pleuroit nuit & jour.

De mille chagrins l'ame pleine,
Elle alla trouver ſa Marraine,
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre & de corail richement étoffée:
C'étoit une admirable Fée,
Qui n'eut jamais de pareille en ſon art.
Il n'eſt pas beſoin qu'on vous die
Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux temps,
Car je ſuis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je ſais, dit-elle en voyant la Princeſſe,
Ce qui vous fait venir ici;
Je ſais de votre cœur la profonde triſteſſe,
Mais avec moi n'ayez plus de ſouci:

Il n'eſt rien qui vous puiſſe nuire,
Pourvu qu'à mes conſeils vous vous laiſſiez conduire.
Votre pere, il eſt vrai, voudroit vous épouſer;
Ecouter ſa folle demande,
Seroit une faute bien grande:
Mais ſans le contredire, on peut le refuſer.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne
Pour rendre vos deſirs contens,
Avant qu'à ſon amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui ſoit de la couleur du tems;
Malgré tout ſon pouvoir & toute ſa richeſſe,
Quoique le Ciel en tout favoriſe ſes vœux,
Il ne pourra jamais accomplir ſa promeſſe.

Auſſi-tôt la jeune Princeſſe
L'alla dire, en tremblant, à ſon pere amoureux;
Qui, dans le moment, fit entendre
Aux Artiſtes les plus ſavans,
Que s'ils ne lui faiſoient, ſans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du tems,
Ils pouvoient s'aſſurer qu'il les feroit tous pendre.

Le ſecond jour ne luiſoit pas encore,
Qu'on apporta la robe deſirée ;
Le plus beau bleu de l'Empirée
N'eſt pas, lorſqu'il eſt ceint de gros nuages d'or,
D'une couleur plus azurée.

De joie & de douleur l'Infante pénétrée,
Ne ſait que dire, ni comment
Se dérober à ſon engagement.
Princeſſe, demandez-en une,
Lui dit ſa Marraine tout bas,
Qui, plus brillante & moins commune,
Soit de la couleur de la Lune,
Il ne vous la donnera pas.

A peine la Princeſſe en eut fait la demande,
Que le Roi dit à ſon Brodeur,
Que l'Aſtre de la nuit n'ait pas plus de ſplendeur,
Et que dans quatre jours ſans faute on me la rende.

Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le Roi s'en étoit expliqué.

Dans les Cieux où la nuit a déployé ſes voiles,
La Lune eſt moins pompeuſe en ſa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de ſon cours diligent,
La plus vive clarté fait pâlir les étoiles.

La Princeſſe en voyant ce merveilleux habit,
Etoit preſque déſeſpérée,
Mais, par ſa Marraine inſpirée,
Au Prince amoureux elle dit :
Je ne ſaurois être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du Soleil.
Le Prince qui l'aimoit d'un amour ſans pareil,
Fit venir auſſi-tôt un riche Lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un ſuperbe tiſſu d'or & de diamans,
Diſant que s'il manquoit à le bien ſatisfaire,
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.
Le Prince fut exempt de s'en donner la peine,
Car l'Ouvrier induſtrieux,
Avant la fin de la ſemaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux,

Si beau, ſi vif, ſi radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorſque ſous la voûte des Cieux,
Dans ſon char d'or il ſe promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'Infante que ces dons achèvent de confondre,
A ſon Père, à ſon Roi, ne ſait plus que répondre.
Sa Marraine, auſſi-tôt, la prenant par la main,
Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en ſi beau chemin;
Eſt-ce une grande merveille,
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous ſavez,
Qui d'écus d'or ſans ceſſe emplit ſa bourſe?
Demandez-lui la peau de ce rare animal;
Comme il eſt toute ſa reſſource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raiſonne mal.

Cette Fée étoit bien ſavante,
Et cependant elle ignoroit encor,
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent & l'or.

La peau fut galamment auſſi-tôt accordée,
Que l'Infante l'eut demandée ;
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de ſon ſort amèrement ſe plaindre.
Sa Marraine ſurvint, & lui repréſenta
Que quand on fait le bien, on ne doit jamais craindre,
Qu'il faut laiſſer penſer au Roi
Qu'elle eſt tout-à-fait diſpoſée
A ſubir avec lui la conjugale loi;
Mais qu'au même moment, ſeule & bien déguiſée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque Etat lointain,
Pour éviter un mal ſi proche & ſi certain.

Voici, pourſuivit-elle, une grande caſſette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans & vos rubis;
Je vous donne encor ma baguette;
En la tenant dans votre main,
La caſſette à l'inſtant ſuivra votre chemin,
Toujours ſous la terre cachée,

Et lorſque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'auſſi-tôt à vos yeux elle viendra s'offrir.

Pour vous rendre méconnoiſſable,
La dépouille de l'âne eſt un maſque admirable,
Cachez-vous bien dans cette peau :
On ne croira jamais, tant elle eſt effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.

La Princeſſe ainſi traveſtie,
De chez la ſage Fée à peine fut ſortie ;
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le Prince, qui pour la fête
De ſon heureux hymen s'apprête,
Apprend, tout effrayé, ſon funeſte deſtin.
Il n'eſt point de maiſon, de chemin, d'avenue
Qu'on ne parcoure promptement ;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle eſt devenue.
Par-tout ſe répandit un triſte & noir chagrin ;
Plus de nôces, plus de feſtin.

L'Infante cependant pourſuivoit ſon chemin,
Le viſage couvert d'une vilaine craſſe;
A tous paſſans elle tendoit la main,
Et tâchoit, pour ſervir, de trouver une place;
Mais les moins délicats & les plus malheureux,
La voyant ſi mauſſade & ſi pleine d'ordure,
Ne vouloient écouter ni retirer chez eux,
Une ſi ſale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encor plus loin;
Enfin elle arriva dans une métairie,
Où la fermière avoit beſoin
D'une ſouillon dont l'induſtrie
Allât juſqu'à ſavoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuiſine,
Où les valets, inſolente vermine,
Ne faiſoient que la tirailler,
La contredire & la railler:
Ils ne ſavoient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos,
Elle étoit le but ordinaire
De tous leurs quolibets & de tous leurs bons mots.

Elle

Elle avoit le Dimanche un peu plus de repos:
Car ayant du matin, fait ſa petite affaire,
Elle entroit dans ſa chambre, & tenant ſon huis clos,
Elle ſe décraſſoit, puis ouvrant ſa caſſette,
Mettoit promptement ſa toilette,
Rangeoit deſſus ſes petits pots;
Devant ſon grand miroir contente & ſatisfaite,
De la Lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du Soleil éclatoit,
Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des Cieux ne ſauroit égaler,
Avec ce chagrin ſeul, que leur traînante queue,
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à ſe voir jeune, vermeille & blanche,
Et plus brave cent fois que nulle autre n'étoit.
Ce doux plaiſir la ſuſtentoit,
Et la menoit juſqu'à l'autre Dimanche.
J'oubliois à dire en paſſant,
Qu'en cette grande Métairie;
D'un Roi magnifique & puiſſant,
Se faiſoit la ménagerie;
Que la Poule de Barbarie,

Rales, Pintades, Cormorans,
Oiſons muſqués, Canepetières,
Et mille autres oiſeaux de biſarres manières,
Entr'eux preſque tous différens,
Rempliſſoient à l'envi dix cours toutes entières.
Le Fils du Roi, dans ce charmant ſéjour,
Venoit ſouvent, au retour de la chaſſe,
Se repoſer, boire à la glace,
Avec les Seigneurs de ſa Cour.

Tel ne fut point le beau Céphale,
Son air étoit royal, ſa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'âne de fort loin le vit avec tendreſſe;
Car ſous ſa craſſe & ſes haillons,
Elle gardoit encor le cœur d'une Princeſſe.

Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé!
Qu'il eſt aimable, diſoit-elle!
Et que bien-heureuſe eſt la Belle
A qui ſon cœur eſt engagé!
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,

Je m'en trouverois plus parée,
Que de toutes celles que j'ai.

Un jour le jeune Prince errant à l'aventure,
De baſſe-cour en baſſe-cour,
Paſſa dans une allée obſcure,
Où de Peau d'âne étoit l'humble ſéjour.
Par haſard il mit l'œil au trou de la ſerrure.
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pris une riche parure,
Et ſes ſuperbes vêtemens,
Qui, tiſſus de fin or & de gros diamans,
Egaloient dû Soleil la clarté la plus pure.
Le Prince, au gré de ſon deſir,
La contemple, & ne peut qu'à peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il eſt comblé de plaiſir!
Quels que ſoient les habits, la beauté du viſage,
Son beau tour, ſa vive blancheur,
Ses traits fins, ſa jeune fraîcheur,
Le touchent cent fois davantage;

Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une ſage & modeſte pudeur,
Des beautés de ſon ame aſſuré témoignage,
S'emparent de tout ſon cœur.

Trois fois dans la chaleur du feu qui le tranſporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une Divinité,
Trois fois par le reſpect ſon bras fut arrêté.

Dans le Palais, penſif il ſe retire,
Et là, nuit & jour il ſoupire;
Il ne veut pas aller au bal,
Quoiqu'on ſoit dans le Carnaval;
Il hait la chaſſe, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur,
Et le fond de ſa maladie,
Eſt une triſte & mortelle langueur.
Il s'enquit quelle étoit cette Nymphe admirable,
Qui demeuroit dans une baſſe-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.

C'eſt, lui dit-on, Peau d'âne, en rien Nymphe ni belle,
Et que Peau d'âne l'on appelle,
A cauſe de la peau qu'elle met ſur ſon cou :
De l'Amour c'eſt le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puiſſe voir après le loup.
On a beau dire, il ne ſauroit le croire ;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours préſens à ſa mémoire,
N'en ſeront jamais effacés.

Cependant la Reine ſa Mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure & ſe déſeſpère,
De déclarer ſon mal elle le preſſe envain ;
Il gémit, il pleure, il ſoupire ;
Il ne dit rien, ſi ce n'eſt qu'il deſire,
Que Peau d'âne lui faſſe un gâteau de ſa main,
Et la mère ne ſait ce que ſon fils veut dire.
O ciel! Madame, lui dit-on,
Cette peau d'âne eſt une noire taupe,
Plus vilaine encore & plus gaupe,
Que le plus ſale marmiton.

N'importe, dit la Reine! il le faut satisfaire,
Et c'est à cela seul que nous devons songer;
Le soin de le sauver est notre unique affaire,
Quoi que son goût puisse exiger.
Peau d'âne donc prend la farine,
Qu'elle avoit fait blutter exprès,
Pour rendre sa pâte plus fine,
Son sel, son beurre, ses œufs frais;
Et pour bien faire sa galette,
S'enferme seule en sa chambrette.
D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras & le visage,
Et prit un corps d'argent que vite elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage,
Qu'aussi-tôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De son doigt par hasard il tomba dans la pâte,
Un de ses anneaux de grand prix.
Mais ceux qu'on tient savoir la fin de cette histoire,
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi, franchement, je l'oserois bien croire,
Fort sûr que quand le Prince à sa porte aborda,

Et par le trou la regarda,
Elle s'en étoit apperçue.
Sur ce point, la femme eſt ſi drue,
Et ſon œil va ſi promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment,
Qu'elle ne ſache qu'on l'a vue.
Je ſuis bien ſûr encore, & j'en ferois ſerment,
Qu'elle ne douta point que de ſon jeune amant,
La bague ne fût bien reçue.

On ne pétrit jamais un ſi friand morceau,
Et le Prince trouva la galette ſi bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne,
Il n'avalât auſſi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc d'or le cercle étroit,
Qui marquoit la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable.
Sous ſon chevet il le mit à l'inſtant,
Et ſon mal toujours augmentant,
Les Médecins ſages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,

Jugerent tous par leur grande ſcience,
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'Hymen, quelque mal qu'on en die,
Eſt un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque tems prier;
Puis dit, je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la perſonne
Pour qui cet anneau ſera bon.
A cette biſarre demande,
De la Reine & du Roi la ſurpriſe fut grande,
Mais il étoit ſi mal qu'on n'oſa dire non.

Voilà donc qu'on ſe met en quête
De celle que l'anneau, ſans nul égard du ſang,
Doit placer dans un ſi haut rang.
Il n'en eſt point qui ne s'apprête
A venir préſente ſon doigt,
Ni qui veuille céder ſon droit.

Le bruit ayant couru, que pour prétendre au Prince,
Il faut avoir le doigt bien mince,

Tout Charlatan, pour être bien venu,
Dit qu'il a le ſecret de le rendre menu ;
L'un en ſuivant ſon biſarre caprice,
Comme une rave le ratiſſe ;
L'autre en coupe un petit morceau ;
Un autre en le preſſant penſe qu'il l'appetiſſe,
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros, en fait tomber la peau.
Il n'eſt enfin point de manœuvre,
Qu'une dame ne mette en œuvre,
Pour faire que ſon doigt quadre bien à l'anneau.

L'eſſai fut commencé par les jeunes Princeſſes,
Les Marquiſes & les Ducheſſes ;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Etoient trop gros, & n'entroient pas.
Les Comteſſes & les Baronnes,
Et toutes les nobles perſonnes,
Comme elles, tour-à-tour, préſenterent leur main,
Et la préſenterent envain.
Enſuite vinrent les griſettes,
Dont les jolis & menus doigts,

Car il en eſt de très-bien faits,
Sembleront à l'anneau s'ajuſter quelquefois :
Mais la bague toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain preſque égal, rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux Servantes, aux Cuiſinieres,
Aux Tortillons, aux Dindonnieres,
En un mot, à tout le fretin,
Dont les rouges & noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Eſpéroient un heureux deſtin.
Il ſe préſenta mainte fille,
Dont le doigt gros & ramaſſé,
Dans la bague du Prince eut auſſi peu paſſé,
Qu'un cable au travers d'une aiguille.

On crut enfin que c'étoit fait;
Car il ne reſtoit en effet,
Que la pauvre Peau d'âne au fond de ſa cuiſine.
Mais comment croire, diſoit-on,
Qu'à régner le Ciel la deſtine?
Le Prince dit: eh! pourquoi non?

Qu'on la faſſe venir. Chacun ſe prit à rire,
Criant tout haut, que veut-on dire,
De faire entrer ici cette ſotte guenon ?
Mais lorſqu'elle tira de deſſous ſa peau noire,
Une petite main qui ſembloit de l'ivoire,
Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une juſteſſe ſans égale,
Son petit doigt fut entouré,
La Cour fut dans une ſurpriſe,
Qui ne peut pas être compriſe.

On la menoit au Roi, dans ce tranſport ſubit,
Mais elle demanda qu'avant que de paroître
Devant ſon Seigneur & ſon Maître,
On lui donnât le tems de prendre un autre habit ;
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtoit à rire.
Mais lorſqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eût traverſé les ſalles
Avec ſes pompeux vêtemens,
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales,

Que ſes aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans, dont la vive lumière
En faiſoit autant de rayons,
Que ſes yeux bleus, grands, doux & blonds,
Qui, pleins d'une majeſté fière,
Ne regardent jamais ſans plaire & ſans bleſſer,
Et que ſa taille enfin ſi menue & ſi fine,
Qu'avecque les deux mains on eut pû l'embraſſer,
Montrèrent leurs appas & leur grace divine,
Des Dames de la Cour & de leurs ornemens,
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie & le bruit de toute l'aſſemblée,
Le bon Roi ne ſe ſentoit pas,
De voir ſa bru poſſéder tant d'appas.
La Reine en étoit affolée,
Et le Prince ſon cher amant,
De cent plaiſirs l'ame comblée,
Succomboit ſous le poids de ſon raviſſement.

Pour l'hymen auſſi-tôt chacun prit ſes meſures.
Le Monarque en pria tous les Rois d'alentour,
Qui tous brillans de diverſes parures,

Quitterent leurs Etats pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés ſur des grands éléphans ;
Il en vint du rivage maure,
Qui, plus noirs & plus laids encore,
Faiſoient peur aux petits enfans ;
Enfin de tous les coins du monde,
Il en débarque, & la Cour en abonde.
Mais nul Prince, nul Potentat,
N'y parut avec tant d'éclat,
Que le Père de l'Epouſée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le temps purifié les feux
Dont ſon ame étoit embrâſée ;
Il en avoit banni tout deſir criminel,
Et de cette odieuſe flamme,
Le peu qui reſtoit dans ſon ame,
Ne rendoit que plus vif ſon amour paternel.
Dès qu'il la vit : que béni ſoit le ciel,
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant, dit-il ! & tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embraſſer.

Chacun à ſon bonheur voulut s'intéreſſer,
Et le futur Epoux étoit ravi d'apprendre,
Que d'un Roi ſi puiſſant il devenoit le gendre.
Dans ce moment la Marraine arriva,
Qui raconta toute l'hiſtoire,
Et par ſon recit, acheva
De combler Peau d'âne de gloire.

Il n'eſt pas mal aiſé de voir,
Que le but de ce conte, eſt qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'expoſer à la plus rude peine,
Que de manquer à ſon devoir.

Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle eſt toujours couronnée:
Que contre un fol amour & ſes fougueux tranſports,
La raiſon la plus forte eſt une foible digue,
Et qu'il n'eſt point de ſi riches tréſors,
Dont un Amant ne ſoit prodigue.

Que de l'eau claire & du pain bis
Suffiſent pour la nourriture

De toute jeune Créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits:
Que ſous le Ciel il n'eſt point de femelle,
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui ſouvent ne s'imagine encor,
Que ſi des trois Beautés la fameuſe querelle
S'étoit démêlée avec elle,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le Conte de Peau d'âne eſt difficile à croire,
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des Mères, & des Mères-grands,
On en gardera la mémoire.

CH. PERRAULT.

LE MAUVAIS TURC.

UN Voyageur revenu de Turquie,
Parloit des mœurs de ce Pays ;
Il racontoit que les Maris
Peuvent quitter, choisir, prendre à leur fantaisie ;
Blonde & Brunette, en avoir tout autant
Qu'il leur plaisoit. Un de la Compagnie
Se récria : Dieux ! le beau réglement !
Si j'étois-là, je ferois chère lie.
Que j'en aurois ! Alors le regardant
Avec pitié, sa femme peronelle :
Eh ! taisez-vous, vous seriez, lui dit-elle,
Un mauvais Turc assurément.

THEMISEUIL.

LA

LA CULOTTE.

Chez Maître Jean, l'Italie & la France
Servent toujours de ſcène aux contes de coçus.
Soit! ils y ſont en abondance;
Mais n'en eſt-il qu'en ce Pays ſans plus?
Cocuage a-t-il là ſes bornes?
Ce ſeroit une erreur que de croire cela;
Tout climat, tout terroir eſt très-fertile en cornes:
O l'heureux plant que celui-là!
En voici qui viennent de Flandre;
Plus l'air en eſt groſſier, mieux y pouſſe le bois,
Car dans un plus ſubtil il manque quelquefois;
On a pour les planter cent meſures à prendre,
Celles-ci vinrent autrement;
Le ſol ſe trouva bon, belle auſſi la ramure,
Il faut vous expliquer comment,

Il étoit à Bruxelle un certain gros Flamand,
Braſſeur de ſon métier, lourdaut de ſa nature,
Ivrogne quelque peu de ſa complexion,

Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine assez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre Nation ;
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure ?
C'est ce que fit un Officier Anglois,
Blond, bien doré, & qui par cent endroits
S'insinua dans le cœur de la Belle.
En moins de rien, nos Amans sont d'accord :
Tems de Cyrus ne plaît aux gens du Nord.
Des moyens de se voir, pour un, il en est mille;
En ce pays sur-tout la chose est fort facile;
Mais par un grand bonheur, arriva que l'époux
Et quelques-uns de ses confrères,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier. Nos Brasseurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, aussi-tôt rendez-vous
Au Cavalier blondin; pour quand? pour le soir même.
Où? l'on s'en doute assez, au logis de l'absent.
Le tems venu, comparoît le Galant,
Plein d'une impatience extrême;
Au reste, magnifique & beau comme un soleil.
D'abord il voit un joyeux appareil,

Buffet garni des mieux, rôt tournant, nappe miſe,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand c'eût été pour un homme d'Egliſe.
De tout ceci l'Amant fut enchanté;
Mais au milieu de tant de propreté,
Brilloit, par-deſſus tout, notre charmante Hôteſſe,
En habit de combat, ornemens négligés,
Avec entente, avec délicateſſe,
En plaiſirs charmans préjugés.
Sous ſa robe de chambre, ouverte & ſans ceinture,
Un corſet colé ſur la peau,
Et du ſein par en bas, contenant la figure,
Sans fanfreluche, ſans dorure,
Ne laiſſoit pas que de paroître beau.
Du haut de ce corſet, d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tétons encor beaucoup plus blancs,
Fermes ſur-tout, quoique flamands;
A peine en tout Bruxelle en étoit-il de même:
Bref, & la perſonne, & l'habit,
Formoient un tout de friand appétit.
Or dans cette heureuſe entrepriſe,
Qu'avoient à faire nos Amans?

Complimens à perte de vue ?
Se feroient-ils jettés ſur les beaux ſentimens ?
Non point du tout ; mais par des embraſſades ;
Par des baiſers & longs & ſavoureux,
Ils expliquerent mieux leurs feux,
Que par tous ces diſcours, hors de propos & fades ;
Et l'Amant par haſard ſe trouvant à ſouhait,
Vis-à-vis du lit de la Belle,
L'y renverſa, tomba près d'elle,
Et là ....goûta le vin, non celui du buffet,
Vous entendez, je crois, la métaphore.
Ce coup lui parut bon, quoique bu fort ſoudain,
Quoique ſablé ; de-là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore ;
Et le ſouper ſervi, le reſte alla ſon train :
L'Amant but peu, la maxime en eſt ſage.
Mais dans la femme il n'en eſt pas ainſi,
La Braſſeuſe but davantage,
Et fit en femme ſage auſſi.
Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit point ſa principale affaire ;
Bacchus n'étoit que ſecond en ce lieu ;

Il fit donc place à l'autre Dieu.
O ! gens heureux, s'il en eſt dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie ?
Enchaînés par des nœuds que l'amour ſeul a faits,
Une ſécurité profonde
En redouble encor les attraits ;
Vous jouiſſez des biens les plus parfaits :
Mais en eſt-il dans ce bas monde,
Dont on puiſſe long-temps jouir ?
Et ne voilà-t-il pas, ô mortels miſérables !
Un contre-temps de tous les diables,
Qui les va faire évanouir ?
Mille coups de heurtoir, frappés avec furie,
Se font à peine entendre à nos Amans,
Trop occupés de leurs embraſſemens ;
On y joint une voix, qui jure, appelle, crie.
O ciel ! c'eſt mon mari ! cachez-vous, je vous prie.
Votre mari ! C'eſt lui, c'eſt ſa voix, je l'entends.
Vous autres gens de Paris ou de Rome,
Prendrez ceci pour un tour d'habile homme ;
Mais ceux de ſon pays ne ſont pas ſi ruſés ;
Quoique déjà chez vous ces vieux tours ſoient uſés,

Ils ne ſont pas encor parvenus juſqu'en Flandre.
Voici le fait, & vous l'allez entendre.
Vous jugez bien que nos Braſſeurs
N'allèrent pas à jeun entreprendre un voyage.
Déjeûnons, dit l'un d'eux, & prenons du courage,
Nos chevaux en ſeront meilleurs;
Déjeûnons & dînons, dit un autre plus ſage,
C'eſt un repas & du tems qu'on ménage.
L'avis fut trouvé bon; tout auſſi-tôt grand vin,
Force ſantés; à toi, compère!
On but enſuite à la commère,
Et puis, compère, buvons plein,
Cela raccourcit le chemin.
L'on s'échauffe, l'on réitère,
Et voilà nos gens en beau train;
On fit tant qu'à force de boire,
On prolongea le tems juſques à la nuit noire;
On remit donc l'affaire au lendemain.
Or adieu, Maître Jean, bon ſoir, Maître Grégoire!
Et voilà l'homme au logis revenu,
Sans autre intention que d'épargner ſon gîte,
Et de ſe coucher au plus vîte.

L'Anglois ſurpris, ſe va coucher tout nud,
Au premier coin : l'époux s'empare de ſa place ;
En un moment déshabillé,
S'endort & ronfle, hélas ! ſans prévoir la diſgrace,
Par laquelle bientôt il ſera réveillé.
Sa femme, encor toute tremblante & blême,
De ce retour hors de ſaiſon,
Rappelle enfin ſes ſens & ſa raiſon,
Et s'aviſe d'un ſtratagême,
Pour l'éloigner de ſa maiſon ;
Soit que cela lui parût néceſſaire
Pour faire évader ſon Amant,
Soit que pendant l'éloignement,
Elle ſentît encor quelque profit à faire ;
Femme dans l'amoureux myſtère,
D'invention ne manque nullement.
Celle-ci donc ſe déſeſpère,
Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,
Implorant à grands cris le ſecours du dormant.
Je n'en puis plus, à l'aide, je ſuis morte,
Se mit-elle à crier tout haut !
Le moyen d'y tenir ! il s'éveille en ſurſaut ;

A qui diable en as-tu de crier de la ſorte ?
Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte,
Courant pieds nuds, ma colique m'a pris ;
Là-deſſus redoublant ſes cris,
Il la croit tout de bon, rengaine ſa colère,
Et lui va chercher auſſi-tôt,
De certaine eau, ſecret de ſon Apoticaire :
N'en cherchez plus, j'ai tout uſé tantôt ;
Mon cher mari, ſi vous vouliez plutôt,
Donner un coup de pied juſques chez le compère
J'abuſe de votre bonté ;
Auſſi vous devrai-je la vie ;
Depuis votre départ, dont je me ſuis ſaiſie,
Ce mal m'a beaucoup tourmenté ;
A force d'eau pourtant, j'étois preſque guérie :
Mais ce dernier malheur l'a ſi fort augmenté,
Que j'en ſuis à l'extrémité.
Notre bonhomme à la tendreſſe
Déjà diſpoſé par le vin,
Touché de ce diſcours, ſe relève ſoudain,
Etourdi de ſommeil, de plaintes & d'yvreſſe.
Le voilà donc à tâtons ſur le lit,

Cherchant comme il put ſon habit,
Diſperſé d'étrange manière ;
Pièce de-çà, pièce de-là ;
D'aller chercher de la lumière ;
Le mal preſſe ; à la fin il s'habille & s'en va.
Dieu le conduiſe & bien tard le ramène !
Voilà déjà ſa femme ſaine ;
De ſon retour on n'a pas grand beſoin.
Eſt-il parti ; l'Anglois ſort de ſon coin,
Cherche à ſon tour ſon habit ſans chandelle,
Prend ce qu'il trouve ; il étoit dans un cas,
Où de ſi près on n'y regarde pas ;
Cependant maints regrets ſont pouſſés par la Belle ;
Bref il partit ſans ſe faire prier,
Mais non ſans prendre encor le vin de l'étrier.
Retournons chez l'Apoticaire ;
Voyons ce qu'y fait notre époux :
Hélas ! ce qu'il faiſoit n'aguère ;
Il appelle, il heurte à grand coups.
De grace ! ouvrez-moi, mon compere,
Ou ma femme eſt morte ſans vous,
Pour or ou pour argent, de l'eau pour la colique !

Le compère deſcend d'en haut,
Plaint & conſole, en ouvrant ſa boutique;
Notre homme veuf ou peu s'en faut;
Lui livre promptement ſa liqueur ſouveraine.
Lui la recevant d'une main,
Met l'autre en la poche ſoudain,
Qu'à trouver il eut quelque peine.
Mais qu'eſt-ce ceci? dit notre homme troublé,
Je penſe qu'en buvant mon argent s'eſt doublé;
Puis approchant de la lumière,
Pour quelques patagons qu'il y croyoit au plus,
Trompé d'agréable manière,
Il tire, s'il vous plaît, force beaux jacobus,
Monnoie autrement façonnée,
Schellins, en quantité, mainte & mainte guinée,
Abondance de carolus.
Voici qui change bien la thèſe!
Il fouille de l'autre côté,
Tire belle montre à l'angloiſe,
Pluſieurs joyaux d'excellente beauté,
Mignons étuis, gentille tabatiere,
Le tout de riche & brillante matière,

Tant que tout autre ſpectateur
N'eût point jugé ceci les meubles d'un Braſſeur ;
Encor moins notre Apoticaire,
Fin guoguenard, homme nullement ſot,
Qui ſouriant, ſans ſonner mot,
Fut attentif à l'inventaire.
Il perça d'abord le myſtere,
Et ſans beaucoup de charité,
Lui dit, en baiſſant la chandelle :
Compere, la culotte eſt belle !
Que t'auroit-elle bien coûté ?
Le bonhomme y jette la vue,
Et découvre à la fin la ſource du tréſor,
Grégues de velours brodé d'or.
O ciel ! aurois-je la berlue ?
Ne dormirois-je point encore ?
L'étonnement lui ravit la parole.
Mais le malin Pharmacopole,
L'interrogeant tout doucement,
Lui fait plus au long rendre compte,
Quand le mal a pris, & comment ?
L'autre à tout répond bonnement ;

Insensible encor à sa honte,
Fait un détail exact de la nuit & du jour,
Et du départ & du retour,
Et des coups de heurtoir, & du trop long séjour,
Qu'il avoit fait sur le pas de la porte.
Lors notre Docteur éclairci,
Lui dit d'un ton railleur, ta femme n'est point morte;
Compere, je le vois d'ici;
Cette culotte est un symptôme,
Qui m'assure de sa santé,
Et d'ordinaire elle renferme un baume,
Dont mon eau ne peut pas avoir la qualité:
Je ne pense pas qu'elle en chome;
Au reste te voilà fort bien,
Par la ceinture & par la tête;
Tout a son ornement, il n'y manque plus rien.
Tant & tant il en dit à cette pauvre bête,
Et si fort il pinça le stupide animal,
Qu'à la fin il sentit son mal.
Lors d'entrer en fureur, menaçant la chrétienne;
L'autre reprit: ne fais point le fâché;
Le troc est bon, pourvu que l'on s'y tienne,

Encor es-tu coëffé par-deſſus le marché.
La pilule eſt fort bien dorée,
Il faut l'avaler doucement;
Ignore tout, point d'éclairciſſement!
Quand l'aventure eſt enterrée,
Elle n'eſt un mal qu'à demi;
Crois-moi, compère, mon ami,
Le bruit que fait un mari difficile,
Répand ſa honte par la ville;
Il n'eſt plaint de perſonne, au contraire on en rit,
Et de plus, je connois des cocus plus de mille,
Qui le ſont à moindre profit.
Le conſeil étoit bon, notre homme le comprit,
L'argent & les joyaux rafraîchirent ſa bile;
Et la culotte enfin, fut la lance d'Achille,
Qui fit le mal & le guérit.

VERGIER.

LA JEUNE FEMME EN COUCHE.

Jeune tendron pour la première fois
Goûtoit des fruits amers de l'hymenée;
La pauvre enfant ſe vit preſque aux abois,
Quand mit au jour ſa trop chère lignée.
Son compagnon qui la voyoit ſouffrir :
Par Saint Joſeph ! lui dit-il, je te jure,
Que dans la ſuite aimerois mieux mourir,
Qu'ainſi te faire endurer la torture.
La dame alors regardant ſon époux,
Lui repartit : Ah ! pourquoi jurez-vous ?
Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche !
Je n'ai beſoin de ſi grande pitié ;
Las ! on m'a dit qu'à la ſeconde couche,
Le mal n'étoit ſi grand de la moitié.

LE REVENANT.

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

CHEMIN faiſant, Seigneur, je vous écris
De mauvais vers, mais tels que les peut faire
Un Voyageur, qui, pour pénible affaire,
S'en va piquant mazette de vil prix.
Pas n'eſt pourtant tout-à-fait impoſſible,
Chemin faiſant, de plaire quelquefois!
Témoin certain Voyageur qui courtois,
Chemin faiſant, rendit pour lui ſenſible,
Une Beauté plus rebelle cent fois,
Que ne fut onc la Déeſſe des Bois.
Mais puiſque j'ai commencé cetuy conte,
D'avis ſerois de vous le mettre à fin.
Chemin faiſant volontiers on raconte;
L'on trompe ainſi le temps & le chemin.

Cil dont je parle, étoit natif de Guyenne,
Bon Gentilhomme, en eſt-il d'autres là?

Quelque long cours que la Garonne tienne,
Elle ne voit en tous lieux que cela,
Que gens iſſus de nobleſſe ancienne.
Celui-ci donc, Marquis de Peyremant,
Etoit alors jeune, bien fait, beau ſire,
Accort, hardi, beau parleur, c'eſt-à-dire,
Parlant beaucoup, il n'importe comment:
Car près du sèxe, il ne faut nullement,
Dans ſes diſcours avoir tant de juſteſſe:
Flattez, louez même impertinemment.
Sachez parler le jargon de tendreſſe,
Et rafiner toujours bizarrement
Sur les devoirs, ſur les ſoins d'un amant,
Et ſur les loix de la délicateſſe:
Ayez ſur-tout beaucoup de hardieſſe;
C'en eſt aſſez; vous aurez sûrement,
De bel eſprit lettres parmi les Belles,
Vous brillerez dans toutes les ruelles,
Et gagnerez le ſurnom de charmant.
Notre Marquis avoit en abondance
Tous ces talens, & s'en ſervoit à point.
A donc un jour qu'en petite chevance,

Il

Il s'en alloit : où ? je ne le ſais point,
Lui-même auſſi n'en ſavoit rien peut-être ;
Aventuriers vont ſouvent au haſard,
Et des Nochers le vent eſt moins le maître.
Mieux que chez eux, comme ils ſont toute part,
Il ne leur chaut où le haſard les mène ;
Des autres gens le domaine eſt borné
A quelque coin acquis avecque peine,
Ou qu'en naiſſant le ciel leur a donné :
Mais d'un Gaſcon le monde eſt le domaine.
Au haſard donc celui-ci cheminoit
Sur ſa jument décharnée, & qu'ornoit
Maint beau ruban, une houſſe brillante ;
Le Chevalier à la plume flottante,
Ainſi monté, s'alloit applaudiſſant,
Quand tout-à-coup dans un endroit gliſſant,
S'abbat ſous lui ſa maigre Roſſinante.
Heureuſement il ne ſe bleſſa pas ;
Il ſe relève, il ſe ſecoue, & tente
De relever ſa bête haletante.
Mais il perdit, & ſes ſoins, & ſes pas ;
Elle touchoit à ſon heure dernière,

Et vers ſon maître, auteur de ſon trépas,
Tournant ſa foible & mourante paupière,
Lui reprocha l'épargne meurtrière,
Dont il l'avoit traitée en ſes repas,
Puis rendit l'ame & finit ſa carrière.
On peut juger combien ſur ſa jument,
Se lamenta le triſte Peyremant,
Mais trop long-temps n'en pleura l'aventure,
Qu'il rencontra bien meilleure monture,
Pour le tirer de ſa perplexité.
Paſſe un caroſſe & dedans une dame,
A corps charmant, & qui de tendre flâme
N'avoit jamais eu le cœur agité.
Un vieux époux étoit à ſon côté,
Sur le devant une jeune couſine,
Le tout allant jouir pendant l'été,
D'une maiſon de cet endroit voiſine.
Le bon vieillard voyant l'Aventurier,
Qui retiroit ſa jument du bourbier,
Et le croyant, ſur l'air, ſur l'apparence,
Homme de rang & d'illuſtre naiſſance,
Deſcend en hâte & lui va préſentant

Place au carroſſe & toute autre aſſiſtance,
Dans ſa maiſon, s'il veut bien l'accepter.
D'un air poli, le Gaſcon le refuſe :
Plus fortement on le preſſe, il s'excuſe,
Mais à la fin il ſe laiſſe tenter.
Dans le carroſſe, il prend donc une place ;
Là d'étaler ſon ſavoir avec grace ;
De ſérieux il régala l'époux ;
De riens galans, de tendres bagatelles,
Il entretient tour-à-tour les deux Belles :
Egalement il les amuſe tous.
Puis comme il faut, il parle de lui-même ;
Il eſt, dit-il, homme de qualité :
Tel Duc, tel Prince eſt de ſa parenté ;
Chéri des Grands, le Roi l'eſtime & l'aime ;
Il leur décrit terres, bien paternel,
D'un Régiment il ſe fait Colonel.
Ce Régiment eſt commandé pour Flandre ;
Il va le joindre, & dans un tel endroit,
Son équipage eſt devant à l'attendre,
Tandis que lui, par un chemin moins droit,
Ceci fut dit avec air de myſtère,

Seul en ſecret s'en étoit allé faire
Certains adieux. Ainſi toujours contant
Mainte autre fable encor plus ridicule,
Et d'autre part notre troupe crédule,
Avec plaiſir, avec foi l'écoutant,
Sans y ſonger ils arrivent au gîte.
Sans y ſonger, la jeune Dame auſſi
Sentit les traits de l'amoureux ſouci.
Quoi, direz-vous! s'enflâme-t-on ſi vîte;
Lorſque ſur-tout on n'a jamais aimé?
En doutez-vous? un cœur plein d'innocence,
Plus promptement qu'un autre eſt enflammé;
Il ne connoît l'amour ni ſa puiſſance,
Et s'y ſoumet ſans en être alarmé,
Au lieu qu'un cœur qu'amour tient dans ſes chaînes;
Qui d'autres fois en éprouva les peines,
Contre ſes traits ſe tient toujours armé;
Il ſe défie, il fuit devant des charmes
Toujours trompeurs & toujours inconſtans;
Et malgré lui, s'il faut rendre les armes,
Il leur réſiſte au moins pendant un tems.
Zélide enfin, c'eſt le nom de la Belle,

Perdit dès-lors le titre de rebelle ;
Elle ſe vit changée en un moment ;
En bien pourtant ſe fit le changement ;
Car de l'amour c'eſt l'effet ordinaire,
Effet réel & non imaginaire :
Il embellit, il donne des appas ;
De cette ardeur la plus petite doſe,
Vous donne un air, un tour, mainte autre choſe,
Qu'auparavant on ne vous trouvoit pas.
Zélide donc, bien & duement épriſe,
En arrivant, court vîte à ſon miroir,
Frotte ſes dents, met la mouche & ſe friſe,
Se gracieuſe, & puis s'en va revoir
Ce beau Marquis qui règne dans ſon ame.
Pas ne tarda, que regard languiſſant,
Air inquiet, enfant d'un feu naiſſant,
Ingénuement n'expliquaſſent ſa flâme.
Plus ne tarda non plus le Cavalier,
Qui point n'étoit novice en ce métier,
De bien l'entendre, & d'y bien mieux répondre.
Les voilà donc à s'entreminauder ;
Le petit mot ils oſent haſarder ;

Soupirs d'aller, regards de ſe confondre,
Si bien qu'avant qu'il fût le lendemain,
Jà ſe marchoient ſur les pieds l'un de l'autre;
Jà ſe ſerroient furtivement la main:
Mais tout cela, ſuivant l'uſage nôtre,
N'étoit aſſez; un point manque à leurs vœux,
Point important, ſans quoi ne ſauroient être
Tendres amans parfaitement heureux.
Or ce point là, que devinez peut-être,
Mal aiſément pouvoient-ils l'attraper.
Le vieux époux étoit d'humeur jalouſe,
Il ne quittoit d'un ſeul pas ſon épouſe;
Comment pouvoir un tel Argus tromper?
Pas toutefois n'en ſoyez trop en peine;
Amour s'en mêle, & rendra sûrement,
De ce jaloux la vigilance vaine:
Auſſi fit-il, & voici le comment.
Le vieux époux, homme ſimple & crédule,
Croyoit à tous preſtiges étonnans;
Songes, Sorciers, & ſur-tout Revenans,
Trouvoient en lui croyance ridicule.
Pendant la nuit, entend-il quelques cris;

Ce ſont lutins qu'il s'imagine entendre,
Ou loups-garoux, ou malheureux eſprits,
Et le voilà de frayeur tout épris.
Par Peyremant ce foible fut compris;
Et ſur ce foible, il ne manqua de prendre
Tous les partis qui pouvoient être pris.
En deviſant, le drôle avoit appris,
Que dès long-temps le frère du bonhomme,
S'étoit allé refugier à Rome,
Pour un duel follement entrepris:
Tout auſſi-tôt à part lui-même il trame,
Pour écarter le jaloux de la Dame,
D'aller de nuit faire le Revenant;
Dire qu'il eſt le frère qui peinant,
Parmi le feu du brûlant Purgatoire,
Pour en ſortir demande inceſſamment,
Des oraiſons le ſecours méritoire.
Cela conçu, ſans perdre un ſeul moment,
Il découvrit ce projet à Zélide,
Qui dès l'abord, ou pudique, ou timide,
Le rejetta même aſſez rudement;
Mais le Marquis tant parla vivement,

Qu'à ſes deſirs il fallut ſe ſoumettre.
Elle céda, ce ne fut cependant
Qu'en lui faiſant avec ſerment promettre,
Qu'il ſeroit ſage, & ſors diſcours ardent,
Qu'à ſes tranſports rien ne pourroit permettre.
Que jugez-vous de ſa précaution?
D'un tel ſerment ſeriez-vous caution?.....
Quoi qu'il en ſoit, à peine le bonhomme,
Au lit couché, goûtoit le premier ſomme,
Que le galant dans la chambre introduit,
Renverſe tout, guéridons, chaiſes, tables,
Pouſſe ſoupirs & ſanglots lamentables,
Puis va tirer les rideaux à grand bruit,
Et d'une voix lugubre & gémiſſante,
Tient ce diſcours, qui remplit d'épouvante.
L'autre écoutoit preſque ſans ſentiment.
O toi, dit il, qui dors tranquillement,
Réveille-toi, daigne écouter d'un frère,
Dont l'amitié te fut jadis ſi chère,
Les derniers vœux ſans nul retardement:
Jà deux jours a, qu'une main meurtrière
Ayant fini ma nouvelle carrière,

Pour mes péchés, pendant quatre mille ans,
Je dois ſouffrir dans les brâſiers brûlans
Du Purgatoire, à moins que ta prière,
De mes tourmens n'interrompe le cours :
C'eſt ta prière auſſi que je réclame.
Malgré la nuit, lève-toi donc & cours
Droit à l'Egliſe, & là pour ma pauvre ame,
Qu'ores envain agitent les remords,
Dévotement dis l'Office des Morts ;
Pendant neuf jours, pour moi fais même choſe ;
Car en ce tems où tout mortel repoſe,
Avec fureur ſont redoublés mes maux.
Puis il vous tire, en achevant ces mots,
Des cris affreux du fond de ſa poitrine,
Et vers la porte en hâte il s'achemine.
Or le mari de frayeur tout tranſi,
Pendant un tems douta s'il devoit faire
Ce que venoit demander ce faux frère ;
Non que ſoupçon il eût de tout ceci,
Ains pour la peur qui rempliſſoit ſon ame ;
Mais ayant pris les avis de ſa femme,
Qui bien à point cent hiſtoires lui fit,

De gens trouvés étranglés dans leur lit,
Pour n'avoir pas exaucé la demande
D'eſprits ſouffrans, une frayeur plus grande
Le fit réſoudre à partir ſans tarder.
Il n'eut pas fait deux pas hors de la porte,
Que le Marquis, qu'amour ſur l'aîle porte,
Marche à Zélide autre octroi demander;
D'aiſe ravi, près d'elle il va ſe mettre;
Mais pour brider ſon feu trop véhément,
Elle lui fit tout de nouveau promettre
Qu'il ſeroit ſage; il en fait maint ſerment,
Serment fauſſé dans le même moment.....
Pour que d'Amour tout l'œuvre s'accompliſſe,
Que manque-t-il? un pas tant ſeulement;
Ce pas fut fait, grace à Dame Cypriſſe,
Si que tandis qu'avec ſoins très-fervens,
Ce triſte époux des Morts chantoit l'Office,
Cettui chanta l'Office des Vivans;
Rien n'en omit, avec zèle il entonne
Matines, Prime, & Tierce, & Sexte, & None,
Vêpres, Complie, enfin tout fut chanté;
Non tout de ſuite, ains pauſes furent faites,

Comme il convient, & dans les entrefaites,
Tendre propos entre eux fut débité,
Et de leur tour tirent en liberté ;
Et beſoin n'eſt, Seigneur, que je vous diſe,
Pour prévenir vos notes ſur ceci,
Que d'une lieue, ou peu s'en faut, l'égliſe
Diſtante étoit du logis, & qu'ainſi
Tems auroient eu pour mainte autre entrepriſe.
Enfin l'époux revint avec le jour :
De point en point il raconte à ſa femme,
Ce qu'avoit fait pour le repos de l'ame
Du Revenant, & la femme à ſon tour,
Dit qu'elle avoit en fervente prière,
Pour même fin paſſé la nuit entière ;
Pas ne mentoit, car efficacement
Elle le fit, & vous ſavez comment.
Mais finiſſons : avec la même peine,
Le bon vieillard acheva ſa neuvaine ;
Avec auſſi mêmes raviſſemens,
Firent la leur nos bienheureux Amans,
Toutes les nuits même Office chanterent,
Et tant de fois entre eux le répétèrent,

Qu'ils le ſavoient de bout en bout par cœur,
Mieux que ne ſait le ſien un vieux Chanoine,
Ou mieux encor que ne le ſait un Moine,
Qui dès l'enfance a fréquenté le chœur.
Quoi qu'il en ſoit, la neuvaine finie,
Le beau Marquis prit de la compagnie
Tendre congé, remportant avec ſoi,
Outre le cœur de ſa chère Zélide,
Riches joyaux, bourſe nullement vuide,
Qu'il en reçut pour gage de ſa foi;
Et ce point-ci n'eſt le pis de l'hiſtoire;
Car un Gaſcon, Gaſcon pauvre ſur-tout,
D'être adoré, compte pour rien la gloire,
Si quelque argent ne ſe rencontre au bout.
Voilà, Seigneur, l'aventure contée,
Et ſi de vous elle eſt un peu goûtée,
Chemin faiſant, j'aurai mieux rencontré,
Que ne fit onc l'heureux Gaſcon, malgré
Tous les plaiſirs qui comblèrent ſa flâme,
Et malgré l'or qu'il reçut de la Dame.

VERGIER.

L'AMOUR OISELEUR.

PROLOGUE.

SI j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable, ſans penſer à l'être,
Et qui, ſans art, ſache charmer:
Le vrai plaiſir ſuit la Nature:
J'ai vu l'Amour plus d'une fois,
Jouer ſur un lit de verdure,
Il s'endort ſur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans ces retraites:
Vous, rameaux, qui vous embraſſez,
Vous, oiſeaux, qui vous careſſez,
Qui n'entend vos leçons ſecrettes?
Aminte n'avoit que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergère en ſon premier printemps,
Innocente autant que gentille:
Il l'aima; qui n'auroit aimé?

Adieu les Arts, adieu la Ville !
Des maîtres qui l'avoient formé,
Adieu la cohorte inutile !
L'Amour qui le mène au hameau,
Lui fait don d'une panetiere,
D'où pend un léger chalumeau ;
Des Bergers il prend la manière ;
Il ſe façonne à leurs travaux,
Et bientôt ſous ſes doigts habiles,
Le jonc & l'oſier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les préſente à ſa Bergère ;
Mais n'oſant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour,
Qu'anime ſa flâme légère,
Et lui rend ainſi chaque jour,
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de ſon Empire ;
C'eſt d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque préſage,
Quiconque voit un beau viſage,
D'un beau jour doit être certain,
Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puiſque le ſort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche & gentille!
Mais que faiſois-tu dans ces lieux?
Eſt-ce le ſoin de ta parure,
Qui t'amène à cette onde pure?
Le voiſinage des ruiſſeaux
Eſt délicieux pour les Belles,
Pour les fleurs & les arbriſſeaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux Tourterelles,
Et j'y viens ſeulement pour elles.
Des filets tiſſus avec art,
J'ai garni l'une & l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart,
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi ! c'eſt avec ces réſeaux,
Que tu fais la guerre aux oiſeaux ?
Innocente ! il eſt pour les prendre
Un moyen que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes deſirs contens ;
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre & détendre.

AMINTE.

Ecoute : tes mains ſuffiront
Pour réuſſir dans cette chaſſe !
Obſerve l'inſtant & la place,
Où deux oiſeaux ſe baiſeront,
Et quand d'une amoureuſe étreinte,
Leurs petits becs ſe mêleront,
Cours auſſi-tôt.....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte,
Et les oiſeaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte

Montre

Montre bien que juſqu'à ce jour,
Ton cœur a peu connu l'Amour,
Et le charme de ſes careſſes !
Si tu ſavois ce qu'un baiſer
Aux Etres qu'il daigne embrâſer,
Cauſe de douceurs & d'ivreſſes !
Comme dans ce raviſſement,
La vie eſt toute ſuſpendue
Entre la Maîtreſſe & l'Amant,
Tantôt priſe, tantôt rendue,
Mais foible, mais ſans mouvement ;
Ou du moins ſemblable à ces ſonges,
Qui ſollicitent nos reſſorts
Par de doux & rians menſonges,
Sans pourtant agiter le corps ?

AMARILLE.

Ce que tu dis là, je l'ignore :
Mais les oiſeaux, comme je croi,
Ne ſont pas plus ſavans que moi,
Et le reſſentent moins encore.

AMINTE.

Les oiſeaux aiment comme nous,

Et le Dieu qui lance ſes coups
Sur les Bergers & les Bergères,
Perce auſſi leurs plumes légères.
Ces chants ſi variés, ſi doux,
Que l'écho ſe plaît à redire,
C'eſt l'Amour qui les leur inſpire.
Qu'ils ſont charmans dans leurs deſirs,
Eux dont le chant eſt le langage,
Et qui n'ont de voix en partage,
Que la voix même des plaiſirs!
Mais n'as-tu point, dans ces campagnes
Remarqué les tendres apprêts
D'oiſeaux careſſant leurs compagnes?

AMARILLE.

J'en ai vu pluſieurs d'aſſez près,
Et je n'étois point, ce me ſemble,
Un objet par eux redouté:
Comme ſi le bien d'être enſemble,
Leur tenoit lieu de ſûreté!

AMINTE.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux

Tourne, s'approche, & ſe regarde,
Et comme il excite ſes feux,
Par les coups de bec qu'il ſe darde?
Qui ne diroit, à leurs efforts,
Au trémouſſement de leurs aîles,
Qu'ils pouſſent leur vie au-dehors,
Et qu'elle doit changer de corps,
Dans ces ſecouſſes mutuelles?
L'Amour en eſt le maître alors;
Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler:
Ils n'ont plus d'yeux pour ſe conduire,
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles
Sont ſans force, ſont immobiles?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté,
Leur force ſe perd ou s'égare;
C'eſt l'ivreſſe qui les ſépare,
Plutôt que la ſatiété.
Mais aux baiſers qui l'ont fait naître,

Leur trouble ſurvit quelque tems ;
Ils goûtent pendant des inſtans,
La renaiſſance de leur être.
On les voit frémir, eſſayer
Si leurs organes ſont flexibles,
Et mollement les déployer,
Par des mouvemens inſenſibles;
Comme un papillon ranimé
Par le Printemps qui le provoque,
S'eſſaie, au ſortir de la coque,
Où l'hyver l'avoit renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchante ;
Mais ces objets m'ont échappé :
Que de leur image touchante,
Mon cœur eſt vivement frappé !
Ah ! puiſſe bientôt leur rencontre.....

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,
Il faut que l'Amour te le montre
A la lueur de ſon flambeau.
Nous ne pouvons rien ſans ſa flâme,

Et le bandeau qu'il porte exprès,
Nous dit que c'eſt des yeux de l'ame,
Qu'il faut contempler ſes ſecrets.

AMARILLE.

Mais, où s'apprend cette ſcience?

AMINTE.

Par-tout où de ſon joug charmant,
On fait l'heureuſe expérience;
Nous nous inſtruiſons en aimant;
L'eſprit s'ouvre & ſe développe,
Dans des tranſports délicieux;
Il eût rampé comme l'hyſſope,
Comme un cèdre il s'élève aux Cieux.

AMARILLE.

Hélas! que veux-tu que je faſſe?
Si le goût & l'occaſion
Font en moi quelqu'impreſſion,
La contrainte auſſi-tôt l'efface.
Une mère obſerve mes pas,
J'ignore ce qu'elle peut craindre,
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.

Mon cœur, à ſa voix menaçante,
Eſt comme une roſe naiſſante,
Qu'un ſouffle cruel fait mourir
A l'inſtant qu'elle alloit s'ouvrir.
Loin de cette injuſte contrainte,
Vous vous careſſez donc ſans crainte,
Oiſeaux, que mes mains auroient pris,
Si, plus au fait de vos délices,
Je ſavois les inſtans propices,
Et qu'amour me les eût appris.

AMINTE.

Le choix de l'inſtant eſt facile:
Prête ta bouche ſeulement,
Et par l'uſage d'un moment,
Tu ſauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaiſirs qu'ils peuvent prendre,
Et t'enſeigner à les ſurprendre,
En te les faiſant imiter.

AMARILLE.

Mais un baiſer ternit la bouche ;
On dit qu'en naiſſant, la pudeur
Met ſur nos lèvres une fleur,
Qui meurt auſſi-tôt qu'on la touche ;
D'un Berger le ſouffle amoureux,
Pour elle eſt plus à craindre encore,
Que l'hiver le plus rigoureux
N'eſt redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainſi l'on te trompe à deſſein.
Dis-moi : lorſque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en ſon ſein,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir tout le matin,
Sucé ſes feuilles entr'ouvertes,
L'abeille eſt riche du butin ;
La fleur n'a fait aucune perte.

AMARILLE.

Il eſt vrai ; mais de ton ſecret,
L'eſſai me paroît redoutable,
Puiſque l'effort de ſon attrait

Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leurs baiſers,
Les oiſeaux, d'ailleurs ſi légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriveroit autant.
Aminte, le plaiſir qui coûte
Le repos & la ſûreté,
N'eſt point fait pour que je le goûte.
Les oiſeaux ont leur liberté;
La Nature en règle l'uſage,
Et peut-être que ſous ſes loix,
Les ſens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence eſt ſans voix.
Du moins les Hôtes de ces bois,
D'une mère triſte & ſévère,
N'ont point à craindre la colère.
Ah! ſi des frayeurs que je ſens,
Ils pouvoient éprouver l'atteinte,
Ces êtres que tu peins, Aminte,
Si tendres & ſi careſſans,

Verroient mourir dans leurs alarmes,
Ces feux pour eux ſi pleins de charmes.
Déjà le ſoleil dans ſon tour,
Va marquer la moitié du jour;
Adieu, prévenons la ſurpriſe :
J'aime mieux garder mes filets,
Que de tenter quelques ſecrets,
Où je ſois la première priſe.

Le Comte DE PLÉLO.

L'HEURE DU BERGER.

UN Berger des côteaux contre un Pêcheur de Loire
Diſputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'Amour daignoit le partager.
Un Pêcheur, diſoit-il, peut-il ſe ſoulager,
Quand un tendre deſir le preſſe ?
Je veux qu'il ait une maîtreſſe :
Mais a-t-il l'heure du Berger ?
Ah, lui dit le Pêcheur, quelle erreur eſt la tienne ?
Un Berger a ſon heure, un Pêcheur a la ſienne :
Car lorſque ſur nos bords fleuris,
Nous ſommes avec nos Doris,
Qu'au récit de nos feux leur tendreſſe redouble,
Et qu'une confuſe langueur
Marque le trouble de leur cœur,
Alors nous pêchons en eau trouble,
Et c'eſt là l'heure du Pêcheur.

FERRAND.

LES CERISES.

L'INVENTION eſt un préſent céleſte :
Oh ! j'en conviens ; je ſuis admirateur
De tout eſprit fertile & créateur ;
Mais ce lot manque : uh autre encor nous reſte :
Eh ! quel eſt-il ? c'eſt, puiſqu'il faut opter,
Celui qu'avoit ce bon Jean la Fontaine,
De bien choiſir & de bien imiter ;
Il prit par-tout pour enrichir ſa veine :
Oui, mais comment ? il ſut tout embellir ;
Original lorſqu'il n'eſt que copie,
Sur ſes larcins il ſoufla ſon génie :
Le bien qu'il prend lui ſemble appartenir.
Il a volé l'Eſclave de Phrygie,
Phédre & Pilpai : tant mieux pour ſes lecteurs !
Ces Meſſieurs là ſont d'aſſez froids Conteurs ;
Ils ſeroient morts, il leur donna la vie,
De leur couronne il rajeunit les fleurs.
Puiſſé-je ainſi de quelque mine antique,

Sans nul travail, extraire des brins d'or ;
Et, ſachant plaire, en dépit du critique,
Des fonds d'autrui compoſer mon tréſor !
Créer fatigue, & polir nous amuſe.
Je ſens déjà que ce prélude ci,
Où je vais ſeul, fait haleter ma muſe.
Prenons un guide & que Jean dans ceci,
Soit mon modèle & ſur-tout mon excuſe.
Pour marcher ferme, il me faut un appui.
A moi, Verville ! Il fut Prêtre & Chanoine,
Hardi bavard, chaſſant au loin l'ennui.
La gaîté fut ſon plus sûr patrimoine :
Dieu le béniſſe ! & contons d'après lui.
Las des Catins & du bruit de la Ville,
Meſſire Arnoult s'en étoit retourné
Dans ſon Château par la Sarte baigné,
Et s'élevant ſur un ſite fertile,
Devers Angers : il avoit emmené,
Car il faut bien meubler ſon domicile,
Nombre d'amis : un Prieur fortuné,
Très-rond de panſe, & d'eſprit très-borné,
En ce point ſeul conforme à l'Evangile ;

Puis un Abbé, d'humeur fade & civile,
Cherchant en Cour quelqu'heureux débouché,
Poupin ambré, Grand-Vicaire inutile,
Dans l'œil de bœuf lorgnant un Evêché;
Un jeune Peintre, un apprentif Corrège,
Qui devoit là barbouiller des plafonds,
Bref, un Manſard, ſachant Laugier à fonds;
De Mons Arnoult tel étoit le cortège,
Ajoûtez-y les gens des environs:
Trois Bernardins, oiſifs du voiſinage;
Un financier, très-maſſif perſonnage,
Au poids de l'or payant des rigaudons,
Et déjà vieux, ſans en être plus ſage.
Jugez du train qu'on mène en ces cantons;
L'excellent gîte! on y paſſe la vie
Entre le jeu, la chaſſe & les feſtins.
Le gros Prieur & les trois Bernardins
Oublioient là toute la Liturgie,
Le Rituel, & ſe moquoient des Saints,
Tous pauvres ſots morts de mélancolie.
Le Châtelain avoit pour ſon Fermier,
Certain Guillaume, un ſerviteur fidelle,

Qui, pour ſon compte avoit fille ſi belle,
Qu'à mes couleurs je n'oſe me fier
Pour vous la peindre; en tout c'eſt un modèle.
De cent tréſors ornant la Paſtourelle,
Il en eſt cent qu'on craindroit d'oublier.
Seize ans, au plus, c'eſt l'âge de Laurette,
Age des ris & des premiers deſirs:
Un ſein naiſſant, connu des ſeuls zéphirs,
Enfle déjà ſa ſimple collerette,
Et ſemble aller au-devant des plaiſirs.
Dans les deux mains on tiendroit ſon corſage,
Libre d'atours, d'ornemens empruntés;
Pour modeler de céleſtes beautés,
Jadis le Guide eût choiſi ſon viſage.
Dans ſes regards reſpire la candeur;
Quand elle rit, c'eſt ſon ame qui s'ouvre;
A chaque inſtant l'œil ravi lui découvre
Des charmes vrais, image de ſon cœur.
Elle n'a point les diſcours du village:
Le ſentiment, par des avis ſecrets,
Conduit ſa voix, épure ſon langage,
Et la Nature, en formant ſes attraits,

Sut aſſortir l'eſprit avec les traits,
De peur que l'art ne gâtât ſon ouvrage.
De tout cela que faire ſans l'Amour?
Fille eſt le bloc; il eſt le Prométhée:
Sans lui tout dort; ſans lui Nymphe attriſtée,
Rève ou ſommeille au milieu d'un beau jour.
Notre Bergère, au ſeul inſtinct ſoumiſe,
Ne rève point, & veille de bon cœur,
Pour ſon André qu'elle aime avec franchiſe,
Sans trop ſavoir le but de ſon ardeur.
Elle a raiſon: André, de ſon Village,
Eſt le moins riche & le plus vertueux,
Bon travailleur, vrai meuble de ménage,
Toujours chantant, & toujours amoureux.
Dans l'Univers il ne voit que Laurette;
Les fleurs des champs naiſſent pour la parer;
L'aſtre du jour brille pour l'éclairer.
Sous le gaſon s'il ſent la violette,
Sa Belle approche, & vient de reſpirer.
Vers la moiſſon dans la plaine il la guette.
Sur les épis vient-elle à s'aſſoupir?
L'Amant eſt là, l'Amante ſatisfaite,

A ſon réveil, trouve ſa gerbe faite.
André l'embraſſe, & Dieu ſait quel plaiſir!
Pareil baiſer eſt licence permiſe.
Le Protecteur de Laurette & d'André,
L'Amour bientôt, en face de l'Egliſe,
Doit les bénir par la main d'un Curé.
Finiras-tu? Peſte ſoit de la muſe!
Au fait, au fait, va crier le Lecteur!
Tant qu'il voudra; j'écris ce qui m'amuſe.
Le bavardage eſt permis au conteur;
Chacun le ſait; c'eſt mon droit & j'en uſe.
Pour revenir, Guillaume un beau matin,
Dans un verger va cueillir des ceriſes
A courte queue, en leur forme bien priſes,
Mûres de reſte & venant à la main.
A ſon Seigneur c'eſt un don qu'il veut faire.
On voit d'ici quelle eſt la Meſſagère,
Et le préſent doit y gagner. Enfin,
Dans un panier Laurette les arrange,
De ſa main blanche avec ſoin les choiſit,
En les touchant encor les embellit,
Et n'y veut point ſouffrir aucun mêlange.

Le

Le bon Guillaume à l'ouvrage applaudit.
Le panier plein, un autre ſoin occupe
Notre Bergère : elle court revêtir
Son juſte rouge, & ſa plus belle jupe,
Voile ſon ſein qu'on voudroit découvrir ;
A ſon chapeau, treſſé dans la ſemaine,
De frais rubans mêle encor les couleurs,
Et va laver ſon teint dans la fontaine,
Qui dans ſes eaux croit recevoir des fleurs.
Prête à partir, elle vole à ſon père :
Guillaume rit, ne ſe poſsède pas ;
Il ſe rengorge en voyant tant d'appas,
Cent fois la baiſe ; & l'agile Bergère
Vole au Château, la corbeille à ſon bras.
Que de gaîté dans ſes yeux étincelle !
Son jupon court flotte aux zéphirs livré :
Plus ajuſtée, elle ſe croit plus belle,
Et voudroit bien rencontrer ſon André.
Laurette arrive & demande audience.
Dans le ſalon on s'étoit tranſporté.
On introduit Laurette, elle s'avance
En rougiſſant, & fait ſa révérence.

Sa grace naît de ſa timidité.
La vérité parle dans ſon ſilence.
Arnoult lui dit : bon jour, la belle enfant!
Elle offre alors ſon ruſtique préſent,
Baiſſe ſes yeux où règne la décence,
Rougit toujours, & s'embellit d'autant.
Plus on la voit, & plus on ſe récrie ;
A droite, à gauche on entend murmurer :
Comme elle eſt fraîche & comme elle eſt jolie!
Meſſires loups ſont prêts à dévorer ;
Et les deſirs gagnent la compagnie.
Par là corbleu, diſoit un Bernardin!
Que ce mouchoir doit cacher un beau ſein!
Le Peintre avoit une Vénus à faire ;
D'un prix honnête on étoit convenu ;
Le temps preſſoit : Laurette eſt ſon affaire ;
Il voudroit bien deſſiner ſur-le nû.
Arnoult l'entend, & goûte ſon envie.
Hé bien, mon cher, il faut vous contenter
Tous d'applaudir, le Prieur d'inſiſter :
Le nû, dit-il, aide fort au génie!
Monſieur le Peintre a raiſon d'en tâter.

Chacun en veut paſſer ſa fantaiſie,
Et l'Abbé ſeul ſemble encor réſiſter.
Que dira-t-on en Cour d'un tel ſcandale ?
Où ſont les loix & le reſpect humain ?
Pour être Evêque & faire ſon chemin,
Il prétendoit qu'il faut de la morale.
Avec éclat on rit du preſtolet.
Les Bernardins veulent que l'on ſe preſſe,
Et que le jeu commence avant la meſſe.
Voilà parler. On propoſe le fait
A la Bergère. Elle s'indigne, pleure,
Et cherche à fuir cette horrible demeure :
La malheureuſe eſt priſe au trébuchet.
On ferme tout, & même on la menace ;
Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,
Baigne de pleurs ſes genoux qu'elle embraſſe ;
Sa beauté nuit à l'accommodement.
La pitié naît, le deſir la remplace,
Et ce dernier eſt toujours exigeant.
Que peut, hélas ! tout l'effort d'une fille ?
Sur ſon refus, on vous la déshabille
Du haut en bas : ſon chapeau détaché,

Laiſſe flotter ſa longue chevelure ;
De ſon beau ſein le voile eſt arraché,
Et ſon pied nud cherche envain ſa chauſſure ;
Ce voile enfin ſi cher à la pudeur,
Que l'hymen ſeul lève d'une main pure,
Reſte en trophée à la main du Prieur.
O Titien, vous, Corrège & l'Albane,
Jamais, jamais votre brûlant pinceau
N'a rien tracé, rien produit de ſi beau,
Que ce qu'ici voit la bande profane,
Indigne, hélas, d'un auſſi doux tableau.
La nudité n'exclud point la décence.
Peins-toi, Lecteur, un corps ſvelte & charmant,
Cet incarnat, le fard de l'innocence,
Qui ſe marie à l'albâtre éclatant,
Mille tréſors qu'on admire en ſilence,
Spectacle fait pour les yeux d'un Amant.
Déjà Laurette a vû fleurir cet âge,
Où des beautés l'accord eſt plus touchant,
Où la Nature a fixé leur moment,
Et ſans pouvoir leur donner davantage,
Vient aux amours confier ſon ouvrage,

Pour l'animer des feux du ſentiment.
De nos Meſſieurs la troupe libertine,
N'y cherche point tant de rafinement;
Mais devinez ce qu'Arnoult imagine:
Non, Belzébut n'eût point fait autrement.
On ſe ſouvient des fatales ceriſes:
Sur le tapis il les fait diſperſer.
Pour ta pudeur quelles horribles criſes,
Pauvre Laurette! il faut les ramaſſer;
L'une après l'autre il veut qu'elles ſoient miſes
Dans le panier, & comment réſiſter?
Elle n'eſt point en habit de défenſe.
Malgré ſes pleurs, l'exercice commence;
Arnoult commande, il faut exécuter.
Elle ſe baiſſe, & recule & s'avance,
A droite, à gauche, elle va, vient, revient,
Montrant toujours ce qu'à peine on obtient
Avec l'amour & la perſévérance;
Tous ces attraits d'une jeune beauté,
Les lis du ſein & ces roſes naiſſantes,
Qui ſemblent poindre à chaque extrémité;
Ces frais contours, ces formes ſéduiſantes,

Dont l'œil eſt ivre & le cœur enchanté.
Deux de ces fruits qu'a diſperſés la Belle,
Pleins, arrondis, & ſi vermeils enfin,
Qu'on les croiroit détachés de ſon ſein,
Sur le tapis avoient roulé loin d'elle;
Elle ne ſait comment les ratrapper,
Haſarde un pas, puis deux, s'arrête, héſite,
Touche le but, s'en éloigne bien vîte,
Sert les regards, en voulant les tromper.
Un certain Dieu qui rit de l'eſcapade,
L'amène ainſi de Caribde en Sylla.
Elle ne peut éviter l'embuſcade,
Se cache à l'un, s'expoſe à celui-là.
Fuit-on l'Abbé? les Bernardins ſont là.
Chaque tréſor dont s'embellit Laurette,
Quoi qu'elle faſſe, eſt cent fois reproduit
Sous tous les ſens: le charme qu'on regrette,
Eſt éclipſé par le charme qui ſuit.
L'œil du Prieur eſt ardent de luxure;
C'eſt, diſoit-il, un vrai plaiſir d'Elus!
Le fin régal! la charmante aventure!
Je n'en voudrois tenir cent bons écus.

Un Bernardin en met cinquante en ſus.
L'enchère va ; celui-là, puis cet autre,
Selon l'état, propoſent moins ou plus.
Quant au Prélat, il fait le bon apôtre,
Lorgne en-deſſous d'un œil demi confus.
Je voudrois bien, diſoit notre Architecte,
Lever un plan, & bâtir là-deſſus.
Le Peintre enfin, d'une main circonſpecte,
Prend gravement le trait de ſa Vénus.
Certain valet, dans certaine embrâſure,
Sent plus qu'aucun l'aiguillon du deſir,
Et libéral, ſous un habit de bure,
A dix écus met ſa part de plaiſir.
Le Financier n'eſt pas moins énergique :
Il faut le voir, aſſis dans ſon fauteuil,
Se démener & galopper de l'œil
Sur ce beau corps. Non, dit le vieux cynique,
Je n'ai rien vu de cette force là,
En nudité, pas même à l'opéra.
En connoiſſeur il juge, il apprécie ;
Il donne tant pour la chûte des reins,
Tant pour le pied, tant pour les deux tétins ;

Tant.....l'on devine ; il n'eſt rien qu'il oublie ;
A chaque geſte il riſque du ſurplus,
Et ſon écot ſe monte à mille écus.
Mais le panier ne s'emplit point encore ;
Et cependant regards d'aller leur train.
Pauvre Laurette ! ah ! quel eſt ton deſtin !
Moine & Prieur, tout cela te dévore.
Ruiſſeaux de pleurs inondent ſon beau ſein,
Et ſon panier : tels les pleurs de l'Aurore
Baignent les fruits & les fleurs au matin.
Conſole-toi ; va, ton honneur te reſte,
Tu ſeras pure aux yeux de ton Amant.
De l'innocence, ô ſuprême aſcendant !
Laurette nue eſt encor plus modeſte,
Et ſa pudeur lui ſert de vêtement.
Arnoult lui-même, Arnoult dans ce moment,
Laiſſe attendrir ſon ame de Corſaire :
Il voit ſa faute, & la honte l'éclaire :
Son cœur ſe trouble, & s'ouvre au ſentiment.
A tous les yeux il cache la Bergère,
Fait rapporter ſes champêtres habits,
Et s'adreſſant aux Spectateurs ſurpris :

Morbleu ! dit-il, l'œil brûlant de colère,
Me prenez-vous pour votre Appareilleur,
Votre Plaiſant ou votre Pourvoyeur ?
C'eſt là vraiment un joli perſonnage !
Pour régaler vos appétits ſtridents,
Penſez-vous donc qu'ici je vous ménage
Serrail meublé de fille de quinze ans ?
Non, Meſſieurs, non, trêve de convoitiſe !
Pour expier ſes lubriques deſirs ;
Chacun paira la taxe qu'il s'eſt miſe :
J'ai retenu le taux de vos plaiſirs.
Réaliſons. Que la foudre m'abîme,
Si quelqu'un ſort ſans m'avoir ſatisfait !
Vous-même avez prononcé votre arrêt ;
Réſignez-vous, & réparez mon crime.
Le Prieur gronde, & veut repréſenter,
Que dans Paris, plein de Nymphes gentilles,
A pareil taux on ne met point les filles,
Et qu'à bien moins on peut ſe contenter.
Alors Arnoult en furieux s'approche
De ſon armoire, & prend des piſtolets.
Ce geſte opère, il a de prompts effets :

Chaque aſſiſtant met la main à la poche.
Le Bernardin, Procureur du Couvent,
Le gros Prieur, le cynique Traitant,
Vieux Emérite échappé de Cythère,
Tous ſans délai viennent payer comptant,
A Maître Arnoult leur taxe volontaire;
Et ce Valet, qui lorgnoit à l'écart,
Comme eux auſſi, vient conſigner ſa part.
Pour notre Abbé, ſoi-diſant Grand-Vicaire
Il dépoſa ce que, vu ſon état,
Pour ſes amours doit payer un Prélat;
On a taxé juſques à l'Architecte,
Qui ne pouvoit répondre des haſards:
Le Peintre ſeul dont la bourſe eſt ſuſpecte,
Se trouve exempt, en faveur des beaux Arts.
Arnoult ſe juge & lui-même s'impoſe,
Joint ſes deniers à ceux qu'il a reçus,
Et nourriſſant les ſommes qu'on dépoſe,
Porte le tout juſqu'à deux mille écus,
Puis à Laurette, en tremblant, les propoſe.
Garde ton or, dit-elle, Corrupteur;
Je ne veux point de ton affreux ſalaire:

Je viens à toi, comme à mon protecteur,
T'offrir les dons que peut offrir mon Père :
Je crois en toi voir un Dieu tutélaire ;
Et quand tu dois respecter ma candeur,
Ta lâcheté s'arme de ma foiblesse,
Pour outrager, pour flétrir ma jeunesse,
Pour me forcer au dernier déshonneur !
J'ai donc perdu les fruits de ma sagesse !
Tu m'as rendue indigne pour toujours,
Des regards purs du seul mortel que j'aime ;
Tu m'as rendue odieuse à moi-même :
Hélas ! pour moi, plus d'André, plus d'amours.
Ses pleurs alors coulent en abondance :
De ce séjour elle s'arrache enfin,
En sanglottant : Arnoult la suit envain ;
La crainte donne un vol à l'innocence.
A l'instant même il fait venir André.
On te dit pauvre, & de plus honnête homme ;
Laurette t'aime, emporte cette somme ;
Que votre hymen ne soit plus différé.
Mais jure-moi, qu'avant ton mariage,
Tu cacheras le bien que je t'ai fait :

Tel eſt mon ordre, & c'eſt ton avantage.
Va, ſois heureux, & ſur tout ſois diſcret.
Je peindrois bien André dans le délire,
Aux pieds d'Arnoult, ravi, croyant rêver;
Mais comme on ſait ce qui doit s'obſerver
En pareil cas, il vaut mieux n'en rien dire.
Il va chez lui dépoſer ſon argent,
Et court de-là chez ſon futur beau-père,
Pour le prier d'être plus indulgent,
Et de hâter un hymen qu'il diffère.
Jamais André ne fut plus éloquent:
De ſon ardeur il obtient le ſalaire.
Trois fois déjà Laurette en rougiſſant,
Voulut trahir ſa honte involontaire;
L'Amour trois fois lui dit de n'en rien faire.
André la preſſe, elle aime, elle conſent:
Et quelle fille auroit fait le contraire?
Le lendemain doit finir leur tourment.
Le lendemain, quand la cérémonie
Fut achevée, André ne s'en tient plus,
Se pâme d'aiſe, & vite à ſon amie,
Dit le ſecret de ſes deux mille écus,

Lui nomme Arnoult, & bénit ſes vertus.
Laurette ſent, à ce nom qui l'outrage,
Le vermillon lui monter au viſage ;
Mais ſon bonheur la conſole de tout :
André bientôt fait oublier Arnoult.
De ſon panier, & de ſon avanie,
Comme on le voit, elle ne conta rien :
Fit-elle mal ? Je dis qu'elle fit bien.
De ſon Amant pourquoi troubler la vie ?
Pourquoi riſquer ſon bonheur & le ſien ?
Quoi que Prieur & Moines aient pu faire,
Heureux André, cette roſe eſt entière.
En la cueillant, ajoute à ſa beauté.
Deux mille écus, femme qui ſait ſe taire,
Voilà ton lot, on ne t'a rien ôté.

DORAT.

LA DISCRÉTION.

UN Habitant de Vire ou de Falaiſe,
Lieux conſacrés à la fidélité,
Par un ſerment s'étoit mis à ſon aiſe
Sur un argent jadis à lui prêté,
Dont par après le prêteur tranſporté,
Le rencontrant, lui fit plaintes amères:
« Coquin, larron, vrai doyen de fauſſaires!
» Peux-tu nier qu'on ait chez toi porté
» Ces cent écus en eſpèces bien claires »?
De vous à moi, c'eſt bien la vérité,
Dit le parjure, & n'en fais pas myſtère:
Mais hors de là, quelle néceſſité,
D'aller à tous divulguer notre affaire?

LA BRUNETTE ANGLOISE.

JE veux conter un miracle d'amour :
Peuple Gaulois, chez vous on n'en voit guère ;
De tous les tems, à la Ville, à la Cour,
Vous ne brûlez que d'une ardeur légère :
Avez-vous tort ? Ce n'eſt pas mon affaire :
Mais pour le trait que je vais raconter,
Il prit naiſſance au ſein de l'Angleterre,
Vers onze cent, ſi je ſais bien compter.
Certain Baron, riche, ſexagénaire,
Avoit pour fille une jeune beauté,
Que je peindrois, mais c'eſt témérité :
On ne peint bien qu'une beauté vulgaire.
Brune elle étoit, c'eſt le point néceſſaire ;
A ce ſujet, elle eut tant de renom,
Qu'à tout propos les Grands & la Commune
Ne la nommoient que la piquante Brune,
Et qu'à la fin on oublia ſon nom.
Mais ſous celui de Brune ou de Brunette,
Elle enchantoit tous les cœurs d'Albion.

Comtes, Marquis, Chevaliers du grand ton,
A ſes genoux avouoient leur défaite ;
Plus d'un Héros, la terreur des Dragons,
Et des Géants & des Démogorgons,
Abandonnant les Infantes, les Fées,
Pour la ſervir, négligeoit les trophées ;
Tous s'adreſſoient humblement au Baron,
Briguant l'honneur de devenir ſon gendre.
Chers Chevaliers, diſoit ce père tendre,
Vous avez tous également ma voix,
Et ma Brunette eſt libre dans ſon choix ;
Qu'un de vous plaiſe, & l'affaire eſt finie,
Je la lui donne avec ma Baronnie.
Sur cet aveu, chaque Amant s'ingénie,
A qui ſera plus dextrement ſa cour.
Que l'opulence aide bien à l'amour !
Vingt fois la nuit ſe change en un beau jour ;
On fait chercher dans toute la contrée,
Ce que le luxe, à peine encore enfant,
Pouvoit offrir de plus éblouiſſant.
La lice s'ouvre aux joûtes préparées.
Que de couleurs & d'aigrettes au vent !

Que

Que de pavois & d'armures dorées,
De palefrois, de pages, de livrées!
De tant d'apprêts, l'amour ſe rit ſouvent.
Nos Concurrens perdoient leur étalage :
Non que Brunette eût l'ame ſi ſauvage,
Qu'un tendre amour n'y pût trouver accès;
Mais un galant d'un tout autre parage,
A petit bruit, avoit tout le ſuccès :
Henri, c'étoit le nom du perſonnage.
Sur ſon rapport, il avoit été Page;
Pour le préſent, il étoit Bachelier;
Bien fait de corps, d'agréable viſage,
Adroit, diſpos, bien diſant & fort ſage,
Vaillant, courtois; d'ailleurs de tout métier;
Pour le beſoin, il ſavoit manier
L'épieu, la lance, ou bien la hallebarde;
Muſicien, Décorateur ou Barde :
Enfin à tout il ſavoit ſe plier,
Et qui plus eſt, faiſoit tout avec grace.
Dire comment il eut aſſez d'audace
Pour expliquer ſes deſirs amoureux,
On ne le ſait; peut-être que les yeux,

D'un feu ſecret trahirent le myſtère :
On les comprend, on rougit, on eſt fiere,
On s'arme enfin de dédains affectés ;
Mais l'amour plait, les yeux ſont écoutés,
On leur répond, & voilà la manière.
Un tems s'écoule en ces muets diſcours :
Mais pourroit-on ſe taire ainſi toujours ?
On lâche un mot, un ſoupir l'accompagne,
Et ce ſoupir eſt encor répondu ;
Les billets doux de trotter en campagne ;
Baiſer ſurpris, & puis baiſer rendu,
Mais chaſtement : car une flamme honnête
Ne ſouffroit rien qui ne fût très-décent.
Ce n'eſt pas peu ; le pas étoit gliſſant :
Car ils étoient très-ſouvent tête à tête,
Sous un vieux chêne, écarté du Château.
Se dérobant à la foule importune,
La Belle alloit tous les ſoirs ſur la brune,
En grand ſecret, trouver le Jouvenceau.
Quand l'un des deux, par fortune contraire,
Au rendez-vous ſe voyoit arraché,
Un mot d'écrit, dans le chêne caché,

Eclairciſſoit tout le nœud de l'affaire.
De ces billets on devine le tour:
Mais il en tombe un aux mains de Brunette,
Dont elle eut bien raiſon d'être inquiète.
« Attendez-moi juſqu'à la fin du jour;
» N'y manquez pas, le ſort me perſécute,
» A ſes rigueurs déſormais tout en bute,
» Je dois vous voir pour la dernière fois ».
Qu'on ſe figure une Amante aux abois!
Un coup de foudre eut été moins terrible;
Elle eût crié, mais elle étoit ſans voix,
Sans mouvement, comme un marbre inſenſible.
Sortir de là lui devint impoſſible;
Tant que la nuit ayant voilé les cieux,
A pas de loup, Henri vint en ces lieux;
Elle l'entend, ſe lève, elle s'efforce.

BRUNETTE.

Quoi! me quitter, Henri! qui vous y force?

HENRI.

Hélas! Madame, un arrêt rigoureux,
Mais juſte enfin; il condamne un coupable.....

BRUNETTE.

Coupable ! vous ! vous êtes malheureux !
Mais d'un forfait je vous crois incapable ;
Je vous connois.....

HENRI.

Vous me connoiſſez mal.
D'un crime atteint, un arrêt équitable
Bannit d'ici votre Amant miſérable,
Et le réduit au tourment ſans égal
D'abandonner.....

BRUNETTE.

Je puis être déçue :
Je doute encore, & ne crois point faillir,
Qu'une ame noble, (en vous je l'ai connue,)
Par des forfaits ait voulu s'avilir.
Les paſſions emportent la jeuneſſe;
Un mouvement de colere ou d'ivreſſe,
Suivis bientôt d'un ferme repentir,
Vous auront fait....

HENRI.

Excuſez mes foibleſſes ;
D'un voile adroit, couvrez-en bien l'horreur ;

Votre bonté redouble mon malheur :
Je ſuis banni, je pars.

BRUNETTE.

Et tu me laiſſes !
Et tu me crois lâche au point de reſter,
Lorſqu'un Arrêt te force à me quitter !
Connois-moi mieux, Henri ; tu ſus me plaire
Par des vertus bien chères à mon cœur ;
Je te croyois & je te crois ſincère :
Tu ne ſaurois n'être qu'un impoſteur.
De la vertu, cette image chérie,
Tu la peignois avec tant de candeur,
Que tu l'aimois, quoique tu l'as trahie.
Coupable ou non, l'aſcendant eſt trop fort :
Rien ne nous peut ſéparer que la mort ;
Et je te ſuis.

HENRI.

Vous, Madame ! me ſuivre !
Vous renoncer à cet état flatteur !
Abandonner un père à ſa douleur,
Pour tous les maux à qui le ſort me livre !

BRUNETTE.

Arrête, Henri! ceſſe de m'éclairer;
Je ſais quel cœur je m'en vais déchirer;
Le mien frémit d'un coup ſi néceſſaire;
Mais il me faut abandonner mon père.
Quant à l'éclat qui me ſuit en ces lieux,
Ce faux bonheur qui n'eſt que pour les yeux,
Je ne perds rien, quand je le ſacrifie;
Tu fus toujours l'unique bien pour moi;
Que je te ſuive, & je trouve avec toi,
Mon rang, mon bien, mon faſte & ma Patrie.

HENRI.

Quoi! vous me ſuivre au milieu des forêts,
Qui, déſormais, ſeront mon ſeul aſyle!

BRUNETTE.

T'aimai-je donc pour vivre en un Palais,
Pour ne jouir que d'un deſtin tranquille?
Je t'aime, Henri; ton ſort ſera le mien.

HENRI.

Vous le voulez; mais le pourrez-vous bien?
Je dois ici faire un tableau ſincère;
Ne croyez pas que ma bouche exagère,

Pour engager ce courage à mollir,
Les maux affreux qui me vont aſſaillir.
Je vais finir ma trame languiſſante,
Parmi la faim, la ſoif & l'épouvante;
Parmi des ours & des monſtres affreux,
Et des humains plus redoutables qu'eux.
Je vais.....

BRUNETTE.

Eh bien! j'y ſerai ta compagne.
Trouve un aſyle au creux d'une montagne:
Quand excédé de travaux & de ſoins,
Tu chercheras un ſommeil ſalutaire,
Ta ſûreté, ton repos, tes beſoins,
Sont à ma charge, & j'en fais mon affaire.

HENRI.

Mais il faut donc vous armer!

BRUNETTE.

Il le faut;
Va me chercher ce qui m'eſt néceſſaire,
Et ne crains pas que mon bras en défaut,
Manque à frapper qui te ſera contraire.

HENRI.

Vous allez donc couper ces beaux cheveux !
Ils trahiroient votre sèxe, & je pense,
Qu'il faut au moins en imposer aux yeux.

BRUNETTE.

Coupe hardiment.

HENRI.

Vous aurez répugnance,
A déguiser ces traits si raviſſans :
Sur tous les cœurs, ils seroient trop puiſſans :
Il faut encor pour sauver l'apparence.....

BRUNETTE.

Va, ne crains pas que sur rien je balance.
Défigurons tous ces foibles attraits ;
Et que je sois, aux regards, belle ou laide,
Ce m'est assez que Henri, sous ces traits,
Me reconnoisse.....

HENRI.

Un seul mot, & je cède.
En supportant mille maux à la fois,
Et succombant sous un destin contraire,
Du repentir attentive à la voix,

N'aurez-vous pas de reproche à me faire ?

BRUNETTE.

Je t'en fais un, c'eſt de m'en ſoupçonner.

HENRI.

Ignorez-vous qu'on vient vous couronner ?
Déjà par-tout la nouvelle eſt ſemée ;
Un Prince, épris de votre renommée,
Par ſes Agens demande votre main.

BRUNETTE.

Et ſerois-tu chargé de m'y réſoudre ?

HENRI.

Oui, je le ſuis.

BRUNETTE.

Eſclave lâche & vain,
Digne en effet de mon juſte dédain,
Digne des fers, de l'exil, de la foudre !
Je vois ton but ; il ſe montre à la fin ;
Oſe achever : quel eſt ton Souverain ?
Qu'il ſe préſente ; il faut que je le voie,
Et que je montre à ſes yeux le mépris
Que j'ai pour toi, pour celui qui t'envoie :
A ſon ardeur je réſerve ce prix.

HENRI.

Vous le voyez, qui ſe livre à la joie,
Rempli d'amour, à ſes remords en proie,
Tremblant, honteux, confus, mais enivré.
Ce criminel, banni, déſeſpéré,
Henri n'eſt plus : il me cède la place;
Richard, vainqueur des Celtes, le remplace.
Pardonnez-moi mes ſoupçons odieux :
Trop prévenu contre un sèxe adorable,
D'attachement je le crus peu capable;
Je le fuyois; je vous vis, & vos yeux,
Me ſoumettant au pouvoir que je brave,
En un inſtant me rendent votre eſclave;
Sous un nom faux....

BRUNETTE.

Ceſſe de t'accuſer;
Ou dans les fers, ou ſous le diadême,
Henri, Richard, pour moi toujours le même;
De quoi te ſert ici de t'excuſer?
Eh! pourroit-on s'offenſer quand on aime?

M. CAZOTTE.

LE DERVIS.

DANS un Village de la Grece,
Depuis qu'elle eſt ſoumiſe à l'Empire Ottoman,
La Veuve d'un Soldat n'avoit d'autre richeſſe
Qu'une Brebis. Depuis un an
A-peu-près, ſon fils & ſa fille
Attendoient la ſaiſon
Où le Fermier déshabille
Les Moutons de leur toiſon.
Ils l'attendoient avec impatience :
Car ils alloient nuds pieds, faute d'avoir des bas.
La Mère, à leur ſubſiſtance,
Pourvoyoit avec ſes bras
Petitement, & n'avoit pas
De quoi les habiller. Enfin le tems avance ;
On le prévient ; la Brebis en pâtit,
Il faiſoit encor froid ; de plus elle étoit pleine ;
Et pour elle, & pour ſon Petit,
On devoit lui laiſſer ſa laine :
Mais la néceſſité ne connoit point de loi.

Quand elle fut tondue,
La Veuve, triſtement, ſe diſoit à part-ſoi:
« Le Ciel m'en eſt témoin, tu ne ſerois pas nue
» Par le tems qu'il fait, ma Brebis,
» Si mes pauvres Enfans avoient eu des habits ».

Déjà la toiſon eſt péſée;
Ce ne ſera point choſe aiſée
D'y trouver des bas, un corſet,
Une veſte avec un bonet:
Mais pour le mieux il faudra faire,
Et commencer par le plus néceſſaire.
Avec l'ardeur qu'inſpire le beſoin,
On alloit ſe mettre à l'ouvrage,
Lorſqu'on vit arriver de loin
Un grave perſonnage;
C'étoit un ſaint Dervis. « Femme, à quoi penſes-tu,
» Dit-il en approchant? à quel profane uſage
» Prétends-tu détourner la laine, qu'en partage
» Mahomet ſe réſerve? où donc eſt ta vertu?
» Ignores-tu que de l'année,
» La premiere toiſon au Ciel eſt deſtinée?

» Tremble pour tes Enfans ; le céleſte courroux
» Sur eux va s'allumer. Dans peu je vois ta Fille
» Expirer ſur ton fils »....A ces mots la Famille,
En offrant la toiſon, tombe ſur les genoux.
Aux prières du Saint, chacun ſe recommande ;
Sa colere s'appaiſe, il accepte l'offrande,
La prend, l'emporte avec dévotion,
Et donne à tous les trois ſa bénédiction.
La Mère, de ſon mieux, & conſole & raſſure
Ses malheureux Enfans
Que voilà reſtés ſans chauſſure,
Et peut-être pour bien du tems.
« Pour Dieu, dit-elle, ce qu'on donne
» N'a jamais appauvri perſonne ;
» Il eſt bon, il eſt tout-puiſſant ;
» A ſa voix, du néant,
» On vit ſortir chaque Etre :
» Il pourra faire naître,
» De notre Brebis, un troupeau
» Nombreux & beau ».
Ainſi parloit la Mère tendre,
Et toujours les Enfans demeuroient attriſtés ;

Ils n'étoient pas encore en âge de comprendre
D'auſſi ſublimes vérités.
J'entends d'ici le Précepteur d'Emile
S'écrier en grondant : « quel ſermon inutile » !
Ami Rouſſeau, frondez la Mère & ſon ſermon,
Quant à moi je l'approuve ;
Il faut, je crois, que la raiſon,
Dès ſon aurore, trouve
Dans le cœur des Enfans le bon grain tout ſemé ;
Il en eſt bien plutôt germé.
Un Laboureur, pour faire la ſémaille,
N'attend jamais que la sève travaille.

Tandis qu'en longs raiſonnemens
Je perds ainſi mon tems,
Notre Brebis féconde
Uſe bien mieux du ſien, & vient de mettre au monde
Le plus beau, le plus gros
Des Agneaux
Qui ſoient nés dans tout le Village
Depuis dix ans & davantage.
Dieu ſait les bonds, les ris

De la Fille & du Fils!
« Maman, que je le baiſe!
» Que je le baiſe auſſi, Maman »!
Et puis ils le baiſoient. La Mère étoit fort aiſe,
Mais plus tranquillement.
De mère Brebis en géſine,
On prend le plus grand ſoin,
On la nourrit avec du foin,
Du ſon, de la farine:
Auſſi donne-t-elle du lait
En abondance,
A l'Agnelet,
Qui déjà bondit, ſaute & danſe.
Bientôt il mange dans la main
Des deux Enfans qui, de leur pain
Retranchent la mince pitance
Pour le nourrir.
Après eux on le voit courir,
Puis les quitter pour la mammelle,
Puis retourner vers eux & courir de plus belle.
La Brebis & l'Agneau, la Mère & les Enfans,
Etoient tous heureux & contens.

Tel eſt le ſort des pauvres gens :
Un rien les rend joyeux. Au bout de quelque tems,
Le bon Dervis vient faire ſa viſite
Dans la maiſon. A s'aſſeoir on l'invite ;
On le fête, on lui dit : « Vous nous avez bénis,
» Il y paroît ; notre Brebis
» A fait ce bel Agneau ; béniſſez-nous encore,
» Ayez cette bonté. Quand un ſaint homme implore
» Les céleſtes faveurs, ſans peine il les obtient ».
D'un ton doux il répond : « Veuille le Ciel propice
» Vous bénir, mes enfans ! qu'avec vous il béniſſe
» La Brebis qui porta l'Agneau qui m'appartient.—
» A vous ? — Non pas à moi, mais au ſouverain Maître.
» Le divin Alcoran dit que tout premier-né
» En holocauſte eſt deſtiné
» Au Créateur qui le fit naître.
» Ah ! s'il m'appartenoit, je vous le laiſſerois :
» Mais en vous le laiſſant, hélas ! je trahirois
» Le terrible devoir de Miniſtre & de Prêtre ;
» J'attirerois ſur moi, ſur vous auſſi peut-être,
» La colere des Cieux ».
Il finit ce diſcours tendre & dévotieux,

Par

Par emporter l'Agneau. Que chacun ſe figure
Comme il pourra, l'affliction,
Les cris, le déſeſpoir, la déſolation
De la pauvre Famille; en faire la peinture
Me cauſeroit trop de douleur.
La Veuve n'écoutant qu'une ſombre fureur,
Dit : « Tu n'en feras plus pour un ſi méchant homme,
» De toiſons ni d'Agneaux ». A ces mots, elle aſſomme
D'un coup de maſſe la Brebis.
Revenant ſur ſes pas, le tranquille Dervis
Lui dit : « Ma chère Sœur, vous l'avez immolée,
» C'eſt donc une victime. Aux termes de la Loi,
» Les inteſtins, les pieds, la tête ſont à moi;
» Coupez-les promptement ». La Veuve déſolée
Dit : « Maudite Brebis! maudit ſoit le moment
» Où pour toi je donnai ce que j'avois d'argent!
» Ah! vous l'avez maudite; elle eſt ſous l'anathême,
Reprit l'homme de bien :
» Laiſſez, laiſſez, ne coupez rien;
» Tout animal maudit doit à l'Etre Suprême,
» Etre offert en entier : gardez-vous d'y toucher;
» Ce ſeroit, mon enfant, mortellement pécher,

» Et pour toujours vous rendre immonde.
» Adieu, ma fille, adieu! pour les biens de ce monde
» N'ayez plus tant d'amour; c'eſt un foible roſeau;
» Malheur à qui ſur eux ſe fonde! »
Il dit, puis emporta la Brebis & l'Agneau.

M. l'Abbé LEMONNIER.

LA FEMME MUETTE,

CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

IL eſt un art, un précieux talent,
Fait pour le Sage, & rare chez l'Amant,
Trop négligé, mais pourtant néceſſaire :
Cet art eſt de ſavoir ſe taire.
La politique, au Courtiſan diſcret,
Donne en naiſſant cet utile ſecret.
Tout au rebours, la Nature indulgente,
Pour nous ſauver un ennuyeux repos,
Donne au beau Sexe une bouche éloquente,
Aimables riens, agréables propos,
Langue affilée & par fois médiſante....
Mais quoi! je vole à nos jolis Abbés,
Ces froids bons mots ſi ſouvent commentés!
Laiſſons parler leur troupe pédanteſque,
Sottement folle & péſamment groteſque.
Oui, croyez-moi, des coëffes, un pompon,
Couvrent ſouvent plus de ſens, de raiſon,

Que cheveux plats, perruque Janſéniſte;
Que le bonnet d'un ſtupide à rabat,
Que le chapeau du ruſé Moliniſte,
Que le mortier d'un grave Magiſtrat.
Le doux parler de Femme bien-diſante,
Aimable aſſez pour n'être pas mordante,
Nous fait ſentir certain charme vainqueur,
On ne ſait quoi, qui remuant le cœur,
Plaît à l'eſprit.... Tout le poids des affaires
Tombe ſur nous, ſi les têtes légères
De nos moitiés, par des diſcours piquans,
Ne réveilloient leurs lugubres amans:
Leurs froids Epoux, le dégoût, la triſteſſe,
Et les ennuis d'une morne ſageſſe,
Feroient languir ce monde malheureux.
Oui, leur babil eſt un préſent des Dieux,
Bien que par fois il paroiſſe ennuyeux;
Malgré l'épine, oſons cueillir les roſes;
Et croyez-moi, mes chers amis, louons,
Comme Garo, l'Auteur de toutes choſes.
Hormis mes vers, tout eſt bien, commençons.
O ma Julie! ô toi qui la première,

Des feux d'Amour ſis pétiller mes ſens,
Prends ſon flambeau, daigne dans la carrière
Guider mes pas; prête-moi les accens,
L'urbanité, les tours intéreſſans,
Le ton naïf & l'aimable parure,
Que la Fontaine a dûs à la Nature.
A force d'art, puiſſé-je l'imiter!
Ainſi que toi, puiſſé-je raconter!
Puiſſent mes vers, dictés par le génie,
Couler, tomber avec ſimplicité!
J'éviterai le langage apprêté,
Le bel eſprit.....Je veux plaire à Julie.

Dans certain Bourg, dont j'ignore le nom,
Certain manant, on l'appelloit Damon,
Homme biſarre, ayant perdu ſa femme,
Deux mois entiers gémit, pleura la dame;
Mais fatigué bien plus de ſon caquet,
De ſon babil, que de ſon air coquet,
Pour diſſiper les ennuis du veuvage,
Voulut avoir Fillette en mariage,
Jeune, en ſa fleur, de gracieux maintien,

Réuniſſant tous les dons du bel âge,
Pleine d'attraits, mais d'un ſec entretien.
Dans ſes bienfaits, la Nature eſt avare ;
Elle répand tous les préſens des Dieux
Sur l'Univers, l'union en eſt rare :
Témoin Liſette ; un filet odieux
Lui captivoit l'inſtrument précieux
De la parole....Or qui voudra le croire?
Si le croirai, d'autant qu'en ce point-ci,
Maître François en garantit l'hiſtoire.
Au demeurant, aucun autre ſouci
Ne la troubloit ; Liſette aimoit à plaire,
Et mon Damon aimoit à la former.
Il n'étoit rien dans l'amoureux myſtère,
Qu'elle ignorât ou ne pût exprimer?
Lorque l'Amour avoit ſu l'enflammer,
Et ſa rougeur & ſa paupière humide,
A ſon époux apprenoient ſes deſirs :
Dans ces momens où la pudeur timide
Cède à l'Amour, ſon ardeur, ſes ſoupirs,
Son œil mourant, atteſtoient ſes plaiſirs.
Ton cœur t'apprit cet aimable langage,

O ma Julie! & tu ſais s'il m'eſt doux :
Fait pour l'Amant, ce muet badinage,
Grace à l'Hymen, peut déplaire à l'Epoux.
Auſſi Damon, que ce langage ennuie,
Fait aſſembler Savans au teint de ſuie,
Et des Fraters, ſuivis d'un Médecin,
Portant lunette, & parlant beau latin.
Eux aſſemblés, la choſe propoſée,
Tout d'une voix facile fut trouvée;
Le Médecin commence à pérorer
Très-longuement, & Fraters d'opérer.
Déjà leur art, ou plutôt la Nature,
A délivré la pauvre Créature :
L'organe oiſif commence à s'eſſayer,
Puis tout-à-coup parvient à bégayer,
Puis à parler, puis lâche une bordée,
Longue, terrible, épouvantable ondée,
Veut réparer l'oiſiveté paſſée,
En vain deſirs, & gêne, & tems perdu.
Tel un Courſier bouillant, infatigable,
Par ſes liens captivé, retenu,
S'il peut les rompre, une ardeur indomptable

L'emporte au loin, rien ne peut l'arrêter.
Envain Damon entreprend de calmer
Le fier babil, l'effroyable tempête,
Sur ſon Epoux, l'intrépide Liſette,
Dans ce conflit ſaura bien l'emporter.
Miſéricorde! ó ciel! quel flux de langue!
Te tairas-tu? termine ta harangue;
Epargne-moi, ménage ton Epoux,
Chère Liſette; & vous, Docteur, & vous,
Au nom de Dieu, pour le bien de mon ame,
Pour mon repos, faites taire ma femme.
Lors le Docteur: mon art eſt limité,
J'en fais l'aveu; la femme a caqueté
De tous les tems, il faut qu'elle caquette:
Sur ma Compagne envain je l'ai tenté.
Je fais parler une femme muette;
Mais du babil, qui pourroit la guérir?
Ah! ſi jamais je pouvois découvrir
Ce beau ſecret, l'art d'impoſer ſilence,
Il n'en eſt point dans toute ma ſcience,
Qu'à celui-là je puſſe préférer;
Vous me verriez plus ſouvent opérer

Que pour la goutte & la paralyſie,
Rhume, catharre, & fièvre, & pleuréſie,
Le pauvre Epoux point ne ſe rebuta;
Il inſiſta, ſupplia, perſiſta,
Mit en avant d'excellentes paroles,
Des mots dorés, ſoutenus de piſtoles.
A tant d'attraits pourroit-on réſiſter?
Le bon Docteur ſe met à fureter
Tous les recoins de ſa cervelle antique,
Découvre enfin remède ſpécifique,
Remède unique & pourtant peu vanté,
Peu pratiqué, qui, ſans toucher aux Dames,
Sait ménager le repos ſouhaité
Dans l'hymenée, & qui malgré les femmes,
Aux deux conjoints prépare d'heureux jours.
Or quel eſt-il?..... quel? c'eſt de rendre ſourds
Tous les Maris.... La recette eſt nouvelle,
Reprit Damon, votre ſecret eſt doux:
Lequel vaut mieux pour de pauvres Epoux,
N'entendre point, ou bien chercher querelle
Aux ſots caquets d'une femme éternelle?
N'allons ici faire quelques faux-pas;

Peſons le tout mûrement ; car le cas
Eſt ſuſpenſif, & me met en cervelle.
Il eſt permis, je penſe, d'héſiter ;
Délibérons. Pendant qu'il délibere,
Le Médecin médicamente, opere,
Sans perdre temps, ſauf après conſulter.
Finalement, par certain ſortilége
Médecinal, avant qu'il pût opter,
Le bon Damon obtint le privilége
De ſurdité, put braver le caquet
De ſon Epouſe, ennuyeux perroquet.
L'y voilà donc, il s'y tient, s'en contente,
Faute de mieux. Satisfait, triomphant
De ſes ſuccès, d'une voix éclatante,
Le vieux Docteur demande force argent :
Mais c'eſt à quoi Damon ne peut entendre ;
Car il eſt ſourd, comme je l'ai déjà dit.
L'autre perſiſte & cherche en ſon eſprit
Un moyen sûr pour lui faire comprendre
Qu'il faut payer ; mais ſon geſte expreſſif
Ne peut toucher le malade rétif.
C'étoit alors comme au tems où nous ſommes ;

Faut-il payer les plus légères ſommes ?
Geſtes, diſcours, menaces rien n'y font :
Siécles pervers ! à peine ſe rend-on
A beaux exploits, écritures ſenſibles,
Sentence, Arrêts, Sergens intelligibles.
Ainſi Damon, grace à ſa ſurdité,
Du Médecin peut braver la colère ;
Et l'Eſculape, après avoir peſté,
Crié, juré, tempêté, conteſté,
Geſticulé pour avoir ſon ſalaire,
Se voit contraint d'opérer de nouveau,
D'uſer encor de tout ſon ſavoir-faire,
Pour retirer le précieux cadeau
Dont il doua ce débile cerveau.
Damon entend, Damon ſe met à rire,
Se réjouit, puis s'afflige & ſoupire,
Se ſouvenant que trop long-temps oiſifs
De ſa Moitié les organes actifs
Se préparoient à lui rompre la tête,
Lui réſervoient une horrible tempête ;
Que quand ce flux viendroit à déborder,
Il n'entendroit le tonnere gronder.

Belle Julie, honore d'un ſourire
Ce foible eſſai que l'Amour m'a dicté.
Si quelquefois, outrant la vérité,
Je l'habillai des traits de la ſatyre,
Sois indulgente, épargne ton Amant,
Qui, peu ſenſible au plaiſir de médire,
Cède au bonheur d'amuſer un inſtant
L'aimable objet pour qui ſon cœur ſoupire.
Eh! qui jamais poſſéda mieux que toi
Cet art heureux de parler & ſe taire!
Il m'en ſouvient, quand tu reçus ma foi,
Quand le deſir m'inſtruiſit à te plaire,
Quand tu m'aimas, organes de ton cœur,
Envain tes yeux m'apprenoient ton ardeur;
Ta bouche encor m'en faiſoit un myſtere;
Mais lorſqu'enfin l'Amour put t'arracher
Ce *je vous aime*, aux Amans toujours cher;
Lorſque ta bouche, alors d'intelligence
Avec ton cœur, d'un rigoureux ſilence,
Sut me payer par un babil charmant,
Babil ſans ordre, & par-là plus touchant;
Que j'admirois ta naïve éloquence!

Que j'écoutois avec avidité,
Ces mots flatteurs qui m'apprenoient ta flamme!
C'étoit Vénus, c'étoit la Volupté,
Qui t'enſeignoient à me peindre ton ame.
Garde toujours ce babil précieux;
Qu'il ſoit toujours d'accord avec tes yeux.
L'Amour permet à gentille Femelle
Ce doux babil, ſi conforme à ſes Loix;
Mais ſon courroux livre à Maître François,
Les ſots caquets de la Sempiternelle.

RÉPONSE INGÉNIEUSE.

Une Dame parloit de la polygamie
A l'Ambaſſadeur Siamois.
La Dame étoit Françoiſe : on devine, je crois,
Que la mode d'avoir vingt femmes à la fois,
Lui paroiſſoit une infamie.
« — Ah ! lui dit-il, point de courroux !
» Bien loin de rechercher cette foule importune,
» Si l'on trouvoit à Siam des femmes comme vous,
» Madame, nous n'en aurions qu'une ».

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE.

A Madame Arnanche.

Vous demandez, Madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots Payſans,
Les Cordeliers à la grand'manche,
Et nos Curés catéchiſans,
Aiment à boire le Dimanche.
J'ai conſulté bien des Savans;
Huet, cet Evêque d'Avranche,
Qui pour la bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le Patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enivroit au ſortir de l'Arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le Légiſlateur du Gange,

Ce Dieu de cent Peuples vaincus ;
Cet Inventeur de la vendange ;
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire ;
On ne pouvoit mieux honorer
La Divinité de ſon Pere.
Il fut ordonné par les Loix,
D'employer ce jour ſalutaire,
A ne faire œuvre de ſes doigts ;
Qu'avec ſa Maîtreſſe & ſon verre.

Un jour ce digne Fils de Dieu,
Et de la pieuſe Sémèle,
Deſcendit du Ciel au ſaint lieu,
Où ſa mère très-peu cruelle,
Dans ſon beau ſein l'avoit conçu,
Où ſon Père l'ayant reçu,
L'avoit enfermé dans ſa cuiſſe,
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des Gens d'eſprit, pleins de malice.

Bacchus

Bacchus à peine ſe montroit
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adoroit,
La campagne étoit ſans culture,
Dévotement on folâtroit,
Et toute la cléricature
Couroit en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatiſme,
Il fut un pauvre Citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de Janſéniſme;
Ses trois Filles filoient du lin,
Aimoient Dieu, ſervoient le prochain,
Evitoient la fainéantiſe,
Fuyoient les plaiſirs, les Amans,
Et pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentoient jamais l'Egliſe.
Alcitoé dit à ſes Sœurs:
Travaillons & faiſons l'aumône;
Monſieur le Curé dans ſon Prône,
Donne-t-il des conſeils meilleurs?

Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux;
Quiconque eſt honnête & travaille,
Ne ſauroit offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire,
Et pour égayer nos travaux,
Que chacun conte une hiſtoire,
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuverent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur Sœur qu'elles écouterent,
Commença de cette façon.

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde,
Il eſt l'ame de tout : c'eſt envain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, la terre & l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans,
Son vieux pere Saturne avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin ſon immenſe carriere,
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis, mêlés d'azur & d'or,

Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les Cieux il ſe fit Médecin,
Architecte, Berger, Ménétrier, Devin;
Il travailla toujours. Sa Sœur l'Aventuriere,
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.

Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures,
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

Vulcain noir & craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes Sœurs, étoit grand adultere;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon Pere.
Mars plut à la friponne; il étoit Colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire,
Et tandis que Vulcain travailloit pour la Cour,
Mars conſoloit ſa femme en parfait petit-maître;
Par air, par vanité, plutôt que par amour.

Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être,
Aux deux Amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer;
Il le porte la nuit au lit de la perfide :
Laſſe de ſes plaiſirs, il la voit repoſer
Entre les bras de Mars, & d'une main timide,
Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grand pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au Soleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, & vois ma parjure.
Cependant que Phoſphore aux bords de l'Orient,
Au-devant de ſon char ne paroît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente Aurore
Quitte ſon vieil Epoux pour ſon nouvel Amant,
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte;
Qu'ils viennent me venger. — Apollon eſt malin;
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain;
En petits vers galans, ſa diſgrace il raconte;
Il aſſemble en chantant tout le Conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa Belle;
Ce Dieu très-eshonté ne ſe dérangea pas,

Il tint, ſans s'étonner, Vénus entre ſes bras;
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment.
Le Père de Vénus en rit long-temps lui-même;
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit, bonhomme, attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcitoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa Sœur Thémire:
Tout ce peuple chante Evoé,
Il s'enivre, il eſt en délire,
Il croit que la joie eſt du bruit:
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa Sœur répondit:
La populace eſt la plus forte,
Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien;
Votre conte eſt de bonne ſorte,
D'un vrai plaiſir il me tranſporte;

Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore ;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit,
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte :
Je déteſtois tout médiocre auteur :
Mais on les paſſe, on les ſouffre, & la Sainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte ;
Le changement ne lui déplaiſoit pas.
Elle trouva devers la Paleſtine,
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſoit, car c'étoit Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'étoit pas tout-à-fait,

Mais chacun ſait combien il en tenoit.
Son origine étoit toute céleſte.
Il étoit né des plaiſirs d'un inceſte ;
Son Pere étoit ſon ayeul Cynira,
Qui l'avoit eu de ſa Fille Myrra ;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etoit le Fils d'un beau morceau d'yvoire.
Je voudrois bien que quelque grand Docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie ;
J'aime à m'inſtruire, & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la Théologie.

Mars fut jaloux de ſon charmant rival.
Il le ſurprit avec ſa Cythérée,
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Faiſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal ;
Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable,
Il tranſperça ce jeune-homme adorable,
De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire ; & j'ai peine à comprendre,
Comment un Dieu pouvoit ainſi pourfendre

Un autre Dieu. Ça, dites-moi, mes Sœurs,
Qu'en penſez-vous? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule?
Non, dit Climène; & puiſqu'il étoit né,
C'eſt à mourir qu'il étoit deſtiné;
Je le plains fort; ſa mort paroît trop prompte.
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raiſonner,
Lui répondit, je vais vous étonner:
Adonis meurt, mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
Bon! dit Climène, en voici bien d'une autre!
Ma chere Sœur, quelle idée eſt la vôtre?
Reſſuſciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle Conteuſe,
Et l'on peut être une fille de bien,
En ſoupçonnant que la Fable eſt menteuſe;
Mais tout cela ſe croit très-fermement

Chez les Docteurs de ma noble Patrie,
Chez les Rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens, Adonis eſt fêté;
On vous l'enterre avec ſolemnité;
Six jours entiers, l'enfer eſt ſa demeure;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit.
Dans ces ſix jours, chacun gémit & pleure;
Mais le ſeptieme il reſſuſcite, on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mêlange.

De la ſage Climène, enfin c'étoit le tour.
Son talent n'étoit pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes;

Elle étoit un peu sèche, aimoit la vérité,
La cherchoit, la disoit avec simplicité;
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie:
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Climène à ses deux Sœurs adressa ce discours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les mystères;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?
Un mot devroit suffire; on a trompé nos Peres:
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confreres,
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux,
Dont on a, dans l'enfance, enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le Curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit;
D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit.
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, Médecins & Prêtres,

Se ſont moqués de nous dans leur fratras obſcur;
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus sûr.
Je ne crois point à ces Prophètes,
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renonçent à leur raiſon,
Pour prédire les choſes faites.

Je ne crois point la guerre des Géans;
Je ne crois point du tout à la priſon profonde
D'un rival de Dieu même en ſon tems foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrâſé ce monde,
Que ſon grand-père avoit noyé;
Je ne crois aucun des miracles,
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles,
Que des Charlatans ont vendus.

Je ne crois point.....La Belle au milieu de ſa phraſe,
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maiſon tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jaſe.
Avec tout ſon Clergé, Bacchus entre en buvant,

Et moi je crois, dit-il, Meſdames les Savantes,
Qu'en faiſant trop les beaux-eſprits,
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de Fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance eſt toute prête;
Je vous change en chauve-ſouris.

Auſſi-tôt de nos trois reclues,
Chaque membre ſe raccourcit;
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites aîles velues.

Leur voix pour jamais ſe perdit;
Elles volerent dans les rues,
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit,
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde.

On connut qu'il eſt dans ce monde,
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire,
La Fontaine en parle après lui,
Moi je la répète aujourd'hui;
Et j'aurois mieux fait de me taire.

VOLTAIRE.

LE CAMPAGNARD, SA FEMME ET SON HORLOGE.

CERTAIN homme qui, ſans compagne,
Tenoit ménage à la campagne,
Et s'ennuyoit d'être garçon,
Acquit une horloge & prit femme.
Il viſoit, de cette façon,
Tant à bien régler ſa maiſon,
Qu'à fixer la joie en ſon ame.
Le projet ſans doute étoit bon;
Mais il n'eut point de réuſſite.

D'un côté, l'horloge maudite
N'alloit qu'à l'aide de la main,
Ou s'arrêtoit preſqu'auſſi vite
Qu'on l'avoit pu remettre en train ;
Le ſilence étoit ſon affaire,
Et non le bruit. Tout au rebours,
La femme ne pouvoit ſe taire,
Et ſur un rien avoit toujours
Quelque fâcheux ſermon à faire :
Le pauvre homme en devint tout ſot.
Pour finir le Conte en un mot,
Souvent l'horloge fut muette ;
Souvent la femme querella.
Je plains quiconque fait emplette
De deux meubles comme ceux-là.

ALNASCAR.

CONTE PERSAN.

LE Dieu des vers permet quelques larcins,
Pourvû du moins qu'on avertiſſe.
Dans ſes Etats par trop Républiquains,
On peut voler, ſans craindre la Juſtice.
J'en connois, moi, qui volent aſſez bien,
Mais qui ſur-tout n'en diſent rien.
Ce conte, ſi je m'en ſouvien,
D'Arabie eſt originaire :
Sachons le rendre nôtre au moins par la façon ;
Je crois ce point fort néceſſaire,
Et la Fontaine en eut donné leçon.
Mais au fait. Alnaſcar (la Perſe eſt ſa Patrie)
Tout jeune encor, de ſon Pere hérita
Cent drachmes, dont il acheta
Maint ouvrage de verrerie.
Dans un panier à jour, le tout mis proprement,
Au fond de ſa boutique étroite & ſolitaire,

Notre homme aſſis fort gravement,
Le dos contre le mur & ſon panier par terre,
Attendoit l'acheteur. Là ſe donnant l'eſſor,
Son eſprit tombe en rêverie,
Tout en couvant des yeux ſon cher tréſor,
Petit encor,
Mais qui devoit groſſir, Dieu ſait! Lors il s'oublie,
Il parle haut. Un voiſin Bijoutier,
Retint le monologue, & prit ſoin de l'écrire;
Bon, diſoit-il! le ſort commence à me ſourire;
Ma fortune eſt dans mon panier.
Oui, les cent drachmes qu'il me coûte,
M'en donnent deux cens au moins,
Que j'emploîrai de même, & qui par mêmes ſoins,
M'en vaudront quatre cens: je n'en fais aucun doute;
Je vais me voir un jour par leur emploi,
Quatre mille drachmes à moi;
Fort bien! ſans être bien habile,
De ces quatre mille, je croi,
J'irai bientôt juſqu'à dix mille.
Alors je dis: changeons avec le tems,
Et ſerviteur aux verreries!

Je

Je me fais Jouaillier ; j'achète, je revens
Bijoux, perles & diamans,
Et tout genre de pierreries.
Nageant enfin dans l'or, j'acquiers de beaux Châteaux,
De grandes Terres à la ronde,
Eſclaves, Eunuques, Chevaux ;
Je fais fort bonne chère & grand bruit dans le monde ;
J'attire autour de moi beaux Eſprits, Gens de goût,
Qui loueront mon humeur affable ;
Muſiciens, Danſeurs & Danſeuſes ſur-tout,
Viendront tous honorer ma table.
Je n'aime point l'argent qui dort :
Je tirerai du mien grands profits, bonnes rentes,
Tant que j'enfermerai dans un bon coffre-fort,
Cent mille drachmes bien ſonnantes.
Oh pour le coup ! m'eſtimant plus qu'un Roi,
Je fais dire au Viſir qu'un Grand de bon aloi
Veut bien entrer dans ſa famille,
Que je l'eſtime ; enfin pour moi,
Je lui fais demander ſa fille.
Pour ma première nuit, je lui promets en don
Mille pièces d'or ; s'il dit non,

S'il ne veut pas que cet hymen s'achève,
S'il la refuſe enfin, je pars & ſans façon,
Vite à ſa barbe je l'enlève.
Mais il n'en ſera rien; j'épouſe. Il ſera bon
De s'élever ſi haut que nul n'y puiſſe atteindre.
A Madame Alnaſcar je monte une maiſon
De quinze Eunuques noirs, jeunes & faits à peindre.
Habillé comme un Roi, ſur un beau cheval gris,
Chargé d'une ſelle éclatante
Et d'une houſſe éblouiſſante,
Où l'or aux diamans enchaîne les rubis,
J'irai chez le Viſir; chargés de beaux habits,
Mes Eſclaves ſuivront ma marche triomphante;
Le grand Viſir viendra me recevoir,
Il cédera ſa place, & moi j'irai la prendre;
Et, pour faire honneur à ſon gendre,
Un peu plus bas il viendra ſe raſſeoir.
Deux bourſes d'or que mes gens auront priſes,
Devant lui par mon ordre arriveront auſſi;
Ces mille pièces que voici,
Pour ma première nuit, je te les ai promiſes:
Prens-les, Viſir, dirai-je; outre cela,

Pour prouver que mes dons ſurpaſſent mes promeſſes,
J'en donne mille encore, & les voilà.
Il les prend, & le monde, après ce beau trait là,
Ne parle que de mes largeſſes.
Avec mes gens, rangés à mes côtés,
Dans mon appartement, je retourne en ſilence;
Jamais du ſien, mon épouſe, je penſe,
Ne ſortira, ſi je n'ai dit : ſortez.
Chez elle ſi mon rang permet que je me rende,
Oh! oh! d'un air très-circonſpect,
De ſon ſiége auſſi-tôt il faut qu'elle deſcende,
Et devant ſon époux s'incline avec reſpect.
Toujours grave à ſes yeux, ne lui parlant qu'à peine,
A la place d'honneur, je m'étale le ſoir;
Debout on me la fera voir,
Belle comme la lune à l'inſtant qu'elle eſt pleine:
Je la verrai ſans m'en appercevoir.
Ses femmes me diront d'une voix ſuppliante:
Notre Maître & Seigneur, vous voyez devant vous
Méhala votre Epouſe & votre humble ſervante;
Elle attend vos faveurs; ſon cœur ſeroit jalouſe
D'oüir de vous enfin quelque phraſe obligeante,

D'obtenir un regard plus doux,
Ou l'ordre de s'aſſeoir. A cette humble prière,
Je me garderai bien de répondre un ſeul mot.
Il faudra ſe coucher, elle ira la première :
Mais Alnaſcar ne ſera pas ſi ſot,
Que d'abaiſſer ſon humeur noble & fiere.
Près d'elle, au lit je me rendrai ;
En lui tournant le dos, ſoudain je m'étendrai,
Et ſans parler, pendant la nuit entière,
En bon mari je ronflerai.
Prières, larmes, artifice,
Rien ne ſaura m'amadouer,
Elle pourra cent fois éternuer,
Que je ne répondrai jamais, Dieu vous béniſſe.
A mon réveil néanmoins attendri,
Vaincu, j'avoûrai ma défaite ;
Je change ma femme en Houri,
Et les Houris, Dieu ſait comme on les traite.
Le lendemain, je recevrai ma Cour ;
Ce faquin de Cadi, qui crut pouvoir un jour
M'enlever ma maîtreſſe & me rompre en viſiere,
Viendra pour lors, humble à ſon tour,

De mes pieds baiſſer la pouſſière.
Il ſupplie, il réclame un pardon généreux :
Je refuſe ; il inſiſte : un regard le foudroye ;
Un ſoufflet vient enſuite, & d'un pied vigoureux ;
Je le renverſe au loin....A ſa colere en proie,
Notre Rêveur du geſte accompagne ces mots ;
Il frappe le panier, qui croulant vers la terre,
Briſe & roule à grand bruit le verre
Dont notre homme a bâti ſes fragiles Châteaux.
Ainſi de ſa grandeur, hélas ! trop chimérique,
Il vit l'éclat s'évanouir ;
Et le gendre du grand Viſir,
Sans femme & ſans ſouper, coucha dans ſa boutique.

M. IMBERT.

LE GASCON.

CERTAIN Gaſcon ſortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de ſa dépenſe;
Il le vouloit ſeulement par décence:
Car la payer n'étoit pas ſon projet.
L'Hôte auſſi-tôt, pour finir cette affaire,
Fit ſon mémoire en franc Apoticaire.
Le bon Gaſcon le lit & le relit,
Le trouve gros, & ſon argent petit,
Mais ne dit rien. L'Hôte, dans l'intervalle,
Parloit de rats qui minoient ſa maiſon,
Et s'informoit s'il étoit un poiſon,
Propre à chaſſer cette race infernale.
Le Gaſcon dit, en prenant un air doux:
De vous ſervir, Monſieur, j'aurai la gloire;
Lorſque les rats arriveront chez vous,
Pour les chaſſer, donnez-leur ce mémoire.

*M. le Chevalier DE B**.*

LA RÉMOULEUSE.

CERTAIN Gagne-Petit, jeune & bien fait, ma foi !
Peut gagner gros ſur un cœur de fillette :
Celui-ci s'en alloit, chantant la chanſonnette.
On prétend qu'il étoit auſſi content qu'un Roi :
Je dis qu'il l'étoit plus : car, rouler la brouette,
Et conduire un état, ne font pas même emploi.
On ſe laſſe à force d'ouvrage.
Mon gars bâilla, puis dans un coin
Ayant laiſſé ſon équipage,
S'en fut dormir vingt pas plus loin,
Dos contre mur, poing ſur viſage.
Liſe vient à paſſer : Liſe eut toujours l'eſprit
Vif, inquiet, folâtre & ruſé. Liſe rit,
Voit la brouette, s'en approche,
Prend ſes ciſeaux dans le fond de ſa poche,
Met un pied où l'on fait, range ſon cotillon,
Et du ſabot troué tire le goupillon.
L'eau tombe goutte à goutte, & les ciſeaux de Liſe
Raſant la meule en feu, s'aiguiſent à ſa guiſe,

C'eſt-à-dire ; aſſez mal. Pour ſurcroît de malheur,
Le cri du grès qui s'uſe, éveille le dormeur.
Il ſe lève, il accourt : elle veut fuir & tombe.
Quand on a le pied pris, force eſt que l'on ſuccombe.
Liſe s'agite, hélas ! ſans ſe débarraſſer.
Telle on voit une pauvre grive,
Que par la patte, un fil vient d'enlacer,
Se débattre & ſe trémouſſer,
Sur-tout quand le Chaſſeur arrive.
Le Rémouleur demanda de l'argent.
« Je n'en ai point, reprit la Belle,
» Et mon affaire en eſt plus criminelle ;
» Mais, pour te payer autrement,
» Prends-moi vite un baiſer comptant ».
Soit par timidité, ſoit plutôt par malice,
Il lui jure d'un air novice,
Qu'il n'en prendra qu'un..... ſeulement.
Un ſerment ſi nouveau déplut à la Bergère,
Qui dit, en lui donnant ce baiſer de franc jeu,
« Frippon, puiſque tu prends ſi peu,
» Je vais chercher encor les ciſeaux de ma Mere. »

M. DE PIIS.

LA SUPERSTITION;

OU

LE S. ANTOINE PORTUGAIS.

En Portugal, chaque Fillette,
Pour être heureuſe au jeu d'amour,
Conſerve dans une cachette,
Un petit Saint que tour-à-tour,
On careſſe, on maudit, on bénit, on maltraite,
Suivant que bien ou mal un galant fait ſa cour.
Ce Saint, Patron dans l'amoureux myſtère,
Se nomme Antoine, & quand les filles vont ſe voir,
Au lieu de bon jour ou bon ſoir,
Comment te portes-tu ? leur formule ordinaire,
Eſt celle-ci : ton Saint comment ſe porte-t-il ?
Eſt-il boudeur ? eſt-il gentil ?
Agnès aimoit, comme à quinze ans on aime,
De bonne foi, de tout ſon cœur,
Et ſur le ſoir, devoit avoir le bien ſuprême,
De parler tête-à-tête à Pédro ſon vainqueur.

Vite! on pare le Saint d'une robe dorée;
De roſe & de jaſmin, ſa tête eſt décorée,
Sandale de velours chauſſe ſon pied mignon;
De fleurs une guirlande entoure ſa ceinture,
Et pend deſſus ſa robe en guiſe de cordon;
Le vermillon d'amour anime ſa figure:
Bref! on l'eût volontiers nommé Saint Cupidon.
Mon Amant va venir! Antoine, je t'adore!
Et le Saint eſt couvert du feu qui la dévore;
Aux pieds, aux mains, au front, par-tout il eſt baiſé.
Des plus doux noms en foule, il eſt favoriſé.

Enfin le jour finit: Agnès s'impatiente,
Va, vient, rêve, s'aſſied, ſe lève & meurt d'ennui.
A tout ce qu'elle entend: c'eſt lui! ce n'eſt pas lui!
Fais que Dom Pedro vole auprès de ſon Amante,
Mon doux ami! mon petit Saint!
Lui paſſant au menton une main careſſante.

Pédro ne paroît pas: on murmure, on ſe plaint
D'Antoine; il eſt bien tard! mon Dieu! que le tems dure!
De la plainte, l'on paſſe au reproche, à l'injure;

Ingrat ! ſi je te traitois mal !
Eſt-il de Saint Antoine en tout le Portugal,
Plus recherché dans ſa parure ?
Tiens, lui dit-elle, vois, lui montrant le miroir !
Eh bien !.... Et tu me mets au déſeſpoir !
A ces mots, l'heure ſonne,
On compte ! Il eſt minuit : Ah ! Pédro m'abandonne !
Maudit Saint ! tu mourras ! On vous le découronne ;
Pièce à pièce, bientôt il eſt déshabillé,
Et par la Belle en pleurs il étoit étrillé ;
Quand une main très-délicate,
Tout doux à la porte a gratté ;
Au cœur tremblant d'Agnès le bruit s'eſt répété :
Ah ! le voilà !..... notre Belle s'en flatte ;
Elle court, en jettant ſur le Saint maltraité,
Un regard repentant, & des yeux de bonté ;
Elle ouvre : Eſt-ce Pédro ? Non, c'eſt une Béate,
Courtière de Cypris, qui ſervoit ſon prochain
Pour l'amour de Jeſus, de Marie & du gain.
Eh bien ! Pédro vient-il ? Dans un lieu clandeſtin,
Il va paſſer la nuit avec la jeune Agathe :
J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.

Oh ! pour le coup ! n'en pouvant plus de rage,
Elle empoigne le Saint, qui, mordu, ſouffleté,
Foulé, meurtri, décapité,
Vole par la fenêtre, & tombant dans le Tage,
Au loin, & pour toujours, ſoudain fut emporté.

M. DE FUMARS.

LE FRANÇOIS ET LE SIAMOIS.

CONTE ORIENTAL.

O Vous qu'on nomme avec raiſon,
La plus belle moitié du monde,
Que ſur cette machine ronde,
Votre ſort eſt divers! Au fond d'une priſon,
Vous voyez chez le Turc couler votre jeuneſſe;
L'homme du Nord vous bat, & laſſé de molleſſe,
Le Siamois ne rougit pas
D'aſſervir vos corps délicats
Aux rigueurs des travaux champêtres.
Le François ſeul à la beauté
Rend un hommage mérité.
Ce n'eſt point à l'Eſclave à commander ſes Maîtres.
Chez lui vous n'allez point, avec l'aube du jour,
Sur un terrein ingrat promener la charrue;
De tout votre pouvoir connoiſſant l'étendue,
Il remet en vos mains le ſceptre de l'Amour.

Dans cette ſauvage contrée,
Où le ſexe eſt ſi maltraité,
Un François par les vents jetté,
Avec une Epouſe adorée,
Depuis long-temps vivoit dans la félicité.
Dès que le Dieu du jour ramenoit la lumiere,
L'Epoux, à ſa moitié ſi chère,
Ne donnoit pas l'ordre inhumain,
D'aller remplir aux champs ſa tâche coutumiere;
Il s'en alloit lui-même, une herſe à la main,
Briſer le ſol, couvrir le grain,
Et ſur le ſoir, dans ſon humble chaumiere,
Il revenoit content de ſon deſtin,
De ſes travaux recevoir le ſalaire.
On ne lui voyoit pas des ongles (1) noirs & longs:
Il les coupoit ſouvent, auſſi-bien que ſa femme;
Enfin le couple heureux ſemble n'avoir qu'une ame:
Chez lui tout eſt commun, table, lit & ballons (2).

(1) Les Siamois laiſſent croître leurs ongles: ils regardent comme un devoir de politeſſe de les porter longs de deux ou trois pouces.

(2) Les ballons ſont des barques que les Siamois conſtruiſent

L'Epoux pour ſon Epouſe eſt plein de déférence ;
Ils ſont environnés de la paix & des ris,
Et l'on voit bien à leur intelligence,
Qu'ils ne vivoient point à Paris.
Ils reçoivent un jour, l'honorable viſite
De leur voiſin : c'étoit un Siamois,
Qui, du pays, obſervoit bien les loix,
Et vivoit en vrai Sybarite.
Il trouve le François arroſant de ſa main,
Une fleur fraîchement écloſe ;
C'étoit un bel œillet, un rival de la roſe,
Qui faiſoit l'ornement de ſon petit jardin.
Qui vous fait de la ſorte, ô mon pauvre voiſin,
Travailler à perdre l'haleine ?
Cet emploi vous fatigue, il eſt, je crois, mal ſain,
Et c'eſt à votre femme à prendre cette peine :
Ne ſaurez-vous jamais vous en faire obéir ?
N'apprendrez-vous jamais nos ſublimes uſages ?
La femme eſt faite pour ſervir :
Ainſi l'ont décidé la raiſon & nos Sages.

---

avec des écorces d'arbre. Un mari ne fait jamais l'honneur à ſa femme de ſe promener avec elle dans le même ballon.

A ce diſcours impertinent,
Le François ne dit mot, mais ſoudain il arrache
La fleur qu'il arroſoit. —Quelle fureur vous prend ?
Un Dieu, ſous cette fleur, eſt peut-être vivant ;
Pourquoi l'arrachez-vous ? il faut que je le ſache.
— Apprenez que je vais la porter de ce pas,
Sur ce mont dont le faîte eſt près de l'Empirée.
— Sur ce mont ! Vous n'y penſez pas !
Expoſée aux chaleurs, à la pluie, aux frimats,
Vous la verrez bientôt pâle, décolorée,
Se flétrir ſur ſa tige & perdre ſes appas.
— Fort bien. Mais votre femme auſſi fraîche, auſſi belle,
Que la fleur dont le ſort paroît vous affliger,
Ne l'expoſez-vous pas, ſans rien craindre pour elle,
Tous les jours au même danger ?
Le malheur d'un œillet devroit-il de votre ame,
Altérer la tranquillité ?
Je vous admire en vérité !
Une fleur vaut-elle une femme ?
Le Siamois, quoiqu'il n'eût point d'eſprit,
A cette leçon fut ſenſible.
— Vos avis ſont fort bons ; mais il eſt impoſſible,
Qu'ils

Qu'ils faſſent rien pour mon profit ;
Ils arrivent trop tard : une longue pareſſe
N'eſt guère facile à dompter.
Sur les carreaux de la molleſſe,
Mes jarrets ont perdu leur force & leur ſoupleſſe ;
A peine ils peuvent me porter.
Le François lui répond : je plains ta deſtinée,
Indien malheureux ! toute la matinée,
Nous te voyons dormir ; puis Cérès & Bacchus
Satisfont à l'envi ta faim déſordonnée :
Tu digeres l'après-dînée :
Ah ! ſi tu ne fais rien de plus,
C'eſt un cercle d'ennui que te décrit l'année ;
Pour te diſtraire au moins le long de la journée,
Raccourcis tes ongles crochus.

M. le Chevalier DE CUBIERES.

LE JUGE COMPLAISANT.

Des Traiteurs, d'un air mécontent,
Exposèrent amèrement
Au Juge de l'endroit, qui tenoit audience,
Que l'on n'apportoit plus de Dindons au marché.
Le Juge, homme de conſcience,
Dit : mes enfans, j'en ſuis fâché;
Qu'y faire? Prenez patience.
Mais voyant à ces mots les eſprits s'irriter :
Allons, allons, Meſſieurs, ajouta-t-il, ſilence!
J'aurai ſoin de m'y tranſporter.

M. C. D. B. L.

LES GASCONNADES.

CERTAIN Gaſcon, d'adreſſe peu commune,
Trouvant trop grecs les Meſſieurs de ſon Bourg,
Las de languir, ſe réſout un beau jour,
Chez les Anglois d'aller tenter fortune.
Tôt dit, tôt fait : ſes emprunts, ſes adieux,
Jà ſont bâclés ; puis, ſur la foi des Dieux,
Paquet au dos, paquet à la gaſconne,
Paquet léger, (on en voyage mieux)
Notre homme part des bords de la Garonne,
Et haut le pied, tout ſeul, à peu de frais,
Ne dînant guère & ne ſoupant jamais,
Sans malencontre il arrive à Calais.
Le paquebot étoit près du rivage,
Et n'attendoit pour lancer hors le bord,
Qu'un vent heureux qui permît le paſſage.
Le Voyageur y poſe ſon bagage,
Solde ſon frêt, redeſcend ſur le port,
Entre tout droit à la première Image,

Et dans les flots d'un reſtaurant breuvage,
Noye à longs traits les peines du voyage,
Si qu'en buvant à la fin il s'endort.
L'air cependant s'émeut, devient plus fort;
Le vent s'élève, il croit, croît davantage;
En un inſtant, le navire eſt à flot;
Le mot du guet réunit l'équipage;
Chacun y monte en faiſant grand tapage:
Point de Gaſcon; on l'appelle au rivage:
Point de Gaſcon. Un paſſager dévot
Veut l'avertir: un bouillant matelot
Détache l'ancre, allonge un coup de croc;
On jure, on crie, adieu le paquebot,
Et le paquet....Revenons à notre homme;
Quand je dis homme, au moins, c'eſt gentilhomme:
Car en Gaſcogne, il n'eſt de roturiers,
Et de Rhodez les moindres Caſaniers,
Sous les haillons, aſſis ſur leurs fumiers,
Ne comptent pas par moins de vingt quartiers.
Reprenons donc notre homme ou gentilhomme,
Car c'eſt tout un; il s'éveilla bientôt:
Un Voyageur ne dort pas d'un long ſomme.

Il court à l'eau : plus rien ! qui fut bien ſot,
Bien ſtupéfait ? ce fut le perſonnage.
Il ſe promène en pouſſant de grands cris,
Court, va, revient, ſe tourmente, fait rage,
Tourne, retourne, appelle, jure, enrage ;
Il n'entend rien, ne voit rien, il eſt pris.
Tout près de-là, par une heureuſe chance,
Deux bons Pêcheurs arrangeoient leurs filets.
Du pauvre hère ils plaignent la chevance,
Le font toper de courir vîte après :
Il y conſent ; ils conviennent des frais ;
Sur ſon accent, le font payer d'avance ;
Rames en mer, on part en diligence :
En payant bien, les gens ſont bientôt prêts.
Je n'ai point dit, ſi j'ai bien ſouvenance,
Qu'avec le vent, un brouillard très-épais
S'étoit levé de Douvres à Calais,
Tant qu'à deux pas on ne ſe voyoit guère ;
Je le dis donc, mieux vaut tard que jamais.
Le bateau vole ; à défaut de lumiere,
Le bruit des eaux que ſillonne l'eſquif,
Les y conduit ; la barque plus légère

Va comme un vent. Déjà du fugitif
Un bruit confus annonce qu'on approche,
On rame, on rame, on redouble, & bientôt,
Au paquebot doucement on s'accroche,
Sans être vus; ſur le bout du bateau,
Notre Gaſcon grimpe, ſaute, & preſto!
Dans le haut bord, s'élance avec adreſſe.
La barque vire, & fuit incognito.
Il touſſe, il crache, il mouche, il éternue,
Frappe du pied, ſe ſecoue.... A ſa vue,
Tumulte! on croit qu'il tombe de la nue.
« Quoi vous ici?— Moi-même, cadédis.—
» Comment? — Comment! à la nage, ſandis!
» A la nage, oui, Meſſieurs les bons apôtres,
» Vous avez cru mé faire un tour bien bon:
» Mais un des miens vaut lui ſeul tous les vôtres;
» Vous penſiez bien vous gauſſer d'un Gaſcon:
» C'eſt le Gaſcon qui ſe gauſſe des autres ».
Tous bonnement, donnent dans le panneau;
On s'ébahit ſur un fait ſi nouveau;
Sur ce prodige, on fait maint commentaire,
Chacun en jaſe, en gloſe à ſa manière,

Chacun auſſi veut à ſon tour le voir ;
C'eſt un phénix, c'eſt un ſorcier : matiere
A diſputer : tout y fit ſon devoir ;
Bref de chacun la ſurpri e eſt entière ;
Et dans le vrai, tous y furent trompés
Avec raiſon : car ſes habits humides,
Par le brouillard étoient auſſi trempés,
Que s'il avoit fendu les flots liquides.
Tout en cauſant, admirant, ſupputant,
Déraiſonnant, à Douvres on arrive ;
Le bruit déjà s'en répand ſur la rive,
Et de la rive, à la ville s'étend :
La renommée eſt prompte meſſagere.
A Douvres, lors un Nègre du grand Caire
Etoit fameux ; il nageoit comme un thon :
Par-tout enfin, Johnes, (c'étoit ſon nom)
Johnes paſſoit, à bon droit, diſoit-on,
Pour le Nageur le plus fort d'Angleterre.
Un Lord ſon Maître, avoit par ſa vigueur,
Gagné déjà mainte & mainte gageure :
Sa gloire encore étoit intacte & pure ;
Johnes jamais n'avoit eu de vainqueur.

Le fier Gaſcon, au Lord, avec audace,
Contre ſon Noir, va porter un défi:
Anglois jamais ne refuſe un pari;
Anglois toujours le tient de bonne grace.
Mille louis de l'une & l'autre part,
Sont dépoſés : la gageure étoit graſſe.
Et le Gaſcon, dira-t-on, par quel art
Trouva-t-il donc une ſomme auſſi forte?
Car un Gaſcon, certe, & mille louis,
Ne paſſent point par une même porte....
J'en conviens : mais faſcinés, éblouis
Du merveilleux de l'humide aventure,
Sûrs du ſuccès, tous les gens de l'eſquif,
Firent entr'eux moitié de la gageure,
Et le ſurplus, un ſecourable Juif
Le lui fournit pour une honnête uſure.
La ville entiere eſt déjà ſur le Port.
Les ſpectateurs s'entaſſent ſur le bord,
Brûlant de voir la joûte intéreſſante.
Notre Gaſcon le premier ſe préſente
En habit blanc, (c'eſt l'habit de Nageur)
Portant au bras une petite boîte.

Le Lord arrive avec ſon Noir gagneur.
« Eh cadédis ! où donc eſt ta caſſette ?
» Quelle caſſette ? Eh ! tiens, tiens ! A ces mots,
Il ouvre : on voit cantine bien complète,
Un aloyau, deux pains & deux gigots,
Et par-deſſus une large bouteille,
Pleine, ma foi, d'une liqueur vermeille.
« Qu'eſt-ce cela, lui dit le fier Maron ?
» Tous ces apprêts, à quoi bon ? — A quoi bon ?
» La queſtion en honneur mé fait rire.
» Penſes-tu donc moi qué jé vive d'air ?
» Nous dînérons, ſandis, en pleine mer.
» Point né voudrois, fut-ce pour un Empire,
» Dîner à terre ! Oh ! né crois pas, pendart,
» Qu'avecqué moi pour ſi peu l'on s'en tire :
» Non je prétends te mener, mon beau ſire,
» Si tu veux bien, ſouper à Gibraltar. »
Le Nègre a peur, rougit, & ſe retire.
On le hua, beſoin n'eſt de le dire ;
Sots d'applaudir & d'ouvrir de grands yeux,
Le Lord perdant, de jurer & maudire,
Et le Gaſcon d'empocher les enjeux.

M. LEGRIS.

LA QUEUE DU DIABLE.

*Mot de M. le Marquis de C**.*

UN Cardinal en ſortant de la Cour,
Avec Conflans s'entretenoit un jour.
En France il n'eſt rien de plus ordinaire,
Lui diſoit il, que nobleſſe & misère;
La pauvreté, du Noble eſt le poiſon:
En doutez-vous, quand j'ai pour Caudataire
Un Gentilhomme, & de votre maiſon?
Conflans repart: je plains le pauvre hère:
Mais j'aurois pris un tout autre chemin;
La garde rouge ou bien la garde bleue
M'auroit ouvert un aſyle certain;
Et j'euſſe mieux aimé périr de faim,
Que de tirer le Diable par la queue.

M. DE LA CONDAMINE.

LE FAUX IBRAHIM.

CONTE ARABE.

Dans un certain Arabe, Auteur très-véridique,
J'ai lu qu'un certain Turc, (Ibrahim eſt ſon nom)
De jalouſie avoit un tel renom,
Que dans ſon genre il étoit preſque unique,
Trop deſpote d'ailleurs pour entendre raiſon.
Il poſſédoit douze femmes très-belles.
Douze....à moins, ce me ſemble, on peut être agité.
Murs, verroux, ſurveillans, inventions nouvelles,
Rien ne tranquilliſoit ſes alarmes cruelles,
Et ſon active auſtérité.
Elles ne pouvoient même entr'elles,
Se voir ni ſe parler : il les tenoit ſous clé ;
Dès qu'une mouche avoit volé,
Ses yeux de fureter & d'être en ſentinelles.
Dans ſon ſérail, gardé de toutes parts,
Et défendu par de triples remparts,
Son ordre un jour les avoit réunies,

Soudain une des plus hardies,
Laſſe d'un joug trop rigoureux,
Lui reproche, en pleurant, ſes ſombres jalouſies,
Et ſon orgueil farouche, & leurs deſtins affreux.
Mais loin de fléchir ſa colere,
Et d'amollir ſon cœur d'airain,
Les reproches, les pleurs firent l'effet contraire.
Envain elle veut fuir; il ſe lève, ſoudain
Tirant ſon large cimeterre,
Il court le plonger dans ſon ſein.
« Mes compagnes, mes ſœurs, ceſſez d'être affligées,
Dit-elle alors d'une mourante voix.
» S'il eſt un Etre juſte, il vous rendra vos droits:
» Je meurs contente, & vous vivrez vengées ».
Son ame s'échappe à ces mots,
Quitte cette vie orageuſe,
Et va, dans les douceurs d'une retraite heureuſe,
Jouir d'un éternel repos.
Zuléma (c'eſt le nom de l'aimable habitante,
De ce nouvel Eden à ſes yeux préſenté),
Découvre un boccage où ſerpente
Un fleuve au cryſtal argenté,

Et s'avance, en ſuivant ſon inſenſible pente,
Vers les détours ſecrets d'un aſyle enchanté.
Elle parcourt enſuite une vaſte prairie,
Que coupent des buiſſons de myrte & de jaſmin;
L'aube-épine embaumée au lierre s'y marie,
L'arbuſte aux fruits dorés, fleurit ſur le chemin:
Flore en ces lieux à Pomone eſt unie,
Et ſourit au zéphir, ſa corbeille à la main.
Errante ſur ces bords, ſolitaire & ravie,
Elle apperçoit enfin, un Palais s'élever,
D'une architecture hardie,
Ouvrage immenſe du génie,
Que le goût ſeul peut achever.
Des voluptés inépuiſables
Y rappellent toujours les volages deſirs,
Et dans des boudoirs délectables,
Où l'opale étincelle au milieu des ſaphirs,
Notre jeune Houri, jettant quelques ſoupirs,
Voit des mortels divins, charmans, incomparables,
Que l'on deſtine à ſes plaiſirs.
Les uns détachant ſa parure,
Font tomber à l'envi les voiles envieux,

Interpoſés entre leurs yeux,
Et cent tréſors ſecrets formés par la Nature :
D'autres la mettent dans le bain,
Et parfument de mille eſſences
L'albâtre éclatant de ſon ſein.
Ici, ce ſont d'aimables danſes ;
Là, des feſtins : plus loin, c'eſt encor mieux.
Les concerts qui ſe font entendre,
Sont d'autant plus délicieux,
Que la muſique en eſt plus tendre.
Tant de plaiſirs ſi raviſſans,
Donnés, reçus, renouvellés ſans ceſſe,
De Zuléma plongent l'ame & les ſens
Dans la plus agréable ivreſſe,
Précipitent ſes jours en rapides momens ;
Et par la volupté, prolongeant ſon délire,
Semblent par degrés la conduire
A de plus doux enchantemens.
En un clin d'œil on l'emporte, & pour cauſe,
Sur un lit que ſurmonte un dais,
Où tout ſe reproduit par le jeu des reflets,
Et dont le ciel élégamment repoſe

Sur des appuis de lilas frais,
Et ſur des colonnes de roſe.
C'eſt-là qu'un jeune amant, le plus cher à ſes vœux,
Alcide par la force, Adonis par les charmes,
S'élance avec ardeur dans ſes bras amoureux,
Et force ſa pudeur à lui rendre les armes.
Une humide vapeur ſe répand ſur ſes yeux.
Foible, ne voyant plus, & reſpirant à peine:
« Où ſuis-je, dit-elle, quels feux,
» Juſqu'à mon cœur coulent de veine en veine?
» Que vais-je devenir?....Eh bien!.....Je me ſoumets.
» Non...J'expire....Arrêtez, je vous demande grace,
» Car je vois bien à votre audace,
» Que vous n'en demandez jamais. »
On lui cède, elle eſt obéie,
Mais à regret: l'ardent rival des Dieux,
D'autant plus empreſſé, qu'elle en eſt embellie,
Voudroit ſavoir ſi l'ordre eſt ſérieux,
Ou s'il n'eſt qu'une fantaiſie.
Elle s'endort languiſſamment,
Dans ſes bras enlacés pour ſoutenir ſa tête:
Ce repos ſera court, la trêve eſt d'un moment.

Elle ſe plaint même en dormant,
Du ſommeil jaloux qui l'arrête.
Deux baiſers enflammés lui font ouvrir les yeux;
Que mollement rabat leur tendre laſſitude.
« J'ai, dit elle, une inquiétude,
» Votre cœur....Ah! je crains qu'il ſoit moins amoureux...
» Qu'ai-je dit?....Ciel!... pardon, je ſuis déſabuſée:
» Comment ſoupçonner votre amour?
» Vous avez un ſecret qui rend la preuve aiſée,
» Et votre ſentiment m'encourage au retour.
» Quoi! penſez-vous encor que j'héſite à vous croire?
» Hélas! de me perſuader,
» Vous voulez, je le vois, vous aſſurer la gloire,
» Et punir le ſoupçon que j'oſois haſarder.
» Puniſſez....puniſſez!....« Un eſclave fidèle,
Au moment où l'Aurore a doré les lambris,
L'entraine & le ramène en de ſecrets réduits,
Où de ſages vieillards vont le garder pour elle.
Dans un ſimple déshabillé,
Elle reçoit une cour idolâtre;
Son ſein n'eſt qu'à demi voilé;
Autour d'elle, l'amour folâtre,

En

En ſortant de l'alcove où ſes feux ont brillé.
Zuléma voit les ris éclore ſur ſes traces :
Le charme de ſa nuit dans ſes regards ſe peint ;
Il donne du piquant, de la vie à ſon teint,
De l'ame à ſon ſourire, & du luſtre à ſes graces.
Parmi des tourbillons d'encens,
Loin des tributs & des tranſports vulgaires,
Voilà comme à ſes pieds elle enchaîne le tems.
Tantôt des honneurs éclatans,
Tantôt des plaiſirs ſolitaires.
Admirée ou chérie, elle quitte à ſon gré
La pompe des Palais pour l'ombrage d'un hêtre,
Et le lieu le plus décoré
Pour la grotte la plus champêtre.
Fait-elle un pas ? l'univers eſt paré :
De tout elle eſt maîtreſſe, & l'amour eſt ſon maître.
Depuis qu'en ces ſuperbes lieux,
Le ſort fixa ſes deſtinées,
Elle voit fuir ſes heures fortunées,
Que l'amour embellit, & qu'emportent les jeux.
Ils comptent par inſtans, & jamais par années.
Un ſiècle vole, alors qu'il eſt heureux.

De ſon bonheur, trop continu peut-être,
Ses eſprits en tumulte à tel point ſont frappés,
Qu'ils en ont juſqu'alors joui ſans le connoître.
Pour être recueillis, ils ſont trop occupés.
Zuléma n'avoit point, dans cette effervescence,
Ce trouble des deſirs ſans ceſſe renaiſſans,
Et ce long abandon de ſa douce exiſtence,
Pu rencontrer encor un ſeul de ces momens,
Où l'ame s'interroge & s'écoute en ſilence.
Elle y parvient enfin. Au fond de ſon Palais,
Seule un jour elle ſe retire;
Ses ſens moins agités, ſont-ils moins ſatisfaits?
C'eſt ſon cœur ſeul qui peut le dire.
Quoi qu'il en ſoit, réfléchiſſant
Aux plaiſirs qu'elle éprouve, à ceux qu'on lui prépare,
Avec délice elle compare,
Et ſes premiers ennuis, & ſon bonheur préſent.
Livrée au cours de ſes penſées,
Elle ſe rappelle le ſort
De ſes compagnes délaiſſées,
Qui peut-être ont pleuré ſa mort.
A cette image, elle verſe des larmes;

Et dans ce ſouvenir, quoiqu'il ſoit douloureux,
La ſenſibilité lui fait trouver des charmes.
Son cœur eſt tendre, il ſera généreux;
Elle ne borne point ſes vœux
Aux vagues mouvemens d'une pitié ſtérile;
Et pour que ſes beaux jours ſoient encor plus heureux,
A l'infortune elle veut être utile.
Le deſſein en eſt pris, reſte à l'exécuter.
Elle commande en conſéquence,
A l'un des demi-Dieux qui ſont en ſa puiſſance,
De ſervir ſes vœux, d'emprunter
Tous les traits d'Ibrahim, objet de ſa vengeance,
De s'ouvrir ſon ſérail & de s'y préſenter,
De l'en bannir avec audace,
Bref....d'y figurer à ſa place,
Mais de ne jamais l'imiter.
Elle dit: & ſoudain le Sylphe, plus agile
Que le zéphir ne l'eût été,
Diſparoît ſous l'azur d'un nuage mobile,
Et des airs ondoyans parcourt l'immenſité.
Au ſérail d'Ibrahim, & pendant ſon abſence,
Le voilà qui deſcend avec légéreté.

Il frappe....on ouvre ; on tremble à ſa préſence ;
Il court vers les appartemens,
Où les femmes ſont renfermées,
Tendres fleurs preſqu'inanimées,
Et qui ſéchoient dans les tourmens.
Il entre.... De ſon port elles reſtent ſurprises,
Et le ſont encor plus de ſes empreſſemens,
De ſes galantes entrepriſes.
Il ſe fait un plaiſir de leurs étonnemens,
(Ces malices-là ſont permiſes)
Et montre à ſon retour, tant de capacité,
Qu'elles l'auroient pris pour un ſonge,
Si l'on pouvoit allier le menſonge
Avec autant de vérité.
Ibrahim cependant heurte, ſe nomme, crie.
Après bien des difficultés,
Il paroit plein de rage & plein de jalouſie :
Les Eunuques tremblans, errent de tous côtés.
Mais Dieu ! de quel effroi ſes ſens ſont agités,
Quand il vient à ſe reconnoître
Sous les traits qu'on offre à ſes yeux,
Et voit un Ibrahim contentant tous ſes vœux

Avec les libertés d'un Maître !
Il appelle au ſecours, & n'eſt point obéi :
Par un tel impoſteur, qui ne ſeroit trahi ?
C'eſt lui qui règne ſur les ames :
L'autre n'a qu'un recours bien fragile & bien vain,
C'eſt de prendre les voix, & de qui ? de ſes femmes.
A quels garans vas-tu confier ton deſtin ?
Ah ! pauvre Ibrahim, quels refuges !
Ton fortuné rival, dont le droit eſt certain,
En moins d'une heure a ſéduit tous les Juges,
Et te voilà déchu par la loi du ſcrutin.
C'en eſt fait : on le chaſſe avec ignominie.
Le cordon des muets eût puni ſa fureur,
Si par bonté ſon aimable vainqueur
N'eut ordonné qu'on lui ſauvât la vie.
« Oui, je ſuis Ibrahim, & ce nom m'eſt bien doux,
S'écria-t-il alors, d'un ton plus volontaire :
» Meſdames, prononcez, je m'en rapporte à vous ;
» Si j'ai peu fait pour être votre époux,
» Apprenez-moi ce qu'il faut faire.
» Ah ! dirent-elles à leur tour,
» Suivez vos hautes deſtinées,

» Et comptez ſur nos cœurs, éclairés par l'amour :
» Vous êtes plus Ibrahim en un jour,
» Qu'il ne le fut en dix années.
» Le traître ! il mérita de nous être en horreur ;
» Oui, c'eſt un ſentiment, & non pas un caprice :
» On peut juger de l'injuſtice,
» Par les procédés du vengeur.
» Mais s'il revient ; conſeillez-nous, que faire ?
» Mal aiſément, dit-il, on pourroit vous tromper,
» Et par la ruſe on ne ſe ſoutient guère,
» Dans le rang que j'oſe occuper.
» D'ailleurs je l'enverrai ſi loin de cet aſyle,
» Qu'il prendroit pour vous nuire, une peine inutile.
» Je veillerai pour lors au bonheur de vos jours.
» Votre nouvel époux, qu'un tendre ſoin agite,
» Sans exiger jamais, veut être aimé toujours ;
» Et je préſume aſſez de mon mérite,
» Pour attendre de vous de très chaſtes amours ;
» Ces prétentions-là ne ſont pas orgueilleuſes.
» Avec moi, ſoit dit entre nous,
» Si vous n'étiez pas vertueuſes,
» Avec qui donc le ſeriez-vous » ?

Ne ſongeant plus dès-lors aux traits de reſſemblance,
Qu'entre les Ibrahim on pouvoit rencontrer,
Elles ne s'occupoient que de leur différence,
Et ſe ſoucioient peu, je penſe,
Que ſur le reſte on vînt les éclairer.
Le banni cependant leur apparoît encore,
Plus furieux & plus déſeſpéré,
Cherchant quelque remède au feu qui le dévore.
Il trouve à chaque pas ſon malheur avéré,
L'eſprit d'indépendance, un luxe qui l'étonne ;
Quant à ſes droits, un éternel procès,
Et des femmes, on le ſoupçonne,
Plus incrédules que jamais.
De ce ſéjour impraticable
Il ſort, enflâmé de courroux ;
La place n'étoit pas tenable :
Un ſérail au pillage eſt l'enfer d'un jaloux.
L'inſtant d'après, ô prévoyance !
Son repréſentant qui le ſuit,
Au haut des airs, en diligence,
Vous le tranſporte à petit bruit.
Dans ces vaſtes déſerts il avance, il avance.

Déjà le capricorne à ſes yeux s'eſt montré ;
Ils renouvellent connoiſſance,
Et par un intervalle immenſe,
Des rives du Boſphore il ſe voit ſéparé.
Ciel ! quel déſaſtre pour ces Dames !
Le cher Ibrahim eſt abſent,
Et laiſſe un vuide affreux dans le fond de leurs ames....
On a vu qu'il ſavoit ſe rendre intéreſſant.
Les Eunuques déjà reprennent
Leur première ſévérité ;
Dans leur priſon ils les retiennent ;
Plus d'Ibrahim, & plus de volupté.
O bonheur ! il revient, & revient plus aimable.
L'effroi pourtant fait place à des momens ſi doux.
Si l'on ſe méprenoit, ſi c'étoit l'autre époux !
Mais le faux prouve encor qu'il eſt le véritable.
Bientôt dans leur eſprit il n'eſt plus d'embarras :
Il aime à diſſiper juſqu'au moindre nuage ;
Et même il ne leur paroît pas,
Qu'il ait ſouffert de ſon voyage.
Le nouveau Maître à ſon retour,
Dans le ſérail établit la réforme ;

C'eſt un Sultan cher à l'Amour,
Car il ne l'eſt que pour la forme.
Il proſcrit les Muets, triſtes exécuteurs
De l'autorité vengereſſe;
Puis ces vilains Argus, à la langue traîtreſſe,
Qui, des deſirs trompés n'ayant que les fureurs,
Font à l'Amour plaintif expier leur ſageſſe.
Il ne ſauroit ſouffrir de pareils ſerviteurs;
Les femmes d'applaudir, de bénir ſa Hauteſſe,
En diſant que ſa garde eſt au fond de leurs cœurs,
Et qu'avec ſes talens d'ailleurs,
Il doit être bien sûr de leur délicateſſe.
Il fait plus : il conſent, pour comble d'équité,
Que le sèxe ſoit vu dans tout ſon avantage,
Et du voile interdit l'uſage,
Comme un vol fait à la beauté.
Que craindroit-il de cette complaiſance?....
Il s'apprécie avec ſécurité
Dans le fond de ſa conſcience,
Et c'eſt l'excès de la puiſſance,
Qui rétablit la liberté.

DORAT.

LES DEUX CHANDELLES.

J'AI beaucoup vu Madame de Cantobre,
Matrone honnête, économe & très-ſobre.
Elle diſoit un jour à Saint Remi
Son petit-fils : nous entrons en Octobre ;
Le mois courant n'eſt pas même à demi :
Déjà du feu ! je n'en ai pas dormi.
Mon cher enfant, vous aimez la dépenſe ;
Vous vous perdez ! j'ai de l'expérience :
Corrigez-vous, c'eſt un conſeil d'ami.
Parlons raiſon, je vois là deux chandelles ;
Souflons-en une ; à quoi deux ſervent-elles ?
On peut ainſi doubler ſon revenu.
Votre ſecret ne m'étoit pas connu,
Bonne maman, répond le bon apôtre :
Mais j'en ſais un bien meilleur que le vôtre,
Et le voici : vous m'y faites penſer ;
L'un des deux bouts eſt éteint ; ſoufflons l'autre :
C'eſt le moyen de ne rien dépenſer.

DE LA CONDAMINE.

LE PLACET.

UN Intendant visitoit sa Province :
Tout s'empressoit à fêter Monseigneur ;
On l'honoroit comme on eût fait un Prince,
Jamais Patron, avec plus de ferveur,
Ne fut chommé. Les femmes, c'est tout dire,
Pour leurs maris ménageoient sa faveur :
Dieu sait le prix qu'y mettoit notre sire !
De son crédit tel se tenoit flatté,
Qui ne savoit, ou ne vouloit apprendre,
Ce qu'à sa femme il en avoit coûté.
Et c'est le mieux. Oui, de quelque côté
Que le bien vienne, il faut toujours le prendre.
Advint qu'un jour l'Intendant rencontra
Un jeune objet qu'on nommoit Dorothée :
C'est dans un bal qu'amour la lui montra,
Mise avec goût, galamment ajustée.
En pour-parler avec elle il entra.
Il fut content : la Belle étoit adroite,

Elle lui plut; & bientôt dans ſon cœur,
Notre amoureux vivement la convoite;
Puis il exprime aux yeux de ſon vainqueur
Tous ſes deſirs. Une pudeur nouvelle
Vient colorer le viſage ingénu
De Dorothée; elle en paroît plus belle.
Voilà l'attrait que prête la vertu.
Notre Intendant, de l'air le plus aimable,
Lui tint d'amour tous les menus propos;
Tout-à-la-fois tendre, vif, agréable,
Il la preſſa d'aſſurer ſon repos.
Comme elle vit le moment favorable,
Où l'on peut tout obtenir d'un Amant,
Elle lui dit du ton le plus touchant:
De vos bontés j'oſe attendre une grace.
Ah! reprit-il, vous pouvez demander;
Malgré l'orgueil de tous les gens en place,
C'eſt la beauté qui doit les commander:
Oui, c'eſt ſon droit; & l'on ſait qu'elle en uſe;
A vos deſirs, je veux tout accorder;
Si je fais mal, vous ſerez mon excuſe.
Elle reprit: ſi vous le permettez,

En ma faveur, dès demain, par moi-même,
Deux mots d'écrits vous ſeront préſentés.
On eſt heureux d'obliger ce qu'on aime,
Quand on le peut, reprit-il à ſon tour:
Je vous attends avec impatience;
Puis en Amant tout rempli de prudence,
Il la quitta, le cœur brûlé d'amour,
L'œil inquiet, l'ame toute troublée;
Minuit ſonnant ſépara l'aſſemblée,
Et le ſommeil couronna ce beau jour.
Dès le matin, l'héroïne s'éveille:
Elle a perdu les couleurs de ſon teint;
Ses yeux n'ont plus leurs charmes de la veille;
Beauté du ſoir à beauté du matin,
Bien le ſavez, eſt rarement pareille.
Mais Dorothée, ô prodige divin!
Va devenir bientôt fraîche & vermeille,
Comme une fleur; ſon front ſera ſerein
Comme un beau ciel: elle paſſe ſoudain
Du lit au bain, du bain à la toilette.
La vieille Alix, Chambriere diſcrette,
A chaque inſtant l'embellit ſous ſa main:

L'Inde & la Perſe offrent pour ſa parure,
Tous les tréſors de leur riche climat.
Comme l'art ſait réparer la nature,
Son ſein des lys a bientôt tout l'éclat;
Puis du pinceau le mouvement rapide,
Donne à ſon teint celui du vermillon;
Le ver brillant ſort de ſa chryſalide,
Et la chenille eſt un beau papillon.
Parée ainſi, la jeune Dorothée
Prend ſon eſſor, & dans l'inſtant ſe voit,
Par quatre bras, fort leſtement portée
Chez l'Intendant. D'abord il la reçoit,
Dans un ſallon tout rempli des myſteres
Du Dieu d'Amour : le Galant occupé
Du ſoin bien doux d'arranger ſes affaires,
La fit aſſeoir ſur un beau canapé,
Se mit près d'elle; & puis avec aiſance,
Il la loua bientôt ſur l'élégance
Et ſur le goût de ſon ajuſtement.
Que l'on eſt belle aux regards d'un Amant!
Tout l'intéreſſe, & l'attache & l'étonne.
Puis, par degré, devenant plus hardi,

De la parure il paſſe à la perſonne,
Et vous découvre un bras bien arrondi;
Sa bouche ardente & ſe fixe & s'imprime
Sur ce beau bras que l'Amour a poli :
Puis le Galant, dans l'ardeur qui l'anime,
Croit que le pied eſt encor plus joli.
Il le veut voir : c'eſt celui d'une Fée ;
Il eſt tourné par la main du plaiſir.
Par tant d'attraits, ſon ame eſt échauffée
Et va courant de deſir en deſir.
Après la jambe, il veut voir autre choſe ;
Ce ſont toujours de nouvelles beautés :
Il eſt ravi, ſes ſens ſont tranſportés :
Puis....bref, de tout notre Galant diſpoſe.
Comme il alloit pourſuivant ſon chemin
Sur le ſopha, la Belle avoit en main
Certain placet, lui criant de le lire :
Mais il avoit autre choſe à lui dire ;
Le téméraire alloit toujours ſon train.
Eh ! Monſeigneur, liſez donc mon mémoire,
Lui diſoit-elle. Il ne vouloit la croire :
Et cependant il gagnoit du terrein ;

Elle en perdoit, c'eſt aſſez l'ordinaire;
Et le Galant ne s'en trouvoit que mieux.
En ſe pâmant, la tendre Dorothée
Lui crie encor, de plaiſir tranſportée:
Sur ce placet au moins jettez les yeux.
Il le prit donc; car il n'étoit pas homme
A négliger la juſtice vraiment.
Dans ce Placet, la Belle honnêtement
Le ſupplioit de réduire la ſomme
De vingt louis, qu'un petit inſolent,
Homme à lancette, & fripon ſans talent,
D'elle exigeoit pour une maladie,
Dont elle dit n'être pas bien guérie;
C'étoit ce mal qui ſuit la volupté,
De l'Amérique autrefois tranſplanté,
Et puis en France apporté d'Italie.
Si Dorothée avoit le mal qu'on ſait,
Cela parut encor problématique;
Mais l'Intendant, ſi l'on croit la chronique,
Huit jours après, fut trop certain du fait.
On ne ſait pas s'il maltraita la Dame,
Ni ce qu'il dit; mais il jura dans l'ame,

D'être

D'être en amour désormais plus discret.
Devenu juste, il se promit de prendre
Tous les placets, avant que d'entreprendre
Sur la Beauté qui les présenteroit.

M. LÉGIER.

PERRIN ET MIRZA.

SI tu ne viens sur la fougere,
Disoit un jour le beau Perrin
A Mirza gentille bergere,
Je laisse envoler ton serin.
Mirza contrefit la distraite ;
Mais il surprit son embarras,
Car si sa bouche étoit muette,
Ses yeux ardens ne l'étoient pas.
Pour mieux l'entraîner dans le piege,
Le berger ralentit ses soins,
Disant tout haut : « Le lâcherai-je ?
» C'est faire deux captifs de moins ».
L'amour qui vouloit sa victoire,

L'inſcrivit parmi ſes élus,
Et Mirza mérita la gloire
De compter un captif de plus.
Témoin de leur vive tendreſſe,
L'oiſeau triſte d'être oublié,
Sembla ſe plaindre à ſa Maîtreſſe;
Mais Perrin étoit ſans pitié:
« Petit oiſeau, ta plainte eſt vaine,
» Dans tes fers demeure arrêté;
» Quand j'ai perdu ma liberté,
» Tu dois renoncer à la tienne ».

M. DE PIIS.

LE PAYSAN BORGNE ET NU,

OU

LES DESIRS.

APOLOGUE.

ON ſait que ce tyran de l'onde hyperborée,
Que la Grèce adora ſous le nom de Borée,
Eſt privé des honneurs qu'il obtint autrefois,
Et de Matthieu-Lamſberg reçoit enfin des lois.
Un jour qu'obéiſſant à l'almanach de Liége,
Dans nos champs déſolés il diſperſoit la neige,
Du fond d'un vieux taudis ouvert à tous les vents,
Un Manant preſque nu pouſſoit des cris perçans :
« O Pere des Humains ! diſoit l'homme champêtre,
» Eſt-ce pour me punir que tu me faiſois naître ?
» Avant que d'exiſter, t'avois-je donc déplu ?
» Je ſuis borgne.....Eh bien ſoit, puiſque tu l'as voulu !
» Mais le cruel Décembre, en déchainant la biſe,
» A déjà, dans ſa courſe, arrêté l'eau ſurpriſe ;

» L'impétueux hiver autour de moi mugit ;
» Tu le vois, tu l'entends, & je n'ai point d'habit !
» Je ne demande pas que ta bonté m'envoie
» Des vêtemens où l'or brille parmi la ſoie,
» Je n'aſpirai jamais à ce luxe odieux,
» Qui du pauvre opprimé choque les triſtes yeux.
» Accorde ſeulement à mon humble prière,
» Un de ces draps groſſiers ourdis par la misère,
» Et fais que ſon tiſſu, couvrant mon corps glacé,
» Me dérobe à la mort dont je ſuis menacé ;
» Il ſuffit : mon bonheur paſſera mon attente,
» Et le trône des Rois n'aura rien qui me tente ».
A cette voix plaintive, ô prodige étonnant !
Un bel habit complet tombe aux pieds du Manant.
Mon Villageois d'abord treſſaillit d'allégreſſe :
Mais qui peut contenter notre indocile eſpèce ?
Bientôt interrogeant le ciel avec orgueil,
Hélas ! s'écria-t-il, pourquoi n'ai-je qu'un œil ?

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

CHACUN A SON HEURE.

Nice étoit belle, & Nice avoit quinze ans:
Raiſon d'aimer, raiſon ſur-tout de plaire.
Auſſi fit-elle. Advint qu'un jour aux champs,
Elle alla ſeule, ou du moins ſans ſa mère:
Car Dame Alix, dévote avant le temps,
Pour certain cas, chez le nouveau Vicaire,
A pris hier rendez-vous ſur le ſoir:
C'eſt-là ſon heure, & cette heure eſt bien chère.
Nice eſt donc ſeule, & le ciel déjà noir.
Les préjugés ſont les Dieux de l'enfance:
Faiſons-leur grace, ils gardent l'innocence.
Aux loups-garoux, Nice en marchant rêvoit;
Tout en rêvant, aux champs elle arrivoit;
La ſolitude, & les feuillages ſombres,
Et le ſilence, & ces monſtres mouvans,
Fantômes vains, qu'un chêne, au gré des vents,
Forme & balance en allongeant ſes ombres,
L'oiſeau du ſoir, qui dans ſon vol bruyant,

Devant ſes yeux, va, fuit en tournoyant,
Un rien l'effraye, elle tremble, & près d'elle,
Les ſens émus, ſa voix troublée appelle,
De ſon troupeau le ſurveillant fidèle.
Mais tout-à-coup, la lune de retour,
A diſſipé les jeux du crépuſcule :
Quand l'œil voit bien, l'eſprit eſt moins crédule.
Monſtres de fuir, ils n'aiment point le jour.
D'autres objets réjouiſſent ſa vûe :
Dans le lointain, le clocher du hameau,
D'un coq doré, ſemble toucher la nue ;
Plus loin ſes yeux reconnoiſſent l'ormeau,
Vieux rendez-vous de la danſe ingénue,
Où Blaiſe un jour lui donna ce baiſer,
Qu'elle n'eut pas l'eſprit de refuſer.
Mais ſuivons-la ; voyez ſa main qui cueille
La jeune fleur, l'autre main qui l'effeuille.
Elle revient au bois qu'elle avoit fui ;
Triſte & diſtraite, aſſiſe au pied d'un chêne,
Regarde encore & ſon chien & la plaine,
Et tant d'objets dont elle a tant joui.
A ſes côtés, ſont l'embarras, la gêne,

Tous les beſoins de l'enfance incertaine ;
Le froid dégoût....j'ai preſque dit l'ennui.
L'ennui, dit on, par-tout cherche à paroître :
Pourquoi ſourire, ô Meſſieurs les Auteurs ?
Il fit vos vers, il fait les miens peut-être,
Et grace à lui, nous avons des lecteurs ;
C'eſt dans ſon ſein qu'amour veut ſouvent naître,
Il ouvre l'ame aux aimables erreurs.
Nice éprouva combien ce mal eſt traître.
Vous avez vu ſes premières terreurs ;
Vous avez vu, dans ſes jeux deſtructeurs
De ſes beaux doigts, tomber la fleur champêtre ;
Peignez-vous bien ce trouble, ces langueurs,
Cet abandon, ce ſéduiſant mal-aiſe,
Que parmi nous, le beau sèxe & nos mœurs
Font circuler ſous le nom de vapeurs.
En cet état, n'eſt laideur qui ne plaiſe.
En cet état, elle avoit plus d'appas,
Que n'en a Laure ou la blonde Thérèſe,
Même Duthé, quand Milord dans ſes bras,
Foule l'orgueil de ſes riches ſophas.
Durant ce tems, arrive l'ami Blaiſe ;

Il étoit ſeul, Nice étoit ſeule auſſi;
Elle ſoupire, il ſoupire comme elle:
Deſir le prend de guérir ſon ſouci,
Même deſir s'empare de la Belle.
On s'enhardit, & l'on parle à ſon tour:
Or apprenez quel étoit leur langage.
Divine Eglé, c'étoit celui d'amour,
Qu'on ſait ſans art & ſans apprentiſſage,
Ce doux jargon que j'entendrois ſi bien,
Ou pour mieux dire, Eglé, ce n'étoit rien:
L'amour muet plaît ſouvent davantage.
Blaiſe plut donc, il vanta ſes appas,
Ceux qu'il voyoit,...ceux qu'il ne voyoit pas;
Puis vint enfin le galant badinage.
Las de parler, Blaiſe voulut agir:
Une prude eût rougi, baiſſé la vue;
Nice ignoroit le grand art de rougir:
Elle ſourit....Tant qu'avec le deſir,
Le tendre amour dans ſon cœur s'inſinue:
Blaiſe la preſſe, elle pouſſe un ſoupir;
Entre ſes bras, elle tombe éperdue;
Il la reçoit, & d'attraits en attraits,

De l'ébène à l'ivoire, & du lys à la roſe,
Porte l'eſſor de ſes doigts indiſcrets.
Si ce n'eſt là comme il faiſoit la choſe,
Bien ſais-je au moins qu'on la peut faire ainſi.
Allons au fait, & ce qui manque ici,
Qu'Eglé l'ignore....ou qu'Eglé le ſuppoſe.
La Mère vient durant ces doux ébats;
Entend ce qu'ils diſoient, moitié haut, moitié bas;
Car les amans jaſent en pareil cas:
Pour moi du moins, c'eſt aſſez mon uſage.
Alix s'étonne, elle crie & fait rage;
Mais Blaiſe alors, ſans ſe décourager:
« Morgué, dit-il! pourquoi tant de colère?
» Vous profitiez de l'heure du Vicaire,
» J'ai profité de l'heure du Berger ».

M. GROUVELLE.

LE SERMON SANS FIN.

CERTAIN Prêcheur, par ſa longueur extrême,
Laſſa les gens : l'auditoire s'endort ;
On ſe réveille, on voit qu'il n'eſt encor
Qu'au premier point ; on étoit en carême :
On veut dîner, on défile & l'on ſort.
Le Sacriſtain reſte & ſe réconforte ;
Il boit un coup, mange du pain béni,
Puis va chercher les clefs & les apporte.
Il faut dit-il, mon Pere, que je ſorte ;
Voici les clefs : quand vous aurez fini,
Vous voudrez bien fermer la porte.

M. DE LA CONDAMINE.

LE BILLET A ORDRE.

LA jeune Alix avoit fait un billet,
Billet marchand à ſon porteur payable :
Pour l'acquitter, ſavez-vous ſon ſecret ?
Je vais le dire : il eſt fort mémorable.
Alix étoit charmante, faite au tour ;
Dans ſes yeux bleus on croyoit voir l'amour :
Leur doux langage, en perſonne diſcrète,
Par ſon Amant, (car elle en avoit un)
Etoit alors ſon unique interprète.
Mais cependant, du billet importun,
Dans quinze jours arrive l'échéance ;
Dans ſa mémoire il n'eſt point oublié :
L'honnête Alix prétend qu'il ſoit payé,
L'adroite Alix s'arrange en conſéquence.
Un certain jour, ou plutôt certain ſoir,
La Belle étoit au lit, mais non malade,
Et ſon Amant étoit venu la voir.
L'amour, l'inſtinct, quelque furtive œillade,

L'occaſion, le négligé du lit,
Tout invita l'Amant & l'enhardit :
Scène de pleurs, de ſoupirs, de dépit ;
On ſe déſole, on m'auroit cru plus ſage,
(Car c'étoit moi qui cauſois ce tapage)
Je ne ſais trop enfin ce qu'on me dit ;
Lucrèce à peine eut un autre langage ;
Et cependant mon Alix n'étoit pas,
Pour mon malheur, dans le cas de Lucrèce ;
C'étoit montrer un peu trop de foibleſſe,
D'eſprit au moins, je murmurois tout bas,
Mais mon Alix adoroit la ſageſſe ;
Plutôt mourir que conſentir jamais....
Elle en reſtoit là, mais je l'entendois.
De ces combats je prévoyois l'iſſue,
Mais, à ma honte, hélas ! j'en conviendrai,
Un grand lointain, à ma timide vue,
Obſcurciſſoit ce préſage adoré ;
Et cependant j'obſervois le ſcrupule,
De jour en jour décroître & s'affoiblir,
Ainſi qu'on voit le ſombre crépuſcule,
Vers le matin par degrés s'éclaircir.

Pour l'avenir (j'en rougis quand j'y penſe)
Mon cœur oſoit nourrir quelqu'eſpérance.
Encouragé par de petits eſſais,
Avec orgueil, à part moi je diſois :
« Avant trois mois, peut-être l'inhumaine
» M'accordera le prix de mon amour ;
» Avant trois mois, le terme eſt aſſez court ;
» Pour m'échapper, ſa réſiſtance eſt vaine ».
Parlant ainſi, l'habitude me mène
Chez mon Alix, où tout ſubitement
Je fus heureux, même ſans trop de peine ;
Je fus bien plus, je fus ſon confident ;
Je n'avois point juſqu'alors connoiſſance
De ce billet que la Belle avoit fait :
Elle daigna m'en inſtruire ; c'étoit
Le lendemain le jour de l'échéance ;
En admirant comme Alix calculoit,
Je ſentis bien après la confidence,
Que je venois d'endoſſer ſon effet.

M. B.....

L'HEUREUSE RÉPARTIE.

CHEZ un Evêque, on étoit douze à table.
Entre un Curé qu'on laiſſe là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable,
Les Conviés & le Prélat ſur-tout:
Quand celui-ci, pour le pouſſer à bout,
Lui dit : Curé, que dit-on pour nouvelles ?
En ſavez-vous ? —Oui, Monſeigneur.—Et quelles ?
—Ma truie hier, mit bas treize petits.
Oh ! c'eſt trop d'un, dirent nos gens aſſis ;
La mère en tout n'a que douze mammelles,
Qui nourrira le treizième ? Ma foi !
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode ! il fera comme moi :
Il verra ſeul à jeun dîner les autres.

PIRON.

LA FOIRE DE BRIQUEBEC.

LE Bourg de Briquebec eſt un aſſez long Bourg,
Peu diſtant de Vallogne, un peu plus de Cherbourg.
Dans ce Bourg, tous les ans, à la Fête ſainte Anne,
Il ſe tient une Foire, où Filles & Garçons,
Le bouquet au côté, viennent des environs,
Se louer pour un an. On y voit, ſur ſon âne,
Arriver le Fermier, les Nobles à cheval,
Et les Curés auſſi. Chacun vient le moins mal
Qu'il peut. Tous ont deſſein de faire bonne emplète,
L'un d'un maître Valet, l'autre d'une Fillette.
Il s'y rencontre encore, & ce n'eſt pas tant mieux,
Nombre de Freluquets, faiſant les Petits-Maîtres,
Comme on l'eſt au Pays, en frac, en fines guêtres
De coutil blanc, leur canne eſt un bâton noueux.
Boire, mentir, jurer, lorgner toutes les Filles,
Baiſer en ricannant celles qui ſont gentilles;
Si l'Oncle ou le Couſin en ſemblent mécontens;
Les aſſommer : voilà le plus doux paſſe-tems

De ces petits Meſſieurs. Avec de telles Gens,
Un homme un peu ſenſé, jamais ne ſe faufile.
Auſſi je leur tournai le dos,
Et je trouvai plus à propos
D'aller me fourrer dans la file
Des Curés & des bons Fermiers.
Ils vont de rang en rang pour chercher leur affaire :
« Combien le bouquet ?—Tant.—Vous me paroiſſez chère.—
» Mais auſſi je ſuis forte.—Et que ſavez-vous faire ?—
» Je ſais traire une vache, épandre les fumiers,
» Bêcher, faner, gerber, & tous le gros ouvrage
» D'une Ferme.—Quel âge ?—
» J'aurai, viennent les Rois,
» Vingt ans, pas davantage.
(D'autres diſoient dix-huit, ou vingt-deux, ou vingt-trois,
Plus ou moins, c'eſt ſelon.) » Etes-vous Fille ſage ?—
» Demandez à ma Tante.—Elle ? C'eſt un Démon ;
» Malheur à tout pauvre Garçon,
» Qui pour la chiffonner s'approche ;
» Il eſt plus sûr d'une taloche
» Que d'un baiſer.—C'eſt bon. Voyons les mains.
» —Tenez,
» Voyez

» Voyez, tâtez, examinez ».
On les tâte, on les examine
Avec plus de ſoin que la mine.
Quelques jeunes Curés y regardoient pourtant,
Mais très-modeſtement, & ſans faire ſemblant
D'y regarder. La main eſt le point important,
C'eſt à celui-là qu'on s'attache.
A part moi je me dis, il faudra que je ſache
La cauſe de ce fait qui me ſemble étonnant.
A l'un des vieux Fermiers, en riant, je demande
Si parmi la race Normande,
Le mérite eſt au bout des doigts?
A ce diſcours, le Villageois,
D'un ton malignement ſournois,
Me répond : « Vous venez, comme je puis comprendre,
» Du bon Paris en Badaudois;
» C'eſt-là qu'on eſt ſavant! Mais je vais vous apprendre
» Ce qu'à Paris jamais vous ne pourriez ſavoir :

» Quand je viens louer une Fille,
» C'eſt afin qu'elle m'aide à bien faire valoir.
» Belle, laide, ou gentille,

» A votre avis, Monſieur, que cela me fait-il ?
» La beauté n'eſt pas un outil
» Néceſſaire dans mon ménage.
» Ce ſont les mains qui font l'ouvrage :
» Auſſi je regarde à la main.
» Quand elle eſt dure & bien calleuſe,
» C'eſt un ſigne certain
» Que celle qui la porte eſt bonne travailleuſe.
» Si jamais vous prenez ou Servante ou Garçon,
» Souvenez-vous de ma leçon.—
» Grand merci ! mais jamais je n'aurai Domeſtique
» Aucun, je me ſers ſeul.—Tant mieux, c'eſt un bonheur.
» Avez-vous des Amis ?—Beaucoup, & je m'en pique.—
» Hé bien, pour les connoître employez ma rubrique.—
» Quoi ? leur tâter les mains ?—Oh que non, c'eſt le cœur
» Qu'il faut examiner pour ſavoir ſi la pâte
» En eſt bonne.—Fort bien ; mais dites-moi comment.—
» Confiez un ſecret, empruntez de l'argent :
» C'eſt par ces endroits qu'on les tâte.

M. l'Abbé LEMONNIER.

LES REFUS,

OU LE RIVAL DÉCOURAGÉ,

Conte Pastoral.

UN beau jour, pour les vrais amans,
Jamais ne commence assez vîte.
L'aube vermeille à peine avoit doré les champs,
La jeune & fidelle Mélite
Couroit sur les gazons naissans.
Hilas ne paroît point : hé bien ! il faut l'attendre :
En l'attendant, on s'occupe de lui ;
On baise le ruban chéri,
Que de sa main on a bien voulu prendre ;
On chante son air favori,
L'air qu'inspira l'Amour, que l'Amour fit apprendre ;
Puis encor pour Hilas un bouquet est cueilli.
Ces riens trompent le tems ; un cœur sensible & tendre
Connoît l'impatience & ne sent pas l'ennui.
Quelqu'un approche, & Mélite s'élance :
Inutiles transports ! ce n'est point son Hilas :

Ce n'eſt que ſon rival qu'éveille l'eſpérance,
Et dont l'amour jaloux précipite les pas.
Juge, dit-il à la Bergère,
De mon amour, de mon empreſſement,
Puiſqu'il m'expoſe à ta colère !
Chaque aurore voit mon tourment ;
Par mes ſoupirs, je préviens ſa lumière :
Rien n'eſt plus matinal qu'un malheureux amant.
Que dis-je ? Quelquefois trop sûr de te déplaire,
Je promets de mourir, & tu ris du ſerment.
Eh bien ! connois mon cœur : ſi tu daignes m'entendre,
Je puis encor, je puis tout pardonner :
Qu'un baiſer ſeulement....—A quoi vas-tu prétendre ?
Tous ceux que je pouvois donner,
Hier, à mon Hilas, je les ai laiſſé prendre.
—Au moins un doux regard, pour calmer mon ſouci,
Et récompenſer ma conſtance !
—Je ne le peux en conſcience ;
Mon Hilas eſt le ſeul que je regarde ainſi.
—Cruelle !....Et ce ruban ?—Inſenſé, téméraire ?
Que dis-tu ? Ce ruban a pour moi mille appas :
C'eſt ma parure la plus chère ;

C'eſt mon tréſor : c'eſt un préſent d'Hilas.
—La fleur qui ſur ton ſein repoſe,
Sera donc le ſeul prix de mes ſoins amoureux !...
—Prends....les épines, ſi tu veux :
C'eſt pour Hilas que je garde la roſe.

DORAT.

LE TÉMOIN SCRUPULEUX.

Pere Pépé, que tout Naples révère,
Contoit un jour à certain Cardinal
Tous ſes exploits, en montrant ſon journal.
Le Tout-Puiſſant, dit-il, à ma prière,
Daigna tirer douze morts de la bière ;
Frère Lucas de tout eſt le témoin.
Le Compagnon, avec l'air du myſtère,
Malignement ſourioit dans un coin.
Le Cardinal lui dit : Eh bien, cher Frère,
Qu'en dites-vous ? Cela me paroît fort !
—Moi, Monſeigneur, je ſuis franc & ſincère ;
Depuis trente ans, je ſuis les pas du Père :
Je ne l'ai vu reſſuſciter qu'un mort.

SAURIN.

LE ROSAIRE ALLONGÉ.

PERSUADÉ que du Sauveur la mère
A prolongé ſon ſéjour ici bas ·
Deux ans de plus que ne croit le vulgaire,
Certain Béat, pour célébrer le cas,
Crut qu'il devoit allonger ſon Roſaire;
Il ſe croyoit inſpiré, tant y a,
Qu'il y joignit deux Ave-Maria.
Or, mon ami, lui diſoit ſon Compère,
De tous les tems je dis auſſi le mien,
Mais en vieux ſtyle, & je n'ajoute rien:
Ton ſupplément eſt-il bien néceſſaire?
Apprens-moi donc qu'eſt-ce qui t'en revient.
—Vous demandez quel profit j'en retire?
Ce doute-là n'eſt pas d'un bon Chrétien;
Depuis trente ans...ce que je puis vous dire....
C'eſt que... c'eſt que.... mais vous avez beau rire,
Depuis trente ans....je m'en trouve fort bien.

LA NOUVELLE PERRETE.

PERRETTE tenoit ſous ſon bras,
Son pot au lait : Gageons, lui dit Colette,
(Les champs étoient alors tapiſſés de verglas)
Que ſur la tête ainſi tu ne le portes pas,
Là-bas,
Sans le caſſer. Pourquoi non, dit Perrette ?
On dépoſe ſur l'heure. Alors Perrette met
Sur ſa tête ſon couſſinet,
Et par-deſſus ſon pot au lait ;
Puis de trotter. Trotter ! doucement, s'il vous plaît,
Et n'outrons rien. Perrette, en fille ſage,
Craint les faux-pas, chemine lentement ;
Et c'eſt prudemment fait ; on prétend qu'à cet âge,
Le pied gliſſe fort aiſément.
Rien ne troubloit ſa contenance.
Le pied ne poſoit point, ſans que l'œil eût d'avance
Choiſi l'endroit. Perrette a ſi peur de gliſſer,
Qu'elle eût vu ſon Seigneur paſſer,
Et n'eût point fait la révérence.

Néanmoins Perrette un moment,
Sent que ſon pot au lait ſur ſa tête chancelle :
Défenſe d'y porter les mains ; or que fait-elle ?
A droite, à gauche doucement,
Sa tête qui penche à meſure,
De ſon pot ébranlé ſuit chaque mouvement,
Lui rend l'équilibre & l'aſſure ;
Dont Colette tout bas ſe dépite & murmure.
Ah ! c'eſt fait ! elle arrivera ;
Si cette pierre !...bon ! elle l'appercevra.
Eh ! la voilà paſſée. Ainſi Colette,
De crainte en eſpoir s'en alloit ;
Tout ſon corps ſuoit, travailloit ;
En ſecouant la tête, il lui ſembloit
Que de la tête de Perrette,
Elle feroit tomber le pot au lait.
Enfin la courſe étoit preſque finie :
Perrette aimoit Lubin, Colette le ſavoit ;
Et la voilà tout-à-coup qui s'écrie :
Lubin !...Perrette, au cri, ſe retourne ſoudain ;
Adieu le pot au lait, il tombe, & la pauvrette
Perd la gageure, & ne voit pas Lubin.

M. IMBERT.

L'ANE RETROUVÉ,

CONTE

Tiré des Facéties du Poge.

Lucas à pied menoit à ſon Village
Six ânes, qu'à la Foire il venoit d'acheter.
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage,
Sur l'un des animaux, il crut devoir monter :
Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa peine,
De voir devant ſes yeux, cinq baudets ſeulement,
Au lieu de la demi-douzaine,
Qu'en partant il avoit ſous ſon commandement !
Trois fois, le compte il recommence ;
Et toujours oubliant l'âne qu'il a ſous lui,
Trois fois, de ſon mortel ennui,
Il ſent croître la violence.
En ſanglotant, le ruſé Villageois
Retourne ſur ſes pas ; il court à droite, à gauche :
Pendant quatre heures, il chevauche
Par monts, par vaux, & juſqu'au fond des bois.

Après s'être donné vainement la torture,
Il regagne enfin ſa maiſon ;
Et ſans deſcendre du griſon*,
Qui lui ſert de digne monture,
A ſa femme il déduit ſa piteuſe aventure.
Calme-toi, pauvre ſot, lui dit-elle tout net !
Tu n'en comptes que cinq, & moi j'en trouve ſept.

M. H.....

LE TABLEAU,

CONTE.

PRÈS d'épouſer le tendre objet qu'il aime,
Licidas court chez un Peintre fameux:
« Vîte, dit-il, Artiſte ingénieux,
» Peignez, rendez dans quelqu'heureux emblême,
» Et mon bonheur, & ma joie, & mes feux.
» Qu'un Cupidon, tout brillant d'allégreſſe,
» Qu'un Dieu d'hymen, qui ne ſoit pas boudeur,
» M'offrent d'abord à ma jeune maîtreſſe,
» Que vous ferez ſourire avec pudeur.
» A ſes côtés, n'oubliez point les graces;
» Ayez bien ſoin de groupper ſur ſes traces,
» Des jeux, des ris le cortège enchanteur.
» Au pied d'un myrte, où naît auſſi la roſe,
» Loin des regards, dans l'ombre d'un berceau,
» Cachez un lit, & près de moi, pour cauſe,
» Habilement laiſſez voir un moineau.
» Avant deux jours, ma flamme eſt couronnée:
» Avant deux jours créez donc un tableau ».

De tant d'ardeur l'ame encore étonnée,
Déjà le Peintre a ſaiſi ſon pinceau.
Mais las! tandis que ſa main diligente
Va terminer la peinture galante,
Un mal ſubit l'arrête....& notre Amant,
Très-dépité contre le ſort perfide,
Devient époux, jouit inceſſamment,
Des Paſſereaux imitateur rapide,
Et compte ainſi vivre éternellement.
Un mois ſe paſſe, & le moderne Apelle
Enfin reprend une vigueur nouvelle.
L'ouvrage eſt fait....Dieux! quel morceau charmant!
C'eſt Licidas, c'eſt ſa moitié brillante,
Ou bien Vénus aux yeux malins & doux!
Voilà des ris la troupe ſémillante!
Voilà le Dieu qui nous ſubjugue tous!
En cadre d'or & de forme élégante,
Devant l'Epoux le chef-d'œuvre eſt placé.
Il applaudit d'un ton morne & glacé:
« Je crois, dit-il, que ce vain badinage
» Ne convient guère à des gens en ménage.
» J'étois épris: il faut être ſenſé.

» Ne pourroit-on mettre avec induſtrie,
» Moins de gaieté dans cette allégorie ?
» Retouchez-la....Je ne ſuis plus preſſé ».
Bien qu'à part ſoi choqué de ce vertige,
L'homme diſcret s'en retourne & corrige,
Rembrunit tout, & vient après ſix mois :
On le critique encor plus cette fois.
« Ah ! lui dit-on, ſouffrez que je condamne
» Du Marié l'extatique regard,
» Et l'Epouſée avec ſon air mignard.
» Votre moineau me ſemble très-profane.
» Morbleu ! tout offre ici la volupté » !
Ainſi jugea notre époux dégoûté,
Et chaque jour, il devint plus ſévère.
Il ſupprima l'arbriſſeau de Cythère,
Et les trois ſœurs qui parent la Beauté,
Et le lit ſombre, & la honte enfantine.
L'oiſeau fringant diſparut ſans retour.
Bientôt après, les jeux eurent leur tour.
Bientôt après, dans ſon humeur chagrine,
Hélas ! il fit même effacer l'amour.

M. SELIS.

LE BOURREAU ET LE PATIENT.

CERTAIN Pendart alloit être pendu ;
Un Capucin l'ennuyoit avec zèle,
Et par le col, Samſon le bras tendu,
A reculons le traînoit à l'échelle.
Jà du premier au deuxième bâton,
Le Carnifex ſe guindoit en arrière :
Mais mon coquin, allongeant le menton,
Ne ſuivoit plus la leſſe meurtrière.
« Je vous attends, crioit l'homme au cordon !
» Allons, montez ! dépêchons ! à l'ouvrage !
» — Non, je ne puis. — Vous ne pouvez ? — Pardon,
» Mais.... — Eh bien ! quoi ? — Je n'ai pas le courage.
» — Eh ! ventrebleu, n'avez-vous pas deux pieds,
» Du cœur ? enfant ! eſt-ce ainſi qu'on marchande ?
» Si faut-il bien pourtant que vous montiez,
» Si vous voulez que l'on vous pende ».

M. GROUVELLE.

LA CONSULTATION ÉPINEUSE.

UN Avocat fut conſulté
Par un Tendron d'aimable mine,
Qu'un Gars avoit trop inſulté.
L'Homme de Loi qui l'examine,
Trouve ſous ſa ſimple étamine,
Deux grands yeux pleins de volupté,
Certain air de naïveté,
Peint ſur ſa figure enfantine,
Un ſein par l'Amour agité,
Qui ſe ſoulève, ſe mutine,
Et ſemble, en ſa captivité,
Appeller une main lutine,
Qui lui rende la liberté.
Notre Avocat eſt tranſporté.
Il lorgne une taille divine,
Des pieds mignons & délicats;
Et ce qu'il voit de tant d'appas,
Ne vaut pas ce qu'il en devine.

Avec ces titres de faveur,
On peut compter ſur la ferveur
Du Légiſte le plus auſtère.
Le nôtre, expert dans tous les droits,
Avoit, dit-on, plus d'une fois,
Pris ſes licences à Cythère.
Enfin, près de la Belle aſſis,
Il veut, ſans détour, ſans myſtère,
De ſon cas ſavoir le précis.
« Las! dit la Belle déſolée,
» Je vais rappeller mon eſprit,
» Et vous conter comme s'y prit
» Le fripon qui m'a violée.
» Il avoit un air tendre & doux
» La taille la mieux découplée,
» Et le regard....tout comme vous.
Notre grave Juriſconſulte,
Flatté d'avoir les mêmes traits,
En reſſent une joie occulte;
Et rajeuni par tant d'attraits,
S'approche encor un peu plus près
De la Beauté qui le conſulte.

Pourſuivez

» Pourſuivez ce récit, dit-il,
» Car votre affaire m'intéreſſe.
» — Ah! Monſieur, qu'il étoit ſubtil!
» Que l'Amour inſpire d'adreſſe!
» Ses yeux ſur mes foibles attraits,
» Se promenoient avec ivreſſe.
L'Avocat qu'un même feu preſſe,
N'a pas des regards plus diſcrets.
» Ce n'eſt pas tout. Sa main hardie,
» Saiſit la mienne. Au même inſtant,
Vous ſentez, ſans que je die,
Que l'Avocat en fait autant.
» Ce n'eſt pas tout. Sa perfidie
» Méditoit un autre deſſein,
» Et toujours plus audacieuſe,
» Bientôt ſa main licencieuſe
» Fourage les lys de mon ſein.
Notre Avocat, ſur ce modèle,
Gliſſant une furtive main
A travers la gaze infidèle,
Enfile le même chemin.
» Ce n'eſt pas tout. D'un air farouche,

» A ſes feux je veux m'oppoſer ;
» Déterminée à tout oſer,
» Sa bouche ſe colle à ma bouche.
L'Avocat que l'exemple touche,
Ravit un ſemblable baiſer.
Ravit ! je faux ; on le lui donne.
On feint de n'y pas conſentir :
Mais c'eſt pour mieux faire ſentir
Le prix de ce qu'on abandonne.
Femmes, oſez me démentir :
Celle qui jamais ne pardonne,
Eſt trop ſujette au repentir.
» Ce n'eſt pas tout. Son feu redouble,
» Il me tranſporte malgré moi ;
» Les genoux tremblans, & l'œil trouble...
» Je ne ſais plus....ce que je vois.
L'Avocat non moins troublé qu'elle,
Répète une leçon ſi belle ;
Tous deux bientôt perdent la voix ;
Tous deux ſe plongent à la-fois
Dans une extaſe mutuelle.
Notre Avocat crut juſqu'au bout,

Avoir imité ſon modèle.
» Ce n'eſt pas tout, dit la Donzelle.
» — Comment diable ! ce n'eſt pas tout !
» Qu'avoit-il de plus à vous faire ?
» Vous m'étonnez ! dites, ma chère,
» Comment la choſe ſe paſſa.
» — Eh ! mais, voici tout le myſtère,
» Monſieur, c'eſt qu'il recommença ».

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

CHACUN A SON TOUR.

A VENDRE dans un Bourg ſa manne & ſa rhubarbe,
Certain Docteur ayant gagné force louis,
Les étaloit un jour ſous les yeux éblouis
D'un Cadédis venu pour lui faire la barbe.
Monſieur, dit celui-ci, je mé ſens foible, *item*
Enclin à prendre l'or avant qu'on né mé l'offré.
Ainſi, tenez, ſerrez tout dans un coffré,
Et ne nos inducas in tentationem.
L'Eſculape repart, jé té ferois injure ;

Tu ſais trop bien qu'il y va du licol.—
Oui, mais jé ſais auſſi que l'argent mé rend fol,
Et, cé ſera malgré moi, jé vous jure,
Que jé vous coupérai lé col.
Au nombre des faiſeurs de promeſſes frivoles,
Je ne ſais trop pourquoi les Perruquiers ſont mis:
Car celui-ci, fidèle à ſes paroles,
Coupoit le col quand il l'avoit promis.
A l'aide d'un raſoir prétendu d'Angleterre,
Il immola le Medecin
Aux mânes des Ruſtauts que cet autre Aſſaſſin
Depuis ſix ans envoyoit dans la terre.
Il l'a voulu, ſe diſoit le Gaſcon,
Je n'ai pas pu ténir contre uné tellé ſomme,
Et lé Ciel m'eſt garant qué ſi jé ſors fripon,
J'étois entré fort honnête-homme.
Sur la ſuite du crime, un Coquin s'étourdit:
Il comptoit s'échapper, & comptoit ſans ſon Hôte.
Deux mois après on le pendit,
Comme ſi c'eut été ſa faute.
Bien eſt-il vrai que le Bourreau,
Par une négligence aſſez digne de blâme,

L'abandonna pour mort au lugubre poteau ;
Et que pluſieurs voiſins lui rengaînèrent l'ame,
Plus d'à moitié hors du fourreau.
Il en revint ; mais, (choſe ſingulière)
Le Bourreau de l'endroit fut lui-même arrêté
Pour avoir finement troqué ſa tabatiere ;
Et l'on choiſit notre reſſuſcité,
Pour le mener à la liſière
Dans les champs de l'Eternité.

Heureux celui qui peut rendre
Un ſervice à lui rendu ;
Mais plus heureux, qui peut pendre
Le Bourreau qui l'a pendu !

M. DE PIIS.

LE CHARLATAN.

UN Charlatan débitoit au marché,
Certain onguent qu'il ſurfaiſoit du double.
Par la ſambleu, dit un Ruſtre fâché !
A nos dépens c'eſt pêcher en eau trouble ;
L'hiver dernier, vous l'avez moins vendu.
D'accord ! moi-même en ai l'ame peinée !
Mais cet onguent eſt huile de Pendu,
Et les Normands ont manqué cette année.

M. MASSON DE MORVILLIERS.

L'OPTIQUE.

LES Hiſtrions de bois, la vertu magnétique,
Le Flûteur Automate & les verres d'Optique,
Et le groſſier enfant natif de Chambéri,
Aux cheveux plats, couchés ſur les oreilles,
Qui va portant, prônant & montrant ces merveilles,
Ne ſont plus faits pour étonner ici :
Mais que notre Impoſteur, avec tout ſon bagage,
Pénètre effrontément chez un Peuple ſauvage,
Et vous verrez bientôt tout ce Peuple ignorant,
Surpris, bouche béante, écoutant ſes ſornettes,
Crier miracle, adorer le Manant,
Sa table, ſes tréteaux & ſes marionnettes,
Et ſon ſinge à cheval ſur un ours ambulant.
C'eſt l'aventure très-réelle
De Monſieur de Couſſi Couſſa,
Qui démonta la petite cervelle
Des Sauvages du Canada.
Le fat s'étoit rendu leur langue familière,
Leur avoit fait d'abord cent tours de gibecière,

Pour les accoutumer à le croire un Sorcier :
Mais il avoit réſervé ſon Optique,
Comme le ſuperfin de l'art & du métier ;
Et l'on devine aſſez de quel ton emphatique
Il en avoit vanté l'effet particulier.
C'étoit le grand œuvre magique,
L'œuvre au moins des malins Eſprits.
La Nation, à ſa caſe ruſtique,
Vole & ſe précipite en jettant les hauts cris.
Notre effronté commence à ſe débattre,
Demande, obtient ſilence, & braille comme quatre,
Promet monts & merveille, &, pendant ſes dictons,
Alignant nos nigauds le long de ſon parterre,
L'œil & la tête attachés ſur un verre,
Il vole à ſon théâtre arranger ſes cartons.
La toile enfin ſe lève, & la troupe étourdie
Voit en vaſte horiſon, la cabanne arondie.
—Voilà Conſtantinople & ſon fameux Serrail,
Le Grand-Seigneur, ſes Janiſſaires,
Ses Femmes, ſes Muets, enfin tout l'attirail
De ſes grandeurs héréditaires !
Voyez ſes flottes, ſes vaiſſeaux,

Qui sillonnent le sein des eaux,
Et vont lever des tributs sur l'Asie !
Observez bien ce monstre, un cordon à la main,
Qui, par l'ordre absolu de son fier Souverain,
Court étrangler le Bacha d'Arménie !
Les Hurons frémissoient à cette tragédie.
« Comment un homme, entr'eux se disoient-ils,
» Est-il si despotique, & les autres si vils » ?
« —C'est par-tout la même magie,
Leur répondoit mon Charlatan ;
» Et nous voici dans l'Indoustan,
» Auprès du plus grand Roi qui gouverne l'Asie ».
Cet Empereur avoit l'air d'un géant ;
Nains le servoient tout fiers de leur néant.
Un rideau coloré, suivant l'art de l'optique,
Produisoit ces divers reflets,
Et mon sot, gravement, jouissoit des effets
De cette scène fantastique.
Il passe du Monarque aux Dervis, aux Lamas,
Personnages sacrés que la bétise encense,
Prêchant un Dieu qu'ils ne connoissent pas,
Et le déshonorant par leur triste démence.

Ces Fainéans, aux yeux des peuples ébahis,
Se feſſoient en l'honneur des Dieux de leur pays.
Ces Flagellans amuſoient nos Sauvages :
Mais des objets plus importans
Attachent leurs regards, allongent leurs viſages ;
C'eſt l'aſpect d'une Ville & de ſes Habitans,
Petits, moyens, grands perſonnages.
On fait à nos Hurons remarquer hautement,
Leurs théâtres, leurs arts.—Fort bien aſſurément :
Mais où vont tant de gens ? à la pêche, à la chaſſe ?
Il faudroit le grand lac pour nourrir cet eſſaim.
—Auſſi dans la campagne une petite race
Sème pour nos géans, & meurt pour eux de faim.
Et ſur le champ, on voit les dehors de la Ville,
Une campagne & ſes travaux,
Un grand chemin tout couvert de traîneaux,
Portant les biens des champs à l'Habitant tranquille.
—Mais pourquoi ces traîneaux s'arrêtent-ils aux murs ?
—Ils ne ſauroient paſſer dans nos vaſtes peuplades,
Sans être viſités par ces ſoldats obſcurs,
Que vous voyez rangés le long des barricades,
Répond Monſieur Couſſi Couſſa,

Et je vous ferai voir un jour, mes camarades,
L'extrême utilité de ces légions-là.
Mais le tems preſſe, & d'une main légère,
Pour enſorceler nos Hurons,
Il étale à leurs yeux les plus brillans cartons:
Le luxe des Traitans, comblant notre miſere,
Leurs palais, cimentés du ſang de leurs égaux,
Pareils dans leur grandeur, qui ſurcharge la terre,
Aux Temples de nos Dieux qui couvrent nos tombeaux.
Or ſus! Suivez-moi bien, Sauvages,
Recueillez vos eſprits troublés,
Et fixez nos Aréopages,
Où la balance en main, de graves perſonnages
Pèſent les intérêts des mortels raſſemblés.
Et mon Charlatan infidèle,
Dans une chambre criminelle,
Avec grand appareil, raſſemble le Sénat,
Et s'époumone envain pour faire entendre
A nos Hurons ſans Loix, ni Magiſtrats,
Des vérités qu'ils ne peuvent comprendre.
—Voyons donc les Arrêts de vos fiers Sénateurs!
Où ſont les Accuſés & les Accuſateurs?

Rien ne paroit ! —Tout beau ! la ſéance eſt auguſte ;
L'homme qu'ils vont juger n'aguère eſt expiré,
Duement atteint d'un forfait ignoré.
C'étoit un innocent : mais le Sénat eſt juſte.
—Eh ! va-t-il le reſſuſciter ?
—Non, mais par un Arrêt doux & contradictoire,
Ces Meſſieurs là vont réhabiliter
Du pauvre défunt la mémoire.
—Et nous allons venger l'humanité,
S'écrie avec tranſport le Sauvage irrité,
Qui ne craint plus ni diable, ni grimoire.
L'œil ardent de courroux, la maſſue à la main,
Nos Hurons fondent ſur la ſcène :
Et l'Aſie & ſes Rois, toute la race humaine,
Plébéiens, Sénateurs, diſparoiſſent ſoudain.
Mais l'Impoſteur conſerve encor la gloire,
En voyant fouler ſes cartons,
D'avoir eſcamoté le monde à nos Hurons :
Tant la vérité ſeule eſt difficile à croire !

M. ROCHON DE CHABANNES.

LA CRUCHE CASSÉE,

CONTE

FAIT à l'occaſion d'un tableau de M. Greuze.

ALIX diſoit à ſon mari Lucas :
La compaiſance a perdu ma Colette,
Elle étoit libre, elle a fait un faux-pas ;
Dieu ſoit béni ! mais pour notre cadette,
C'eſt mon affaire, & je ne prétens pas
Que ſans ſa mère, on la trouve ſeulette ;
Qu'aucun garçon lui parle jamais bas ;
Et que jamais elle paſſe le pas
De la maiſon. En effet, Colinette
Avoit quinze ans, & pourtant la pauvrette,
Quenouille en main, ſeule dans ſa chambrette,
Ne connoiſſoit encor d'autre plaiſir,
Que de chanter l'antique chanſonnette.
Bien eſt-il vrai que ſous ſa colerette,
On voit déjà la Nature indiſcrète,
Légèrement faire aller & venir

Deux jolis monts qu'ignore la jeunette :
Mais ce n'eſt pas encore du deſir.
Advint pourtant qu'à la fontaine
Prochaine,
Madame Alix l'envoie un beau matin,
Remplir ſa cruche. Elle y court : mais advint
Que par haſard ſe trouva là Colin.
Il a ſeize ans, il eſt beau, mais malin;
Il prend avec douceur la cruche à Colinette,
Puiſe de l'eau, la rend à la Fillette;
Pour ſon ſalaire, il a pris un baiſer;
Le premier pris défend de refuſer
Celui qui fait que bientôt on trébuche;
De baiſers en baiſers, Colin caſſa la cruche.
Madame Alix, écoutez mes leçons :
Il faut fuir, mais il faut connoître les garçons;
Si trop de liberté perdit ſa ſœur Colette,
Trop d'ignorance a perdu Colinette.

MISIS,

CONTE PASTORAL.

Misis étoit une Bergère,
Jeune, riche en beauté, mais d'une humeur sévère;
Alain l'aimoit depuis long-temps;
Elle agréoit ses vœux, lui permettoit de plaire:
Plaisoit-il? c'est une autre affaire.
Il ne pouvoit jouir, malgré ses soins constans,
De la faveur la plus légère.
Etoit-ce orgueil, caprice? Oui, Misis étoit fière;
Et puis le bon Alain étoit simple, innocent,
S'alarmoit d'un coup-d'œil, d'un mot, d'une misère,
Et saisir l'à-propos n'étoit point son talent:
Mais il avoit pourtant un heureux caractère;
Il jouoit de la flûte; il chantoit tendrement;
Il dansoit avec grace, étoit beau, bien disant....
Que n'avoit-il l'art nécessaire,
L'art qui rend heureux un Amant?
Partant pour un voyage, un jour il se hasarde,

Et demande à Miſis la faveur d'un baiſer.
Miſis, quoiqu'attendrie, oſe le refuſer :
Va, dit-elle, je te le garde,
Et tu peux compter, foi d'amour,
Que tu l'auras à ton retour.
Voulez-vous fixer une Belle ?
N'ayez jamais, loin de ſes yeux,
De voyage qui vous appelle.
Alain part, Miſis pleure ; il s'écoule deux mois.
Miſis croyoit l'aimer : mais ſon heure eſt venue ;
Atis vient de frapper ſa vue,
Atis ſait l'enflammer dès la première fois.
Dans peu de jours, il parle, il ſollicite, il preſſe,
Il triomphe, il obtient le prix,
Que n'avoit pu payer un ſiècle de tendreſſe.
Alain revint toujours épris :
Il vole chez Miſis. Mon baiſer.... L'infidèle
Rougit, baiſſe les yeux....Tu vas être ſurpris :
Pendant ta longue abſence, il eſt venu, dit-elle,
Un autre Berger qui l'a pris.

M. LÉONARD.

LE

LE BARON AVEUGLE.

UN vieux Baron s'étoit fait uſurier;
Pour un Baron, c'eſt un vilain métier.
Quoi qu'il en ſoit, à force de léſine,
Couchant ſans draps, faiſant ſeul ſa cuiſine,
A ſoixante ans, il étoit parvenu
A quadrupler ſon petit revenu.
Il continue, il boit à la fontaine;
Le vin eſt bon, l'eau lui paroît plus ſaine;
Il prête à gage, il achète à l'encan
De vieux ſouliers, un frac de bouracan,
Des bas troués, un gras pourpoint de laine,
Accumulant ſa petite ſemaine;
Vingt mille écus compoſoient ſon tréſor,
Et chaque jour il l'augmentoit encor.
Notre Baron, en comptant ſa monnoie,
A cet aſpect, ne ſe ſent pas de joie.
Un ſoir pourtant, repaſſant ſes écus,
Il s'apperçoit qu'il n'y voit quaſi plus:
Dans ſa ſurpriſe, il ſe lamente il beugle:

Je perds la vue! ah-! je deviens aveugle;
Je ſuis d'avis de conſulter Gendron.
Il part à pied, il emprunte un bâton,
Et le cœur gros, la contenance triſte,
Bronchant, clochant, va trouver l'Oculiſte.
—Combien, Monſieur, m'en pourra-t-il coûter
Pour me guérir? Je viens vous conſulter.
—Monſieur, je vois; c'eſt une cataracte:
Mais avec vous je ne fais point de pacte;
Vous me paîrez quand vous ſerez guéri.
—Pardon, Monſieur! je ſuis de Chambéri;
Un Savoyard connoît peu l'opulence,
Je ſais par jour à quoi va ma dépenſe:
Que vous faut-il? —Eh bien! Feſſe-Matthieu,
Fais-toi guérir gratis à l'Hôtel-Dieu.
Gendron ſavoit que notre homme étoit riche;
Certain voiſin, pour lui faire une niche,
Avoit trahi le ſecret du Baron,
En le peignant plus ladre que Caron.
« Vous voulez donc, Monſieur, que je m'explique?
» Deux cens écus, ſur-tout point de réplique ».
—Deux cens écus! cela fait ſix cens francs;

C'eſt trop payer pour voir cinq ou ſix ans.
Monſieur Gendron, vous êtes honnête homme :
C'eſt bien aſſez de moitié de la ſomme ;
J'ai les yeux clos pendant toute la nuit ;
Je ne veux voir que quand le ſoleil luit ;
Pendant la nuit, perſonne ne voit goutte :
Pour un tems mort, voulez-vous qu'il m'en coûte ?
—Pour ſix cens francs, je vous rends vos deux yeux,
Entendez-vous ?—J'entends, mais faiſons mieux,
Un me ſuffit, & pourvu que je lorgne,
Prends cent écus, je conſens d'être borgne.

M. DE LA CONDAMINE.

LE FAIT BIEN PROUVÉ.

UN jour dans une compagnie,
Une femme de quarante ans,
Qui de cacher ſon âge & quelques cheveux blancs,
Avoit l'imbécille manie,
Croyoit perſuader, criant à tous venans :
Des hommes de nos jours quelle eſt donc la folie?
Je n'ai vu que trente Printems :
Ils m'en donnent quarante. Ah! quelle calomnie,
Répondit un Plaiſant! que je vous plains, hélas!
Que je hais ces langues maudites!
Comment ne vous croiroit-on pas,
Depuis dix ans que vous le dites?

M. VILLEMAIN D'ABANCOURT.

CISTALINE LA CURIEUSE,

CONTE

TIRÉ DES MILLE ET UNE NUITS.

QUI veut garder une femme s'abuſe ;
L'art de tromper fut de tout temps leur lot :
La moins ſubtile a toujours quelque ruſe,
Et le jaloux finit par être ſot.
De leur vertu repoſez-vous ſur elles....
Mais en ce cas ſeront-elles fidelles ?
Fidelles ! c'eſt beaucoup. Peut-être, mais du moins,
Vous vous épargnerez des ſoins.
Mohammed, Roi de l'Inde, & Suleiman ſon frere,
Tous deux beaux & bien faits, ſurprirent un matin
Leurs prodigues moitiés qui voguoient pour Cythère,
L'une avec un Faquir & l'autre avec un Nain.
Sur ces couples galans tous deux firent main-baſſe !
C'étoit trop de rigueur ; chez nous on eût fait grace
A la fragilité du sèxe féminin ;
Mais ſur les bords du Gange,
De Joconde & du Roi Lombard,

Le cas dut ſembler fort étrange,
Si tel cas doit pourtant étonner quelque part.
Saint Prophète, diſoit Mohammed plein de rage;
A-t-on pu faire cet outrage
Au front auguſte d'un Sultan?
Fuyons ces triſtes lieux; partons, cher Suleiman.
Voilà nos Princes en voyage.
Un jour près de la mer, aſſis ſur le rivage,
L'un & l'autre en bon Muſulman,
A l'heure du midi, protégé par l'ombrage,
Marmotoit un peu d'Alcoran,
Lorſque du ſein des eaux, profondément émues,
Tout-à-coup, à grand bruit, s'élève juſqu'aux nues
Un horrible Génie, un Coloſſe hideux,
Qui fend l'onde écumante, & s'avance vers eux.
Saiſis d'horreur & d'épouvante,
D'un cèdre ils gagnent le ſommet,
Faiſant prière à Mahomet,
Et, comme on peut penſer, prière très-fervente.
Le monſtre aborde en ce moment,
Chargé d'une caiſſe brillante,
Priſon mobile & tranſparente,

Dont les murs ſont de diamant ;
Le jaloux y tenoit en cage,
Certain oiſeau blanc de corſage,
Au cœur volage, au regard doux,
Et qui, de ſon joli ramage,
Endormant la raiſon du Sage,
Le met ſouvent au rang des foux.
Quatre clefs à l'inſtant ouvrent quatre ſerrures :
Il ſort une Divinité,
Brillante de l'éclat des plus belles parures ;
Plus brillante cent fois encor de ſa beauté.
Dame, qui plaiſez ſeule à mon ame enchantée,
Dit notre Polyphème à cette Galatée,
Je me ſens beſoin de repos ;
Aſſéyez-vous là, que je dorme.
La Belle à ce galant propos,
S'aſſied, & ce monſtre difforme,
Des genoux de Vénus faiſant ſon oreiller,
Y repoſe ſa tête énorme,
Ouvre ſa bouche pour bâiller,
Et puis s'endort ſans autre forme,
Ronflant à faire tout trembler.

La Dame étoit très-éveillée ;
Et promenant par-tout un regard curieux,
Elle apperçoit nos gens tapis ſous la feuillée,
Qui ſe cachoient tout de leur mieux.
De la main alors & des yeux,
A deſcendre elle les convie ;
Eux de s'en excuſer en montrant le Génie.
A ce monſtre auſſi-tôt dérobant ſes genoux,
Poltrons, leur dit-elle en courroux,
Ou deſcendez, ou je l'éveille.
Il fallut obéir. Voyez comme il ſommeille,
Dit-elle alors d'un ton plus bas ;
Il faut ſous ce palmier....Sans achever le reſte,
En rougiſſant elle y guida leurs pas ;
Mais que ce fut une rougeur modeſte,
Ami Lecteur, vous ne le croyez pas.
La Dame étoit grande cauſeuſe,
Mais je ſupprime l'entretien ;
Suffit qu'elle prouva très-bien,
Qu'on ne la nommoit pas pour rien
Ciſtaline la curieuſe.
De chaque Prince enſuite exigeant un anneau,

En voici cent, dit-elle, en y joignant les vôtres,
Cent de bon compte qui ſont nôtres,
Et qu'à ce jeu plaiſant, j'ai gagnés bien & beau,
Et j'eſpère en gagner bien d'autres,
Je veux en avoir un boiſſeau.
Adieu, Princes! partez, Mahomet vous le rende!
Son Paradis ſans doute a des plaiſirs bien doux;
Mais croyez-moi, tromper un ſurveillant jaloux,
Eſt une volupté plus grande;
C'eſt vrai plaiſir de femme, & le premier de tous.

SAURIN.

LE VENDEUR D'EAU-DE-VIE.

Vous qui de la reconnoiſſance,
Méconnoiſſez le ſentiment,
Ingrats, écoutez un moment,
Ici la bouche de l'enfance
Va dicter votre jugement.

Un jeune enfant ſuivant l'armée,
Pour y vendre du bran-de-vin,
Demandoit dans une mêlée,
Les grenadiers de *Bois-Geſlin*.
Où vas-tu, petit miſérable ?
Lui crie un Officier-Major....
Je m'en vais, dit-il, où la mort
N'a rien pour moi d'épouvantable ;
J'irois même juſqu'aux enfers,
Pour prouver ma reconnoiſſance :
Je porte à boire à l'*Eſpérance*,
Qui m'a nourri pendant l'hiver.

PLATON ET LES GRACES,

OU

L'ÉGAREMENT DU SAGE.

L'Antiquité l'a dit expreſſément,
Si tu ſuis des neuf Sœurs aſſidûment les traces,
Tu ne fais point aſſez, il faut en les ſervant,
Il faut ſacrifier aux Graces.
Ce précepte me plaît : j'aime qu'en écrivant,
L'eſprit ſoit animé des feux du ſentiment.
Mais de ces Déïtés le goût plein de juſteſſe,
N'accepte pas les vœux de tout Amant.
On échoue à Cythère auſſi-bien qu'au Permeſſe;
Et par-tout les ſuccès ont coûté du tourment.

Pour mieux connoître & l'Homme & la Nature,
Sur ſon vaiſſeau, Platon, de mers en mers,
Comparoit & les mœurs, & les Etats divers,
Et les Loix & les Arts, & juſqu'à la ſtructure
Des Peuples différens de ce vaſte Univers.

La gloire étoit alors ſon unique maîtreſſe.
Jeune encor, & par-tout vanté,
Il conçut dans ſon cœur un peu de vanité:
Il crut qu'il poſſédoit en effet la Sageſſe;
Et tandis qu'abſorbé dans ces doux ſentimens,
Du poiſon de l'éloge il s'enivroit lui-même,
La foudre gronde, éclate, & les flots & les vents
Offrent par-tout la mort aux Matelots tremblans.
Platon, ſeul ſans effroi dans ce péril extrême,
Diſpoſe, ordonne, agit, prévient mille accidens;
Mais ne pouvant dompter les fureurs de l'orage,
Malgré l'art qu'il déploie, il fait enfin naufrage.
Du haut de ſon vaiſſeau qu'engloutiſſoit la mer,
Il s'élance à la nage, il lutte avec adreſſe
Contre ces flots nombreux qui l'aſſiégent ſans ceſſe,
Qui roulent ſur ſa tête, ou l'emportent dans l'air.
Au travers des écueils dirigeant ſon paſſage,
Evitant d'y toucher, il gagne le rivage.
Je vis, j'étudirai; ces climats m'offriront
Des objets inconnus qui, du moins, m'inſtruiront.
Il dit, & de ſes yeux il parcourt cette plage.
Des plus brillantes fleurs ſes bords étoient ſemés;

Des parfums les plus doux les airs ſont embaumés :
Des ruiſſeaux ſerpentoient dans les plaines voiſines ;
Des berceaux de jaſmins, des forêts d'orangers,
De myrtes, d'aubépins, d'éclatans grenadiers,
D'un long tiſſu de fleurs couronnoient les collines.
Il trouve à chaque pas un ſpectacle enchanteur ;
Il s'égare au haſard de retraite en retraite ;
De la mouſſe perçant la flexible épaiſſeur,
La penſée & le thin & l'humble violette
Offroient un doux tapis étendu ſur ſes pas,
Tandis, qu'en ſe courbant, l'acanthe & le lilas
Formoient un dais de fleurs pour ombrager ſa tête.
Tout le charme en ces lieux ; il s'émeut, il s'arrête ;
Il craint de s'éloigner de ces boſquets charmans :
D'une divine voix il entend les accens.
Trois jeunes Beautés demi-nues,
Différentes d'attraits, de maintien, d'agrément,
Toutes trois cependant paroiſſant ingénues,
Sous ces mêmes berceaux s'avançoient en riant.
Il les voit, il ſe trouble, il vole au-devant d'elles :
Toutes trois en ces lieux l'invitent à reſter ;
Vous ne trouverez point de retraites plus belles,

De lieux plus doux à fréquenter.
Il y conſent, & bientôt il oublie,
Et l'éloquence, & l'art des vers,
Et l'étude qui fut le charme de ſa vie,
Et ſon Maître Socrate, & même ſa Patrie,
Et le reſte de l'Univers.
Il ne voit que ces Sœurs, il ne veut que leur plaire.
Ces refus engageans, ces légères faveurs,
Qui paroiſſoient toujours promettre la dernière;
Ces fuites, ces retours, tous ces jeux enchanteurs,
Qui, même en les trompant, ſéduiſent tous les cœurs,
Lui faiſoient éprouver, par un effet contraire,
Et les plus doux plaiſirs, & d'amères douleurs.
Mais enfin à l'étude, au bonheur, à la gloire,
Il préféroit ſa peine & ſes langueurs.
Il ne veut plus ſur lui remporter la victoire,
Il ne veut que fléchir ces Sœurs.
Ses talens enfouis devenoient inutiles:
S'il chantoit quelquefois, il chantoit des Idylles.
Minerve s'en plaignit dans le conſeil des Dieux;
Les Graces, je le ſais, ont ſouvent des caprices,
Dit-elle: mais pourquoi le rendre malheureux?

On ne leur a permis les tendres artifices,
Que pour rendre conſtans les Mortels amoureux,
Non pour faire des injuſtices.
Tout l'Olympe en convint : Platon, dans ſes amours,
Etoit ſi vrai, ſi tendre, avoit tant de conſtance,
Que les Déeſſes mêmes avouoient ſans détours,
Que ſes feux méritoient une autre récompenſe.
L'Amour même, à Cythère, apporta ce décret.
Les Graces ne ſont pas cruelles;
Platon étoit preſſant, l'Olympe l'ordonnoit;
Elles n'avoient été que trop long-temps rebelles:
Il falloit obéir à l'Amour qui parloit.
Heureux & triomphant, Platon leur fut fidelle.
Son génie en conçut une chaleur nouvelle.
Sans jamais les quitter, cultivant ſes talens,
Il conſultoit leur goût, il marchoit ſur leurs traces;
Toutes trois lui prêtoient de nouveaux agrémens,
Et ſes rares écrits furent, depuis ce tems,
Inſpirés par Minerve, & dictés par les Graces.

M. GUDIN.

LE MAUVAIS EXPÉDIENT.

AH ! craignez l'eau ſur toute choſe,
Dit un Devin des plus fameux,
A certain homme très-peureux ;
De votre mort l'eau ſera cauſe.
Mon homme alors renonce à l'eau,
Craint la riviere & déjà n'oſe
S'approcher du moindre ruiſſeau,
Boit ſon vin pur, double la doſe,
Devient ivrogne, croit par-là,
Détourner le moment critique :
Qu'arriva-t-il de tout cela ?
Hélas ! il mourut hydropique.

*M. G**.*

LA PEUREUSE RASSURÉE.

PARMI les funeſtes préſens,
Que Jupin, en faiſant le moue,
A verſés ſur les habitans
De ce petit globe de boue,
La peur tient un des premiers rangs.
La peur naît avec les enfans;
Elle croît avec la jeuneſſe,
Elle meurt quand nous ſommes grands,
Et renaît avec la vieilleſſe.
La peur vient le jour & la nuit,
Bouleverſer l'homme & la femme;
Et s'introduit au fond de l'ame
Par le ſilence & par le bruit.
Or, ſi j'en crois certains préſages,
Tant que nous aurons des filoux,
Et tant qu'on mourra parmi nous,
Les vivans feront peur aux ſages,

Et les morts feront peur aux fous.
Inimitable *la Fontaine*,
Guide ma plume en ce moment,
Et que ton génie éloquent
Paſſe tout entier dans ma veine.
Je vais démontrer aux maris,
Que ſi leurs femmes iſolées,
Au fond de quelqu'affreux pays,
Par la frayeur ſont déſolées,
Il faut les conduire à Paris,
Pour les voir bientôt conſolées.
Seul avec l'objet de ſes feux,
Le Vicomte de Bombardille
Habite un château ténébreux,
Que ſon quatrayeul imbécille
En tems de paix fort valeureux,
Flanqua d'une tour inutile,
Et borda de foſſés bien creux,
Où l'eau dormante offre un aſyle
A mille crapauds vénimeux.
Ce bâtiment a tenu ferme
Contre ſa propre antiquité,

Et dans les chambres qu'il renferme,
Tout eſt grand, hormis la clarté.
C'eſt une grande table ronde,
Où vingt gentilshommes joyeux,
Avant la guerre de la Fronde,
Se ſont griſés à qui mieux mieux.
Ce ſont de grands miroirs bien ternes,
Accoutumés à réfléchir
Des rondaches & des gibernes,
Et de grands boucliers de cuir.
C'eſt un vieux portrait du grand Etre
Que maints guerriers jurant tout bas,
Ont invoqué comme leur maître,
Sur-tout la veille des combats;
Et pour les portraits de famille,
Les plus fameux preſqu'effacés,
Faute de clous, ſont entaſſés
A terre, près d'un jeu de quille.
C'eſt là qu'on voit Raoul premier,
Qui paſſa pour un maître Drille,
Et Guillaume l'arquebuſier,
Qui tira ſur plus d'une fille:

Robert l'yvrogne eſt renverſé
Sur Robert deux qui ſavoit lire ;
Sur ceux-là ſe trouve preſſé,
Gombault quatre qui ſut écrire
Juſqu'aux trois quarts de l'*a*, *b*, *c*.
Ce Gombault, Seigneur de la Roche,
Fut parrain d'une groſſe cloche,
Et ſe bleſſa trois fois la main,
En mettant un lièvre à la broche.
Après Gombault, vient Gabriel,
Qui ſortit vainqueur d'un cartel
À l'aide d'une cotte-maille.
Et le dernier eſt ce Michel,
Qui dans le fort d'une bataille,
Reçut au dos un coup mortel.
Le Vicomte de Bombardille,
Peu jaloux de les imiter,
Mène une vie aſſez tranquille,
Que ſa femme ne peut goûter.
« Hélas ! cher époux, lui dit-elle,
» Tu ſais, à n'en pouvoir douter,
» Que je te fus toujours fidelle ;

» A ton tour daigne m'écouter....
» Je ne ſaurois plus réſiſter
» A la ſolitude cruelle,
» Qu'il ne tient qu'à toi de quitter:
» C'eſt chaque jour frayeur nouvelle,
» Et comment pourrois-je dormir,
» Lorſque dans la forêt voiſine,
» Que les aquilons font mugir,
» Les bêtes fauves en géſine
» Se mettent ſans ceſſe à rugir?
» Les plaiſirs de la promenade,
» Sont pour moi plaiſirs défendus;
» Mon œil plaintif n'apperçoit plus
» Que des voleurs en embuſcade,
» Ou des cadavres de pendus.
» Les buiſſons au clair de la lune,
» Vers moi paroiſſent s'avancer,
» Et je crois me ſentir percer,
» Lorſque je marche vers la brune.
» Tout concourt à troubler mes ſens,
» Et le ſilence des étangs,
» Et la longueur des vaſtes plaines,

» Et le cri des vilains oiſeaux,
» Et le fifli des noirs roſeaux,
» Et le ſon des cloches lointaines ».
Bombardille eſt trop entiché
De la tendreſſe conjugale,
Pour ne pas être fort touché
De cette peur, au moins verbale:
Il vend ſon château bon marché
Et l'on part pour la capitale.
On s'y pourvoit d'une maiſon,
Dont le comble eſt à l'Italienne,
Pour que Madame s'y promène
Au frais, dans la belle ſaiſon.
Chaque croiſée a ſa perſienne,
Et chaque appartement mignon,
Sa cheminée à la Pruſſienne.
Tout eſt peigné, liſſé, frotté,
Tout eſt petit, hors la clarté.
Dans un lit à la Polonoiſe,
Madame endort ſa vanité,
Et reſpire la volupté,
Juſques ſur ſes lieux à l'Angloiſe.

Mais dans cet aimable ſéjour,
Où la ſolitude abhorrée
N'entra jamais, grace à l'amour,
Notre Vicomteſſe adorée
Se laiſſa tant faire la cour,
Que l'époux eut peur à ſon tour,
En la voyant ſi raſſurée.

M. DE PIIS.

LE NATURALISTE GASCON.

LA canne en main, le ſac au dos,
Un Chevalier de la Garonne
Alloit de Paris à Bordeaux,
Croyant n'être vu de perſonne:
Mais en ſon chemin par malheur,
Il rencontra Monſieur Pompone,
Lequel lui dit d'un ton railleur:
Y penſez-vous? quoi! Monſeigneur!
Vous qui vantez votre écurie,
Vous membre de Chevalerie,

A pied comme un pauvre Plaideur !....
—Mon cher, d'une telle aventure,
Ne ſois ſurpris aucunément :
Car je te le dis franchement,
Dans la ſaiſon de la verdure,
La Campagne eſt mon élément ;
Plus de bidet, plus de voiture :
Je voyage pédeſtrement,
Pour mieux obſerver la Nature.

M. PONS DE VERDUN.

L'ORIGINE DE LA FLUTE.

Dans ces beaux lieux où paisible & fidèle,
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,
Du Dieu de Gnide, une jeune Immortelle
Fuyoit, dit-on, les trompeuses douceurs;
C'étoit Syrinx : Pan soupira près d'elle,
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine
Se promenoit au milieu de ses Sœurs,
Pan l'apperçoit, & vole dans la plaine,
Bien résolu d'arracher ces faveurs,
Que l'Amour donne & ne veut pas qu'on prenne.
A cet aspect, tremblant pour ses appas,
La Nymphe fuit, & ses pieds délicats,
Sans la blesser, glissent sur la verdure.
Déjà la fleur qui formoit sa parure,
Tombe du front qu'elle crut embellir,
Et balancés sur l'aile du zéphir,
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.
Tremblez, Syrinx : vos charmes demi-nus,

Vont ſe faner ſous une main profane,
Et vous allez, des autels de Diane,
Paſſer enfin aux autels de Vénus.
Dieu de ces bords, ſauve-moi d'un outrage!
Elle avoit dit : ſur l'humide rivage,
Son pied léger s'arrête & ne fuit plus ;
Au fond des eaux, l'un & l'autre ſe plongent ;
Sa voix expire, & dans l'air étendus,
Déjà ſes bras en feuilles ſe prolongent ;
Son ſein, caché ſous un voile nouveau,
Palpite encore en changeant de nature ;
Ses cheveux noirs ſe couvrent de verdure ;
Et ſur ſon corps qui s'effile en roſeau,
Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
Des membres nus laiſſent voir la jointure.
Le Dieu, ſaiſi d'une ſoudaine horreur,
S'eſt arrêté ; ſous la feuille tremblante,
Ses yeux, ſéduits & trompés par ſon cœur,
Cherchent encor ſa fugitive Amante.
Mais tout-à-coup le zéphir empreſſé,
Vient ſe poſer ſur la tige naiſſante ;
Et par ſes jeux, le roſeau balancé,

Forme dans l'air une plainte mourante.
Ah ! dit le Dieu, ce ſoupir eſt pour moi :
Trop tard, hélas ! ſon cœur devient ſenſible.
Nymphe chérie, & toujours inflexible,
J'aurai du moins ce qui reſte de toi.
Parlant ainſi, du roſeau qu'il embraſſe,
Ses doigts tremblans détachent les tuyaux ;
Il les polit, & la cire tenace
Unit entr'eux les différens morceaux.
Bientôt ſept trous de largeur inégale,
Des tons divers ont fixé l'intervalle ;
Sa bouche alors s'y cole avec ardeur :
Des ſons nouveaux l'heureuſe mélodie,
De ſes ſoupirs imitant la douceur,
Retentiſſoit dans ſon ame attendrie.
Reſte adoré de ce que j'aimois tant,
S'écria-t-il, réſonne dans ces plaines ;
Soir & matin tu rediras mes peines,
Et des Amours tu ſeras l'inſtrument.

M. le Chevalier DE PARNY.

L'AMOUR FILIAL.

DANS un jardin avec Nicole,
Ambroiſe s'eſcrimoit en amoureux ébats.
Elle de perdre la parole,
Tant elle prit plaiſir au cas.
Ambroiſe d'un baiſer, ſut la tirer d'affaire.
Cela me fait penſer à ma défunte mère,
Lui dit Nicole en revenant.
Si l'on avoit traité ma mère de la ſorte,
La pauvre femme maintenant,
Non plus que moi, ne ſeroit morte.

M. GUYÉTAND.

LA JEUNE FILLE CORRIGÉE.

AU tems jadis, certaine Fée habile,
Corrigea bien une fiere Beauté.
Cloris voyoit ſon dix-ſeptième été ;
Cloris avoit l'œil vif, la jambe agile,
Et le corps droit. La jeuneſſe en ſa fleur,
Entretenoit ſur ſa peau blanche & liſſe,
Ce velouté, cette douce fraîcheur,
De la ſanté voluptueux indice ;
Bref, tous ſes ſens étoient dans leur primeur.
Mais elle étoit trop vaine & trop moqueuſe,
S'imaginoit être à l'abri du tems,
Et rioit, fort ſur-tout des vieilles gens,
Pourquoi ſouvent ſa mere affectueuſe,
Lui dit : « Mon dieu ! ſoyez moins orgueilleuſe,
» L'âge viendra : vos couleurs, par degrés,
» S'effaceront, & vous vous fanerez ».
Sermon uſé qui ne la touchoit guère !
La maman donc, en ſa douleur amère,

Un beau matin, la conduit ſans fracas,
Chez une Fée humaine & débonnaire,
A qui d'avance elle avoit dit le cas.
Or celle-ci, (ſon nom étoit Alcine)
Pour la guérir n'employa qu'un miroir,
Miroir unique, où, par vertu divine,
Aux yeux des gens, l'avenir ſe fait voir.
—« Allons, Cloris, que voyez-vous?—Madame,
» J'apperçois-là je ne ſais quelle femme,
» Qui m'a bien l'air, parmi ſes grands enfans,
» De regretter en ſecret ſon printems!
» Ah! qu'elle eſt drôle avec ſa peau brune,
» Son pied très-gros & ſa taille arrondie!
—» Belle Cloris, la reconnoiſſez-vous?
—» Moi! non vraiment.—Et celle-ci, ma chère?..
» Remarquez bien.—Quoi! cette douairière,
» Et triſte, & maigre, & ſoit dit entre nous,
» N'ayant jamais eu de gorge peut-être!
» Oh! je n'ai pas l'honneur de la connoître.
—» Cette autre enfin!....—Cette autre a ſoixante ans.
» Fi! quelle horreur! elle a le corps étique;
» Elle eſt ridée, & ſous ſa coeffe antique,

» De tous côtés percent les cheveux blancs.
» Ces femmes là font un trio comique,
» Et j'ai bien droit de rire à leurs dépens.
—» C'eſt fort bien dit, riez donc de vous-même,
» Ou mieux encor abjurez vos travers.
» D'avance ici, grace à mon art ſuprême,
» Vous voici peinte à trois âges divers.
» Quand pluſieurs fois vous aurez été mère,
» Vers quarante ans, adieu taille légère,
» Teint animé, port noble, *& cetera*,
» Et vous ſerez la femme que voilà.
» Celle qui ſuit, eſt l'image certaine
» De vos attraits à votre cinquantaine.
» Pour la dernière, objet faſtidieux,
» C'eſt vous encor qu'elle peint à vos yeux,
» Telle qu'un jour, ſans doute un peu plus ſage,
» Vous paroîtrez dans l'hiver de votre âge;
» Et cet hyver, hélas! viendra bientôt ».
A ce diſcours, Cloris ne répond mot:
Mais la pauvrette affectant de l'audace,
Les yeux troublés, regarde dans la glace,
Et ſe détourne, & puis toute en émoi,

Regarde encore, & recule d'effroi.
Bien eſt-il vrai que ce ſpectacle utile
Rabatit net ſon orgueil indocile.
Belles, le tems vous mine à chaque pas,
Et cependant la vanité vous berce
D'autres penſers. Si ces triſtes dégâts
S'offroient ſoudain à vos yeux délicats,
Vous tomberiez toutes à la renverſe.

M. SELIS.

L'YVROGNE PHILOSOPHE.

Dès le matin Grégoire s'enivroit.
Je bois auſſi, lui diſoit un ſien frère :
Mais tu devrois uſer de mon ſecret,
Je bois mon ſaoul, quand j'ai fait mes affaires.
Le mien, dit l'autre eſt encor plus certain,
Et je ne ſais de quoi tu t'inquiètes ;
Quand je me ſuis enivré le matin,
Pour tout le jour mes affaires ſont faites.

DE LA CONDAMINE.

LE

LE PÉRIL.

TRISTES censeurs, ne blâmez plus l'amour,
S'il ne voit pas la lumière du jour.
Voudriez-vous, ô conteurs de sornettes,
Que la raison lui prêtât ses lunettes?
Il verroit trouble : il vaut mieux ne rien voir.
Par le plaisir, laissons-nous décevoir.
La vérité tristement nous éclaire :
Mais l'amour sait nous tromper & nous plaire,
Et pour les yeux de son bandeau couverts,
Ce prisme heureux embellit l'Univers.
Damon brûloit pour la jeune Emilie ;
Elle, à son tour, pour Damon soupiroit :
Mais sous les yeux d'un Tuteur, vieux furet,
La pauvre fille étoit ensevelie.
Un simple geste, un coup d'œil indiscret,
Eût de la Belle augmenté l'esclavage.
Comment tromper ce surveillant sauvage?
Amour, amour! ce fut là ton secret.

Damon, la nuit, à travers la croiſée,
Incognito chez Emilie entroit,
Et d'une planche en l'air fort mal poſée,
Oſant franchir la route mal aiſée,
Par la fenêtre au logis pénétroit,
Non ſans péril; mais la vive tendreſſe
Donne à-la-fois le courage & l'adreſſe:
On n'aime pas ſans un cœur affermi.
Damon un jour raconte à ſon ami
Tout le bonheur dont ſon ame eſt remplie,
Quand au chevet de ſa chère Emilie,
A la faveur des ombres de la nuit,
Grace à la planche, il ſe voit introduit.
On me dira que cette confidence
En lui découvre aſſez peu de prudence;
Qu'un Amant ſage, un modeſte vainqueur,
Jamais ne dit l'hiſtoire de ſon cœur;
Que la tendreſſe exige du myſtère;
Qu'on doit enfin être heureux & ſe taire.
On a raiſon; je conviens de ce point.
Damon eut tort; je ne l'excuſe point:
Mais cependant pourſuivons notre idée.

Du Confident l'ame eſt intimidée
Par ſon récit : « Comment ! vous êtes fou !
» Eh ! vous riſquez de vous rompre le cou
» Dix mille fois ! car j'y ſuis, il me ſemble
» Vous voir d'ici ſur la planche....je tremble,
» A chaque pas, que le pied vous gliſſant,
» Et votre corps en l'air ſe balançant,
» Vous n'acheviez par quelque cataſtrophe
» Ce beau roman ». Frappé de l'apoſtrophe,
Notre amoureux répond incontinent :
« Oui, le danger m'effraye....en revenant ».

M. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

LE RAISONNEMENT.

HARPIN & Grippon ſon Compère,
S'étant pris un jour aux cheveux,
Se diſoient, Frippon, Malheureux!
Je t'étrangle, je t'aſſaſſine!
—Tais-toi, Cocu.—Tais-toi, Sorcier.
Ah! ah! répliqua le premier,
Tu trouves donc que je devine?

M. PONS DE VERDUN.

ATALANTE,

Conte tiré d'Elien, Livre 13, Ch. 1er.

On dit qu'un certain Jaſion
Jadis pour fille eut Atalante ;
Non l'Héroïne de ce nom,
A la courſe ſi triomphante,
Dont Hippomène fut l'époux ;
Mais celle qu'un Père en courroux,
Voulut perdre dès ſa naiſſance.
L'Eſclave chargé du forfait,
Emu, touché de ſon enfance,
Sous un roc la porte en ſecret,
Et l'y dépoſe ſans défenſe.
L'Enfant, à la mort condamné,
Là ne fut point abandonné.
Une Ourſe, à qui des mains crüelles
Avoient ravi ſes nourriſſons,
Traînant ſes peſantes mammelles,
A pas tardifs deſcend des monts,

La voit, s'approche, lui préſente
Le lait qu'à ſa race naiſſante
La Nature avoit deſtiné,
Et ſa pitié compatiſſante,
Nourrit ſous ſa roche effrayante
Ce petit être infortuné.
Mais du Chaſſeur qui l'a privée
Des Ourſons qu'allaitoit ſon ſein,
Par une faveur du deſtin,
Atalante en pleurs eſt trouvée.
Iſolé, n'ayant point d'enfans,
Cet homme, en ſon réduit ruſtique,
Cache aux regards ſes premiers ans,
A la fortifier s'applique
Par les plus groſſiers alimens;
Et dès que par degrés, le tems,
La faiſant croître en cet aſyle,
Eut joint la force à ſa beauté,
Elle fit le vœu difficile
De garder ſa virginité.
Sous un mont fameux d'Arcadie,
Preſqu'inacceſſible aux humains,

L'abri d'une grotte fleurie
Lui parut propre à ſes deſſeins ;
Une onde lympide y murmure ;
A ce bruit répond un écho,
Qui trouble ſeul, près du ruiſſeau,
Le calme ſourd de la Nature.
Homère, en chantant Calypſo,
Décrit ſa grotte, & moi je tente,
Avec un bien foible pinceau,
De peindre celle d'Atalante.
Le figuier lui donne ſes fruits,
L'olive y mûrit ſans culture,
Des canaux, par ſon art conduits,
Baignent les fleurs & la verdure ;
Et dans ce ſéjour écarté,
Où règnent l'ombre & le ſilence,
On voit qu'au ſein de l'innocence
Reſpire une chaſte Beauté.
Sa main qui ſe forge des armes,
Aux animaux lance des dards,
Et, pour la ſouſtraire aux regards,
Leur dépouille voile ſes charmes.

Son teint n'offre point la blancheur
Des Beautés qu'à l'ombre on renferme ;
Jamais un ſein ne fut plus ferme,
Et n'annonça plus de vigueur.
On aimoit juſqu'à ſa rudeſſe ;
Sans nourrice & ſans mère, hélas!
Qui l'eût inſtruite à la molleſſe ?
Sous des lambris, ſur des ſophas,
On n'éleva pas ſa jeuneſſe ;
Ses membres toujours exercés,
Ont l'embonpoint qu'avec meſure,
Vénus cache ſous ſa ceinture,
Et ſes cheveux ne ſont treſſés
Que par les mains de la Nature :
Enfin elle inſpire, à la-fois,
Un ſentiment vif & contraire,
La crainte de ſubir ſes loix,
Et l'ardent deſir de lui plaire ;
Elle ſait, malgré ſes mépris,
Entraîner les cœurs à ſa ſuite,
Trop farouche pour Adonis,
Mais charmante pour Hypolite.

Triſtes fléaux de la moiſſon,
Deux fiers Paſteurs logeoient près d'elle,
L'un eſt Sylvain, l'autre Morgon:
Ils dévaſtoient tout le Canton,
Et ſoupiroient pour cette Belle.
Le ceſte, la danſe, les ris,
Qui plaiſoient tant à la jeuneſſe,
N'étoient point leurs jeux favoris.
La torche en main, dans leur ivreſſe,
Tantôt ſemant par-tout l'effroi,
Ils intimidoient la tendreſſe;
Tantôt pour obtenir la foi
De la plus inflexible Amante,
Couronnés de joncs & d'acanthe,
Et d'Amour ſubiſſant la loi,
Tous deux pourſuivoient Atalante;
Tous deux ſans crainte & ſans pitié,
Enſemble exerçant leurs ravages,
Etoient pourtant, quoique ſauvages,
Joints par la plus forte amitié.
Un ſoir, notre Nymphe rebelle
Entend des cris ſur les côteaux,

Bientôt dans l'ombre que voit-elle ?
Ses tyrans, dont l'œil étincelle,
Armés de traits & de rameaux,
Lui préſentent leur main cruelle ;
Les pins en feu ſont leurs flambeaux,
Et leur voix féroce l'appelle.
L'Héroïne, à ſon vœu fidelle,
Saiſit un de ſes javelots,
Et ſoudain, l'un des deux rivaux
Tombe ſous l'atteinte mortelle.
Ah ! vois mon déſeſpoir, frémi,
S'écria Sylvain tout en larmes,
Frappe-moi de mes propres armes,
Viens me rejoindre à mon ami !
En diſant ces mots, il s'élance,
S'attache à ce corps palpitant ;
L'amitié lui crioit vengeance,
L'amour le déſarme à l'inſtant,
Et lui fait ſentir ſa puiſſance :
Mais ſa voix ne peut réprimer
Des regrets pleins de violence,
Qu'il ſert plutôt à rallumer.

Sans art comme ſans eſpérance,
Sylvain ne ſait rien renfermer,
Signalant ſa mâle conſtance,
Il voudroit pouvoir ranimer
Le Compagnon de ſon enfance....
Ce Barbare ſavoit aimer !
Atalante à ſon tour, commence
A perdre ſa ſévérité :
Son bel œil, de pleurs humecté,
A déjà moins d'indifférence :
Un mouvement d'humanité
Alarme un peu ſon innocence,
Mais imprime, ſans qu'elle y penſe,
Plus d'intérêt à ſa beauté,
En y peignant la bienfaiſance.
Sylvain cruel fut rejetté,
Sylvain ſenſible eſt écouté....
Un ſoupir eſt ſa récompenſe.
Au Paſteur, qu'immola ſa main,
Elle rend le devoir ſuprême ;
Puis l'amour, caché dans ſon ſein,
Va conſoler celui qu'elle aime.

Ce Dieu veilla sur leur destin,
Habita leur grotte charmante ;
Et le cœur de l'heureux Sylvain,
Jaloux de plaire à son Amante,
Devint chaque jour plus humain,
Instruit par le cœur d'Atalante.

DORAT.

LA VERTU DE THÉATRE.

DEPUIS long-temps au théâtre forain
On demandoit une pièce nouvelle :
Le Directeur que le Parterre appelle
Avec clameurs, pour appaiser le train,
Dit au Public : la petite Julie,
Qui doit jouer le rôle de *Vertu*,
Vient d'accoucher hier en in-promptu ;
On attendra qu'elle soit rétablie.

M. DE SAINT-JUST.

L'ÉPOUX AFFLIGÉ.

UN pauvre Epoux délaiſſé de ſa Femme,
Alloit pleurant cette tendre moitié,
Qui dans ſes bras venoit de rendre l'ame;
Il larmoyoit, c'étoit grande pitié.
En la quittant, il trouva ſa Servante
Sur l'eſcalier, ſe pâmant de douleurs;
Il la délace : une main bienfaiſante,
De ſes beaux yeux daigne eſſuyer les pleurs :
L'autre preſſant ſa gorge palpitante,
Où la jeuneſſe a répandu ſes fleurs,
Ranime enfin ſa force défaillante;
Puis l'amour vient adoucir leurs malheurs.
Il fut ſurpris en ſi douce beſogne,
Par un ami, qui lui cria tout haut :
Ah! malheureux, vous êtes ſans vergogne;
Quand votre femme eſt giſſante là haut,
Sa Chambrière eſt par vous accolée.
Eh! mon ami, laiſſons les morts en paix,
Lui dit l'Epoux; j'ai l'ame ſi troublée,
Que je ne ſais, d'honneur, ce que je fais.

M. LÉGIER.

LA PETITE THÉRESE.

Pour notre Garçon Mathurin,
Je viens te demander ta Fille,
Disoit un jour à son voisin
Un certain Père de Famille.
De cet honneur je fais grand cas,
Lui répondit le bon Lucas:
Mais avant ses douze ans disposer de Thérèse,
Tu sais si je le puis!....La Fillette à l'instant
Répliqua tout ingénuement:
Pardon, Papa! l'on dit que j'en ai treize.

*M. G**.*

LES NOIX.

Gentil Colin, Paſtoureau tout jeunet,
Et gente Alix, Paſtourelle jeunette,
Enſemble aſſis au coin d'un jardinet,
Deſſous gazon plantèrent noix ſeulette.
Par chaque aurore, icel couple venoit
Audit endroit pour voir noix grandelette:
Mais, las! noyer jà poignoit ſous l'herbette,
Qu'amour chez eux pas encor ne poignoit.
(Tels rendez-vous, à part moi leur regrette.)
Advint pourtant que par deſtin heureux,
Pour un long temps Colin quitta Village,
Et que revint du noyer deſireux,
Mais bien d'Alix deſireux davantage.
Or donc, à point, la trouva qui rêvoit
Auprès noyer dont étoit grand feuillage.
Alix ſourit, voyant léger duvet,
Qui de Colin couvroit alors viſage.
En deviſant; s'aſſirent tour-à-tour;

Noyer touſſu les garantit peut-être
Des feux lancés ès mains du Dieu du jour,
Mais non des feux que lançoit Dieu plus traître :
Car ſans mentir, mouroient tous deux d'amour
Deſſous noyer qu'avoient tous deux fait naître.
Alix lui fit : « Voudrois nid d'oiſelet ».
Jà ſur noyer, Colin entre deux branches,
Saiſit corbeau, pouſſant cris aigrelets,
Et de longs becs lui tirant courtes manches.
Quand fut en bas, Colin deſira noix,
A celle fin qu'Alix moult complaiſante,
Pour empêcher que ne montât deux fois,
Sur l'arbre auſſi courut riſques d'amante.
Beau lui fit voir ſvelte Alix y monter :
Mais le ſavez, ce n'eſt tout de noix prendre,
Et comme après noix faut en bas porter,
Beau lui fit voir ſvelte Alix en deſcendre.
Pied lui faillit, ſi que tomba ; pourquoi
Et noix & nid prirent échec extrême.
Alix de rire, en diſant : « Toi que j'aime,
» Tout eſt au diable, & ſuis ſeulette à toi ».
Colin reprit : « Te chéris tant, Bergère,

» Que,

» Que, ſans témoin veux ici te donner
» Tant de baiſers, que noix ſont là par terre ;
» Ta chûte ainſi pourras me pardonner ».
Alix rougit de rougeur qui décore,
Puis au noyer, ſus ! grimpe en tapinois,
Peur que Colin ne comptât trop de noix :
Je faux, c'étoit pour en abattre encore.

M. DE PIIS.

LE BON PARENT.

CERTAIN Gaſcon preſſé d'argent,
Vint dire au bon Fleury : je ſuis votre Parent ;
Monſeigneur. —Mon Parent ! —Oui, répondit le Drille,
Je le ſuis. —Par où donc ? —Eh ! du côté d'Adam.
Lors le Prélat d'un ſou le régalant,
Lui dit : Couſin, paſſez dans toute la Famille,
Et que chacun vous donne autant.

Feu M. l'Abbé DE REYRAC.

LE PETIT BIENFAIT.

CONVAINCU que Philis pour un autre étoit tendre,
Damon un jour en pleurs disoit à ses genoux :
Après tant de faveurs, aurois-je dû m'attendre
A voir trahir des feux qui me semblent si doux ?
—Moi, des faveurs ! quelle erreur est la vôtre ?
Retournez au plutôt à l'Hôpital des foux,
Et soyez sûr que je n'ai fait pour vous,
Que ce que j'ai fait pour tout autre.

L'Abbé DE MANGENOT.

LE MORT PARLANT,

CONTE

Tiré des Facéties du Poge.

JADIS à Rome étoit un bon Garçon,
Nommé Simplice, animal ſi crédule,
Qu'on le voyoit donner, ſans nul ſoupçon,
Dans un panneau, tant fut-il ridicule.
Pour s'amuſer, certains drôles un jour
Firent complot de lui jouer d'un tour,
D'eſpèce neuve, & trop cruel ſans doute.
L'un de ces Gars, apoſté ſur la route,
Vint l'aborder, d'un air tout ſtupéfait :
« Eh ! mon ami, comment te voilà fait !
» S'écria-t-il : par quelle maladie
» Ta face eſt-elle à ce point enlaidie » ?
» Malade, moi ! parbleu ! je ne ſens rien :
» Vous plaiſantez ; je me porte fort bien ».
Un autre arrive, & redoublant la doſe,
Lui fait, du moins, croire à demi la choſe.

Mais un troiſième enfin complètement
Le perſuade. « Etes-vous homme ſage,
» De vous montrer avec un tel viſage,
» Hors du logis, lui dit-il gravement ?
» Ah ! ſi j'étois en même circonſtance,
» Des Médecins attendant l'aſſiſtance,
» Entre mes draps, je me tiendrois bien coi.
» Oui, dit Simplice...Ah ! Meſſieurs, je vous croi,
» Vous m'éclairez ſur le mal qui m'oppreſſe :
» Je ſuis au vrai d'une extrême foibleſſe ;
» Veuillez m'aider à retourner chez moi ».
Très-volontiers, on lui rend cet office :
On déshabille, on couche le Jocriſſe ;
Un faux Docteur vient en robe, en rabat,
Se préſenter auprès de ſon grabat ;
Tâte ſon pouls en ſecouant l'oreille ;
Dit que jamais fièvre ne fut pareille,
Que le malade, à ce qu'il peut juger,
N'échappera d'un ſi preſſant danger.
Les Aſſiſtans confirment ce préſage ;
A les ouir, le mal croît par degrés :
Déjà ſes yeux ſont couverts d'un nuage ;

Déjà ſes traits ſont tous défigurés.
Remarquez-vous cette horrible grimace ?
Ses pieds ſont froids, ſa langue s'embarraſſe ;
Il n'en peut plus. Ah ! le voilà paſſé !
Requieſcat à jamais *in pace.*
Déclaré mort, il ne dit le contraire :
Seul contre tous prétendre avoir raiſon,
Même en tel cas, lui ſembloit téméraire.
A ſon deſtin, on vit ce franc oiſon
Se réſigner : on le vit ſans murmure,
Prendre d'un mort & l'air & la poſture,
Et ſe garder ſi bien d'ouvrir les yeux,
Qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.
Incontinent dans le creux d'une bière,
On étendit le corps du pauvre humain ;
Et tôt après, on ſe mit en chemin
Pour le conduire au prochain cimetière.
Mais obſervez que dans Rome, pour lors,
C'étoit déjà, comme aujourd'hui, l'uſage
Qu'à découvert on tranſportât les morts,
Et qu'en entier ſe montrât leur viſage.
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,

S'enquiert tout haut quel homme on va nicher
Si leſtement dans ſa maiſon dernière.
C'eſt, lui dit-on, Simplice. Ah! reprend-il,
Il eſt donc vrai que cet eſprit ſubtil
Eſt pour toujours privé de la lumière!
Dieu ſoit loué, de délivrer ces lieux
Du plus grand ſot qu'on ait vu ſous les cieux!
A ce propos choquant & malhonnête,
Le Trépaſſé lève ſoudain la tête:
« O l'inſolent, qui vient me quereller
» Après ma mort, dit-il tout en furie!
» Va, ſi Simplice étoit encore en vie,
» Tu trouverois, coquin, à qui parler ».

M. HARDUIN.

LA VALEUR DES TERMES.

Que nous avons de mœurs! que nous ſommes décens!
Que ſous des mots adroits, nous voilons bien les choſes!
Oh! pour moi, quand je ſonge à ces mots innocens,
J'admire l'art heureux de leurs métamorphoſes.
La gaſe eſt tranſparente aux yeux les moins perçans,
Et le mot le plus pur a le plus mauvais ſens.
Chez nos groſſiers Ayeux, par un autre contraſte,
L'idiome étoit libre, & le cœur étoit chaſte:
On corrige aujourd'hui cet excès de candeur,
Et du moins dans les mots, on veut de la pudeur.
Mais vraiment, dira-t-on, voilà de la morale!
Un Conteur a bon air à prêcher! Pourquoi non?
Ne ſauroit-on parler raiſon,
Sans la gravité magiſtrale,
Ou ſans l'hermine doctorale?
Conter n'eſt pas toujours une œuvre du Démon;
La vérité par fois s'égarant ſans ſcandale,
De nos récits menteurs parcourt l'heureux dédale;
Et ſouvent la Fontaine eſt meilleur qu'un ſermon.

Ainſi je viens au fait. Eglé, dans ſon bel âge,
Avoit gâté ſon cœur par l'eſprit des Romans :
Sa précioſité cherchoit le beau langage,
Et ſoignoit ſes diſcours, plus que ſes ſentimens.
Son oreille eût été choquée
Du moindre mot ſuſpect, au haſard égaré,
Et dans ſes beaux propos, toujours alembiquée,
Jamais, certes, jamais elle n'eût enduré
Qu'un Juge l'eût interloquée.
Une femme comme elle, interloquée ! O ciel !
Quelle horreur !...Vous jugez qu'en ſon vocabulaire,
N'entroit le mot d'amour ; il l'eût miſe en colère ;
Plus que ſes vapeurs même, il eût été mortel.
Un autre vous eût dit : « J'aime Monſieur un tel,
» Ou Monſieur un tel ſait me plaire » :
Eglé ſe contentoit d'eſtimer ſimplement.
Tenez, dit-elle un jour à ſa Nièce Fatime,
Hier j'eus pour Eraſte une profonde eſtime,
Qu'il eut pour moi pareillement.
« Ah ! ma Tante, j'en ſuis charmée
Répond la Nièce étourdiment !
» Dites : combien de fois vous a-t-il eſtimée » ?

Cette naïveté, comme on croit, déplut fort
A notre précieuſe ; avoit-elle donc tort ?
Si la langue en ce point eût été réformée,
C'étoit, par un ſeul mot, bien des abus ſauvés.
Depuis ce tems, on a les femmes :
Mais les eſtime-t-on ? Meſſieurs, vous le ſavez.
Et vous, à votre tour eſtimez-vous, Meſdames,
Tous les hommes que vous avez ?

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LA DISCRÉTION.

Une Femme d'eſprit & d'un goût fort vanté,
Avoit fait imprimer l'hiſtoire de ſa vie,
Et tiroit ſur-tout vanité,
D'avoir, c'étoit là ſa manie,
En tous ſes points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, ſans doute on doit vous croire :
Mais n'avez-vous pas prudemment,
De plus d'une galante hiſtoire,
Mis de côté le dénouement ?
Convenez-en, cela n'eſt-il pas juſte ?
Ah ! reprit-elle en ſouriant,
Je ne me ſuis peinte qu'en buſte.

M. DE SAINT-MARC.

LA LORGNETTE.

EN certain siècle, en certains lieux,
Et non loin de certaine ville,
Certain Epoux aux champs avoit ſon domicile,
Fort chéri de ſa femme & non moins amoureux:
Riez-en, s'il le faut, vous autres gens du monde,
Et vous, Coquette brune & blonde.
Tous deux vivoient gaiement & s'eſtimoient heureux.
Un beau jour la voilà cette fidelle Amante,
Tout-à-coup alitée, & plaintive & mourante,
De quoi? je n'en ſais rien : le Phénix des maris
Pleuroit avec ſanglots, & pouſſoit les hauts cris.
Vivement touché de ſa peine,
Certain Vieillard, prudent conſolateur,
Lui dit : Ce mal n'eſt rien, & votre crainte eſt vaine;
Mais, n'importe, courez à la Ville prochaine,
Et promptement appellez un Docteur.
L'Epoux répond : quelle folie !
Ces gens dépeuplent le canton,
Et leurs ordonnances, dit-on,

Sont des brevets pour l'autre vie.
Gardons, dit le Vieillard, un plus juſte milieu :
Oh ! que légèrement on admire, on condamne !
Tout Médecin n'eſt pas un Dieu,
Tout Médecin n'eſt pas un âne ;
Il ne s'agit que de choiſir.
Cette lorgnette diaphane,
Que je reçus jadis d'un célèbre Faquir,
Dans ce deſſein pourra vous être utile ;
Elle vous montrera, par un ſecret pouvoir,
Pour faire un choix ſi difficile,
Ce que des yeux mortels ne pourroient jamais voir.
Sitôt que la nuit ſombre obſcurcira la ville,
Promenez-vous lorgnette en main ;
Par-tout où vous verrez voltiger quelques flammes,
C'eſt le logis d'un Médecin :
Ces étincelles ſont les ames
De ceux dont ils ont mis les familles en deuil :
Vous m'entendez, & ſans que je pourſuive,
Courez, ami, volez. En un clin d'œil,
Notre homme part : la nuit tombe, il arrive.
Là tandis qu'à pas lents, & voiſine & voiſin,

En parlant tout bas d'amourette,
A tâtons cherchoient le chemin,
Hélas ! le porteur de lorgnette,
Ebloui, conſterné, ne voyoit que trop clair.
Triſtement enrichi d'un pompeux luminaire,
Plus d'un logis ſe change en autel funéraire.
Là ſerpentant comme l'éclair,
S'échappent de nombreux phoſphores ;
Ici, ce ſont des météores,
Qui ſoudain s'allument dans l'air ;
Ailleurs, des faiſceaux de lumières
Surpaſſoient à l'envi nos foibles réverberes.
Quelquefois d'un vaſte portail
S'élançoient mille feux, comme d'un ſoupirail :
Plus loin s'alonge, & luit à travers l'ombre opaque,
Un ſillon tout pareil à celui de Saint-Jacque.
Le Doyen de la Faculté,
Effaçant les aſtres vulgaires,
Reſplendiſſoit comme un ſoleil d'été,
Au milieu de tous ſes confrères.
Le déplorable époux erroit épouvanté,
Lorſqu'au fond d'une rue antique,

Dans un quartier peu fréquenté,
Brille à ſes yeux, ciel! une flamme unique.
Il frappe, on ouvre, & le cœur plein d'eſpoir,
Il conte en bref ſa chance à l'homme noir,
Puis tous deux ſe mettent en route.
Chemin faiſant, l'autre lui dit:
Le ciel chez moi vous a conduit,
Mon cher Monſieur, n'en ſoyez point en doute:
Ni Galien, ni Machaon,
N'eurent jamais ma ſcience infinie;
Que manque-t-il à mon génie?
Seulement un peu de renom.
Depuis deux ans, j'ai pris mon dernier grade,
Et n'ai traité qu'un ſeul malade.
Mais....à peine il finit ces aveux ſi touchans,
L'Epoux s'échappe & fuit, & vole à travers champs.
Trop heureux, au retour, en cette conjoncture,
Il trouva la Belle ſur pied,
Baiſa tendrement ſa moitié,
Et rendit grace à la Nature.
Voilà, me dira-t-on, vos deux Amans au port;
Et le téleſcope magique,

Que devint-il ? Pardon, mon cher Critique,
L'hiſtoire n'en dit mot : & certe, elle a grand tort.
Ils ne ſont plus, ces tems d'ignorance gothique !
L'art s'eſt accru depuis : béniſſons le deſtin :
J'honore nos Docteurs ſans que je les redoute ;
Mais ſi nous poſſédions cet inſtrument divin,
Croyez-vous qu'on n'y verroit goutte ?

Feu M. BORDE.

LE GASCON.

UN bon Gaſcon ſans malice,
Avec enthouſiaſme exaltoit ſon Pays ;
Tout s'y faiſoit beaucoup mieux qu'à Paris.
Il faut voir, diſoit-il, ſur-tout notre Police !
Comme elle eſt faite avec intégrité !
Avec quel intérêt & quelle activité
Chacun s'empreſſe à vous rendre juſtice !
J'en vais donner pour preuve, un exemple certain.
Je fus pris un matin,
Pour un peccadille,

Un tour d'adreſſe, une vétille.
Je fus interrogé,
Au même inſtant jugé,
Marqué deſſus l'épaule, autant qu'il m'en ſouvienne,
Et, dit-on, fuſtigé.....
Juſte ciel! quel antienne,
Dans Paris, c'eût été que de voir terminer
Une pareille minutie!
Eh! bien, ſans me vanter, toute affaire finie,
J'étois rentré chez moi pour l'heure du dîner!

M. ALIX.

LE

LE TENDRE SOUVENIR.

Silvandre avoit quitté Liſette ?
Il offroit à d'autres attraits
Les ſons flatteurs de ſa muſette,
Et l'hommage de ſes bouquets.
Jadis à cet ingrat Silvandre,
Liſette avoit donné ſon cœur :
Quand on l'a donné, par malheur,
On a grand'peine à le reprendre.
Le ſouvenir de ſes amours
Rendoit ſa douleur éternelle ;
Des rubans de ſon infidèle,
Liſette formoit ſes atours,
Et chantoit encor tous les jours ;
Les airs qu'il avoit faits pour elle.
Des Conſolateurs pleins de zèle,
Vinrent en foule à ſon ſecours :
En manque-t-on, quand on eſt belle ?
Mais au ſeul nom d'amour nouvelle,
On étoit banni pour toujours.
Damon, plus heureux ou plus ſage,

Parvint à ſe faire écouter ;
Il parloit d'un Berger volage,
Dont le nom ſembloit révolter :
On promit de le déteſter,
S'il en reparloit davantage.
Mais s'aviſoit-il de conter
Quelque aventure de Silvandre,
N'ayant pas eu l'air de l'entendre,
On ſe la faiſoit répéter.
Lorſqu'aux pieds d'une autre Maîtreſſe,
Il peignoit ſon léger rival,
On en diſoit beaucoup de mal :
Mais on s'en occupoit ſans ceſſe.
Un jour enfin l'adroit Amant
Oſa dire un mot de lui-même :
Le cœur ſe trahit aiſément,
Quand il eſt près de ce qu'il aime.
Damon juroit d'être conſtant ;
Il crut voir Liſette attendrie,
Mais elle dit en ſanglottant :
Hélas ! crois-tu donc que j'oublie
Qu'un ingrat m'en juroit autant ?

M. LÉONARD.

LARMES
SUR LA MORT DE PINDARE.

Une très-docte Demoiſelle,
Et le fameux Rimeur Chapelle,
Après avoir bien diſſerté
Sur la ſublime poéſie
De la charmante antiquité,
Vuidoient un pot de Malvoiſie,
Pour éviter l'oiſiveté,
Quand par haſard, dit mon hiſtoire,
Il lui revint dans la mémoire
Que, grace à certains Charlatans,
Pindare étoit mort à trente ans;
Pindare, ſi plein d'harmonie!
Pindare, ce brillant génie!
Pindare qui pouvoit encor
Nous donner un volume d'or!
Et là-deſſus le bon Chapelle
Et la ſavante Demoiſelle,

Cédant à leurs vives douleurs,
Se mirent à verſer des pleurs,
Maudiſſant la Parque barbare,
Qui ravit au monde Pindare...,
Un laquais qui pour lors entra,
En les voyant pleurer, pleura;
Et nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche.
Par un vieux Cocher déſœuvré,
Bientôt Pindare fut pleuré,
Et ne voulut la Cuiſiniere,
Etre à le pleurer la dernière.
Il n'eſt pas juſqu'au Marmiton,
Qui ne le pleurât tout de bon;
Tant c'étoit un combat bizarre,
A qui viendroit pleurer Pindare!
Et moi qui vous conte ceci,
Peu s'en faut que n'en pleure auſſi.
Ne pleurons pourtant pas ſi vîte,
Et de l'hiſtoire oyez la ſuite....
Au bruit des douloureux accens,
Des hélas plaintifs & touchans,

Qu'on entendoit du voiſinage,
Accourut un Suiſſe, homme ſage,
Qui s'étant fait inſtruire en gros
Du ſujet de tant de ſanglots,
S'enquit ſi ce Monſieur Pindare,
De qui vient toute la bagarre,
Etoit ami de la maiſon,
Ou parent en quelque façon,
S'il fut au moins de la Paroiſſe,
Pour cauſer ainſi tant d'angoiſſe;
S'il étoit mort en bon chrétien,
Ou comme pluſieurs, en vaurien....
Et réponſe ayant été faite,
Que c'étoit un charmant Poëte,
Un peu mécréant & payen,
D'ailleurs aſſez homme de bien,
Qui compoſa des chanſonnettes,
Ou plutôt des Odes parfaites,
Et dans la Grèce trépaſſa,
Près de trois mille ans en deçà....
Auſſi-tôt comme en vrai délire,
Le Suiſſe de rire, de rire,

De rire à s'en tenir les flancs ;
Et vit-on dans le même tems,
Rire de la même manière,
Le Cocher & la Cuisinière ;
Autant en fit le Laqueton,
Et le très-dolent Marmiton ;
Et convint à Monsieur Chapelle,
De rire, ainsi qu'à la Donzelle ;
Et moi qui vous conte ceci,
Trouvez bon que je rie aussi.

LE COULEUR DE ROSE.

Symbole heureux de la candeur,
Jadis plus modeſte & moins belle,
Du lys qui naiſſoit auprès d'elle,
La roſe eut, dit-on, la blancheur;
Elle étoit alors ſans épine;
C'eſt un fait. Ecoutez comment
Lui vint la couleur purpurine;
J'aurai conté dans un moment.

Dans cet âge de l'innocence,
Où les Dieux, un peu plus humains,
Regardoient avec complaiſance
L'Univers ſortant de leurs mains;
Où l'homme, ſans aucune étude
Savoit tout ce qu'il faut ſavoir;
Où l'amour étoit un devoir,
Et le plaiſir une habitude;
Sous le bon Roi Saturne enfin,
Une Belle au printems de l'âge,

Une ſeule, remarquez bien,
Fut cruelle malgré l'uſage;
L'hiſtoire ne dit pas pourquoi:
Mais elle avoit rêvé, je gage,
Et crut après de bonne-foi,
Qu'être vierge, c'eſt être ſage.
Je ne veux point vous raconter,
Par quel art l'Enfant de Cythère
Conduiſit la ſimple Bergère
A ce pas ſi doux à ſauter.
Dans une aventure amoureuſe,
Pour le Conteur & pour l'Amant
Toute Préface eſt ennuyeuſe;
Venons bien vite au dénouement.
Elle y vint donc, & la verdure
Reçut ces charmes faits au tour,
Qu'avoit arrondis la Nature,
Exprès pour les doigts de l'Amour.
Alors une bouche brûlante
Effleure & rebaiſe à loiſir,
Ces appas voués au plaiſir,
Mais qu'une volupté naiſſante

N'avoit jamais fait treſſaillir.
La pudeur voit & prend la fuite ;
Le Berger fait ce qu'il lui plaît ;
La Bergère, toute interdite,
Ne conçoit rien à ce qu'il fait :
Il ſaiſit ſa timide proie ;
Elle redoute ſon bonheur,
Et commence un cri de douleur,
Qui ſe termine en cri de joie.

Cependant, du gazon naiſſant
Que fouloit le couple folâtre,
Une roſe étoit l'ornement ;
Une goutte du plus beau ſang
Rougit tout-à-coup ſon albâtre.
Dans un coin, le fripon d'Amour
S'applaudiſſoit de la victoire,
Et voulant, de cet heureux jour,
Laiſſer parmi nous la mémoire :
Conſerve à jamais ta couleur,
Dit-il à la roſe nouvelle ;
De tes ſœurs deviens la plus belle ;

D'Hébé ſois déſormais la fleur ;
Ne crois qu'au mois où la Nature
Renaît au ſouffle du Printemps,
Et d'une Beauté de quinze ans,
Sois le ſymbole & la peinture ;
Ne te laiſſe donc plus cueillir,
Sans faire éprouver ton épine ;
Et qu'en te voyant, on devine
Qu'il faut acheter le plaiſir.

Ce récit n'eſt point mon ouvrage,
Et mes yeux l'ont lu dans Paphos,
A mon dernier pélerinage ;
En apoſtille étoient ces mots :
Tendres Amans, ſi d'aventure,
Vous trouvez un bouton naiſſant,
Cueillez ; le bouton en s'ouvrant,
Vous guérira de la piqûure.

M. le Chevalier DE PARNY.

L'ORAGE.

Lucas aimoit Liſe depuis long-tems.
Liſe étoit jeune; on ſait qu'une Bergère
Eſt raviſſante à l'âge de quinze ans:
Un fin corſage, une taille légère,
Gorge naiſſante & faite pour l'amour,
Un pied de Nymphe, une jambe divine
Qu'un court jupon laiſſoit voir au grand jour:
Telle étoit Liſe.... Aiſément on devine
Les ſoins, les vœux du fortuné Lucas:
Mais ſon amour, qu'avec peine il déguiſe,
Ne s'annonçoit que par ſon embarras.
L'heureux Berger! le jeune cœur de Liſe
N'avoit encor ſoupiré que pour lui!
Aſſis tous deux ſous un épais feuillage,
Il n'oſoit rien.... Bien des gens aujourd'hui,
En aimant moins, oſeroient davantage.
Mais tout-à-coup, quel bruit dans le lointain,
Vient alarmer la tranquille Nature!
La terre tremble, & la nuée obſcure

Gronde, mugit, éclate & fuit ſoudain.
Epouvantés, les troupeaux ſe raſſemblent,
Les chiens ont peur; les Bergers même tremblent:
Lucas trembloit pour Liſe ſeulement;
Liſe frémit & ſuccombe à la crainte:
Elle s'approche, & preſſe ſon Amant....
Quand de la peur une Belle eſt atteinte,
L'amour actif en triomphe aiſément.
Lucas en proie à la plus tendre ivreſſe,
N'écoutant plus que ſes brûlans deſirs,
Vole, s'élance au ſein de ſa Maitreſſe,
Donne & reçoit mille & mille plaiſirs.
Liſe éperdue attribue au tonnerre
Ces tranſports vifs, fruit d'une douce ardeur:
« Quel Dieu puiſſant me rend à la lumière?
» Ah! quels ſoupirs ont ſuffoqué mon cœur;
» S'écrioit-elle! Ah! Lucas!....Quel orage!
» De ſes effets j'ignorois la douceur;
» Trois fois de ſuite il a fait grand tapage;
» Je l'ai ſenti....Mais je n'en ai plus peur.

M. DU CHATEAU DE ROCHEBARON.

LE CONSEIL DE MOMUS,

CONTE IMITÉ DU GREC.

BRIEVETÉ, clarté ſont vertus de Conteur :
Voilà du moins celles que je préfere ;
Partant je fais grace au Lecteur
De prélude, & j'entre en matière.
Jupin un jour s'ennuyoit dans les Cieux.
A ſes genoux, repoſoit ſon tonnerre,
Et la foule des autres Dieux,
Pour l'imiter & pour lui plaire,
S'ennuyoit auſſi de ſon mieux.
Chacun gardoit le plus profond ſilence,
Lorſqu'enfin uſant de ſes droits,
Momus, joyeux Patron des Bouffons de nos Rois,
Salua l'auguſte aſſiſtance,
Et dit à Jupiter en élevant la voix :
Seigneur, l'ennui qui vous poſsède,
M'afflige, & ne m'étonne pas ;
Depuis long-temps vous êtes las

De votre éternel Ganimède.
Flore, Diane, Hébé, Vénus,
Les Grâces mêmes, quoique nues,
Sont de très-antiques ſtatues,
Que l'on admire encor, mais qui ne touchent plus.
Pour moi, qui fus jadis fécond en railleries,
Je vous l'avoue en rougiſſant,
De mes bons mots les ſources ſont taries,
Et je me répète ſouvent.
Le blond Phébus & nos Génies
Pourroient peut-être en dire autant.
Je vais me hâter de conclure,
Et ſi vous m'en croyez, vous ſuivrez mon conſeil:
Chez les mortels, faites voler Mercure;
Qu'il en ramène le ſommeil.
Bercés par la foule des ſonges,
Nous changerons en nuits des jours peu regrettés:
D'inſipides réalités
Ne valent pas d'agréables menſonges.
A ce diſcours, Jupiter applaudit,
Et le fils de Maia, ſon Meſſager unique,
D'un vol rapide ici bas deſcendit.

Dans un fauteuil académique
Le Sommeil repoſoit, Mercure l'y ſurprit,
Et le porta dans l'Empirée.
Depuis ce moment là, nos Dieux,
Soumis au pouvoir de Morphée,
Sur nous chétifs, ferment les yeux.
En combinant les effets & les cauſes,
Et voyant ſur ce globe au haſard balotté,
Tant d'épines, ſi peu de roſes,
Je m'en étois toujours douté.

Le Chevalier DE LA LOGE.

LE GRAND TRAIN DE MAISON.

Mille écus à mon Cuisinier,
Un peu moins à mes Secrétaires,
Cent louis à mon Sommelier ;
Ce sont là les moindres salaires
Des Officiers de ma maison,
Disoit Lescun, Seigneur Gascon :
Joignez-y la Fauconnerie,
Et l'Anti-chambre & l'Ecurie....
Mais comment, objecta quelqu'un,
Avec des revenus modiques,
Payez-vous tant de Domestiques ?
Vous vous moquez, répond Lescun !
Eh ! parbleu ! je n'en paie aucun.

M. DE MARVIELLES.

HERCULE VAINCU.

« AINSI, disoit Junon, ainsi le fils d'Alcmène
» Se rit des vains dangers où l'expose ma haine !
» Jadis comme un jouet, il brisa mes serpens,
» Il terrasse à ses pieds les monstres rugissans :
» Il force Pluton même à rendre ses victimes :
» Il parcourt l'Univers pour châtier les crimes :
» Sa gloire & sa vertu sont l'entretien des Dieux.
» Cédons... Rien ne vaincra ce mortel odieux ».
Cupidon, par hasard, entendant la Déesse,
Admire son erreur ainsi que sa foiblesse,
Et du doigt sur la terre il lui montre un Palais,
Séjour de la molesse, asyle de la paix.
Que font là ces Amours ?....Quelle scène imprévue ?
L'un entoure de fleurs une énorme massue ;
L'autre s'est affublé de la peau d'un Lion :
Celui-ci, dans un coin, brode d'un air fripon :
Celui-là, l'œil baissé, tel qu'une jeune Fille,
Pour coudre, tient en main la délicate aiguille.
Plus loin (qui l'eût pu croire ?) aux pieds d'une Beauté,

Hercule enfin paroît, la quenouille au côté ;
A la biſarre Omphale il s'efforce de plaire ;
Il file.....Il la regarde, & l'Amante ſévère,
Quand il brouille la laine, ou qu'il rompt les fuſeaux,
Par de légers ſoufflets corrige le Héros.
Ah ! s'écria Junon, pourquoi ſuis-je affligée ?
Puiſſant Dieu des plaiſirs, Amour, tu m'as vengée.

M. SELIS.

LA BALANÇOIRE.

IL n'eſt point de jeux innocens,
Fût-ce même au Village.
Dès qu'on badine avec les ſens,
La vertu déménage.
J'en ai pour preuve en ce moment,
L'hiſtoire de Roſine,
Qui ſe balançoit fréquemment
Dans la forêt voiſine.
Colas un jour s'étoit niché
Tout au haut d'un des chênes,
Où Roſine avoit attaché
Ses vagabondes chaînes.
Et là mon drôle entrevoyoit
Certaines graces nues,
Qu'en ſoulevant, elle croyoit
Ne dévoiler qu'aux nues:
« Amour, dit-il alors tout bas,
» J'ai beſoin de ton aide;
» Du mal que me font tant d'appas,

» Donne-moi le remède.
» Pour lorgner tout, de mes deux yeux
» Envain je fais uſage :
» J'en vois trop peu pour être heureux,
» Et trop pour reſter ſage ».
Colas dit, & l'amour malin
Rompant la balançoire,
Roſine, en tombant, montre en plein,
Et l'ébène & l'yvoire.
Du chêne, ardent comme un braſier,
Colas ſe précipite,
Et met ſes doigts ſur un roſier
Dont la fraîcheur l'irrite.
N'y mit-il que les doigts? holà!
Il faut de la décence.
Roſine depuis ce jour-là,
Jamais ne ſe balance;
Et quand les filles, de ce jeu
Lui rappellent les charmes,
Roſine leur dit avec feu,
Mais non, ſans quelques larmes :
« Ne croyez pas qu'à la ſanté

» Ce jeu puiſſe être utile.
» Car plus le corps eſt agité,
» Moins le cœur eſt tranquille;
» L'honneur alors eſt en ſuſpens,
» Et ſi la corde caſſe,
» Ce n'eſt jamais qu'à nos dépens
» Que l'amour nous ramaſſe ».

M. DE PIIS.

LA CONSOLATION.

UN malheureux réduit au déſeſpoir,
Et faute de chauſſure, étendu ſur la terre,
S'écrioit : Hélas ! peut-on voir
Un pareil excès de misère ?
Lors par haſard, au milieu du chemin,
Il apperçoit un homme hors d'haleine ;
Que dis-je, homme ? c'étoit une moitié d'humain,
Un tronc vivant qui ſe traînoit à peine,
C'étoit un cul-de-jatte enfin,
Lequel oyant cet autre & le trouvant ingambe,
Lui dit : Ami, ſois ſage, & croi
Qu'il eſt des gens plus à plaindre que toi ;
Tu n'as pas de ſouliers, moi je n'ai pas de jambe.

MIRZA,

CONTE ORIENTAL.

LE front dans la pouſſière humblement proſterné,
Mirza ſollicitoit, d'une voix ſuppliante,
Un emploi qu'au parent d'une eſclave intriguante
Le Viſir avoit deſtiné.
Ce Miniſtre orgueilleux de ſa vaſte puiſſance,
A peine l'avoit écouté,
Qu'il rejetta ſes vœux avec cette inſolence,
Qu'aujourd'hui chez les Grands on nomme dignité.
A cette fatale audience,
Tout autre eût fui déconcerté;
Mirza montre plus de conſtance,
Et ſoutient mieux l'adverſité.
Privé d'un bien qu'il avoit mérité,
Aux genoux du Viſir vivement il s'élance;
Il les embraſſe, il recommence,
Et le remerciant cent fois de ſa bonté,
L'accable de reconnoiſſance.

Mais je t'ai refusé, dit le Visir confus;
De quoi peux-tu me rendre grace?
De quoi, reprit Mirza, toujours ferme en sa place?
De ne m'avoir pas fait attendre ton refus.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

LE SOUHAIT ACCOMPLI.

LUBIN dès le Printems partit pour un voyage,
Sa Femme étoit enceinte; il lui fit en partant,
Les adieux les plus doux, les complimens d'usage,
Que se font deux Epoux qui s'aiment tendrement:
« Que le Ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
» Et te rende à mes vœux, telle que je te vois »!
Le Ciel qui l'entendit fut docile à sa voix;
Le bon Lubin revint au bout de douze mois,
Et retrouva sa femme enceinte.

M. SIMON.

FLORETTE ET ROBIN.

Cœurs ſenſibles, donnez des pleurs
Aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette,
Et puiſſe cette hiſtoriette
Ne point préſager vos malheurs !
Florette jeune & belle, & plus légère encore,
Captivoit un Bouvreuil qu'elle appelloit Robin;
Robin, je l'avoûrai, n'avoit pas l'air badin :
Mais il diſoit ſi bien : je *t'aime*, je *t'adore* !
Il le chantoit,
Le répétoit,
Si tendrement, que notre Belle,
Crut long-temps qu'il diſoit toujours choſe nouvelle.
Florette le trouvoit charmant,
En rafoloit, l'aimoit avec idolâtrie.
Né bon, ſenſible & confiant,
Robin croyoit au bonheur de la vie,
Par le bonheur d'un ſeul inſtant.
Pauvres Amans ! c'eſt-là votre folie.
Vous me direz : comment n'y croire pas,
A cette erreur enchantereſſe ?

Toujours auprès de ſa Maitreſſe,
Il becquetoit tous ſes appas.
Sur la bouche de ſa Florette,
Il vient partager un bonbon :
Poſé ſur la fleur d'un pompon,
Il chante un air de ſerinette,
Et puis ſe tapit ſous ſa main ;
Quelquefois même dans ſon ſein,
L'heureux Fripon trouve retraite.
Dans ces rapides jours de volupté parfaite,
Millet choiſi, biſcuit, baiſers ſur-tout,
Il étoit ſeul, il avoit tout ;
Ainſi coule pour lui le temps de la froidure.
Le Printems, couronné de fleurs & de verdure,
Revient charmer les cœurs à la tendreſſe ouverts :
Par-tout l'Hymne d'amour retentit dans les airs ;
Fauvette va chantant de boccage en boccage :
Florette entend ſes doux concerts :
Soudain la tête en tourne, on veut l'avoir en cage,
Filets tendus....Voilà Fauvette en eſclavage :
Soins partagés, partagés ! dis-je bien ?
La nouveauté partage-t-elle ?

Amour, Amour ! on dit qu'il n'en eſt rien.
Huit jours après, aux yeux de l'infidelle
Le Roſſignol paroît. Brillant, leſte, poli,
Il le diſpute à la Fauvette :
A qui demeurera Florette ?
Voilà le concours établi.
A qui ? vous êtes bon ! qu'importe !
En attendant,
Un moineau franc
Se préſente & l'emporte.
Mais cependant que devenoit Robin,
Robin jadis ſi cher à la volage ?
Las ! le dirai-je ? au printems de ſon âge,
De jour en jour empiroit ſon deſtin.
C'eſt dommage ! il a l'ame bonne,
Robin Bouvreuil ! mais ſon chant, diſoit-on,
Eſt trop plaintif, trop monotone ;
C'eſt toujours la même chanſon,
Toujours je *t'adore*, je *t'aime* :
Le Médecin prétendit même,
Qu'il donnoit des vapeurs par ſes triſtes accens.
On auroit pu le renvoyer aux champs ;

Mais on n'y penſa point ; d'ailleurs l'oiſeau ſenſible
Aimoit de bonne-foi : comment eût-il pu fuir ?
Sans pouvoir ni changer, ni plaire, ni haïr,
Il eſpéroit toujours poſſible,
Qu'un regard de Florette, en lui rendant ſon cœur,
Le rendroit au bonheur.
Folle attente, vaine eſpérance !
Pas un coup d'œil ! l'indifférence
Méconnoît juſqu'à la pitié.
Tant d'amour & tant de conſtance
Ne méritoit-il pas au moins de l'amitié ?
Qu'arriva-t-il ? de Florette oublié,
Robin en proie à ſa mélancolie,
Ne chantant plus, jeûnant toujours,
Touchoit au terme de ſes jours.
Il alloit bientôt voir l'oiſeau cher à Leſbie,
Et cet immortel Perroquet,
Qui lui fait là-bas compagnie,
Près de Catulle & de Greſſet ;
C'eſt-à-dire qu'il ſe mouroit.
Sa ſenſibilité profonde,
(Préſent cher & fatal) l'entraînoit au tombeau ;

Lorſque la fuite du moineau
Fit ſonger que Bouvreuil étoit encore au monde.
Ah! mon pauvre Robin n'en eût pas fait autant,
S'écrie alors Florette! hélas! il m'aimoit tant!
Et j'ai pu cauſer ſon martyre!
Robin s'entend nommer.... Il voit ſes pleurs.... ſoupire:
On court à lui....Dieux! il n'étoit plus tems,
Elle a beau le placer dans le plus doux aſyle,
Près de ſon cœur...Ah! tout eſt inutile,
Larmes, regrets, ſoins careſſans.
Il lève ſes yeux languiſſans,
Rencontre les regards de Florette attendrie,
Et ſon ame, en quittant la vie,
S'ouvre encore au bonheur en y trouvant l'amour;
Quand le cœur inconſtant de ſa volage amie
Perd l'un & l'autre ſans retour.

M. BÉRENGER.

L'HEUREUX ÉCOLIER.

Pour porter un billet à l'objet de ſes vœux,
Un ſot Pédagogue amoureux,
Entre ſes Ecoliers, du plus beau fit élite.
Il faut le rendre en mains propres, dit-il,
Et rapporter ici la réponſe au plus vîte.
Lui va, rend le billet d'un air doux & civil:
Politeſſe & beauté du sèxe ont le ſuffrage;
On lit, & puis au lieu de répondre au Docteur,
On interroge le porteur;
Sur quoi? ſur ſes plaiſirs, s'il aimoit à ſon âge?
Il répond, on ſourit; il entend ce langage;
On....Un moment ſuffit quand il plaît à l'amour.
Ma réponſe, lui dit le Régent au retour?
Je l'ai, dit l'Ecolier, reçue & vive & tendre,
Mais je ne ſaurois vous la rendre.

LA TEMPÊTE.

Des Matelots conſternés, abattus,
Jouet des vents & des flots en furie,
A leur ſecours rappelloient des vertus,
Qu'on a ſur-tout quand on craint pour ſa vie.
Le moins dévot, contrit & repentant,
Se reprochoit ſes honteuſes fredaines;
Chacun juroit d'être plus pénitent,
A tous les Saints promettoit des neuvaines;
Mais à leurs cris les Saints diſoient: *néant.*
Que faire enfin dans ce terrible orage?
Malgré ſon art, le Pilote eſt à bout.
Un Capucin groſſiſſoit l'équipage;
Car ces Meſſieurs vont ſe fourrer par-tout.
Les voilà donc aux pieds du Vénérable,
Se confeſſant de leurs péchés paſſés,
Et plus encor ſe fuſtigeant le rable;
Mais quoiqu'abſous, bénis & bien feſſés,
Ils ſentent tous qu'ils vont ſouper au diable.
Un vieux Marin ſe lève: — Eh fi, mordieu!

Laiſſez-moi là toutes vos pantomimes !
Par des *Salve* croyez-vous calmer Dieu,
Quand le vaiſſeau porte encor tous nos crimes ?
Nous en avons chargé Pere Matthieu ;
Jettons ce bouc au fond des noirs abîmes !...
Ce qui fut fait....Senſible à leur préſent,
Le Ciel s'appaiſe, & la mer ſe repoſe.
Or, mes amis, malgré tout froid plaiſant,
Croyons qu'un Moine eſt bon à quelque choſe !

M. MASSON DE MORVILLIERS.

L'INGRAT,

L'INGRAT,

OU

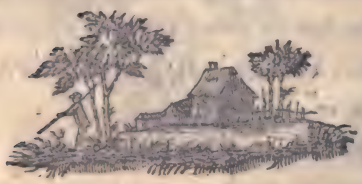
L'ARCHONTE ET LE VIEIL ATHÉNIEN,

CONTE IMITÉ DE MARTIAL.

DANS un ancien Conteur, qui paſſoit pour un ſage,
J'ai lu qu'un vieil Athénien,
Avec certain Archonte, eſprit dur & ſauvage,
Eut autrefois cet entretien :
Ariſte, m'a-t-on dit, t'a prouvé ſa tendreſſe ;
Son indulgente main guida tes premiers ans,
Et ſans doute ſon nom eſt cher à ta jeuneſſe :
Les bienfaits ſont des nœuds que ſerre encor le tems.
Sois heureux, mais ſois bon ; des ſervices d'Ariſte,
Garde un ſouvenir éternel.
—Qui ! moi ! m'en préſerve le Ciel !
Pour qui donc me prens-tu, mon pauvre moraliſte ?
Je le hais, Dieu merci !—Tu le hais, lui, cruel !
—Lui-même. —Ah ! Dieu, l'ingrat ! —L'ingratitude eſt bonne :

De très-honnêtes gens s'en ſont très-bien trouvés.
—Les propos ? — Eh ! qu'importe à qui les a bravés
—Les Loix ? —Ce vieux mot-là ne fait peur à perſonne.
—Les faits ?—Je les nierai.—Les diſcours.—Etoient feints.
—Tes promeſſes.—Du vent.—Tes beaux dehors.—Grimaces.
—Rien ne peut te dompter ?—J'ai rompu tous les freins.
—Tu ſeras accablé !—J'en aurai plus d'audace.
—Monſtre, & ta conſcience ?—Elle eſt en plein ſommeil.
—Il ſe peut que ton cœur échappe à ſes ſupplices !
—Je l'endors à force de vices.
—Ah ! malheureux ! crains l'horreur du réveil.

M. le Baron DE CHURLID.



LES TROIS MARIAGES DE VULCAIN.

Vulcain retrouvoit tous les jours
Vénus & Mars & les Amours
Dans ce même filet d'invention si neuve,
Dont jadis dans l'Olympe il avoit fait l'épreuve.
Las de toujours trouver ce qu'il cherchoit toujours,
Sans quereller Vénus, Vulcain lui dit : Madame,
Vous n'aimez pas les longs discours ;
En deux mots, j'ai fini : vous n'êtes plus ma femme.
Vénus le prit au mot, ne dit rien & partit.
Le Dieu qui forge le tonnerre,
Se crut le maître de la terre,
Quand il fut maître de son lit.
Mais ce Dieu dès le soir se souvient qu'il est homme,
Tant & si bien qu'au bout d'un mois,
Il reprend femme. Or cette fois,
A la Déesse Eris il présente la pomme.
Mes chers amis, cette Eris là,
C'étoit la Discorde en personne :

Son pauvre Epoux qui le ſoupçonne,
Comprend qu'il eſt tombé de Carybde en Scylla;
Quelque parti qu'on lui propoſe,
Elle n'en peut trouver un bon;
Et ſa réponſe à toute choſe
Commence par un *mais*, & finit par un *non*.
Vulcain vouloit parler, on lui fermoit la bouche.
Quand il vouloit du blanc, Eris vouloit du noir.
En guerre du matin au ſoir,
Avec Eris enfin, Vulcain devient farouche.
Un beau jour à ſa forge il ſaiſit ſon marteau,
Penſant traiter ſa femme ainſi que ſon enclume:
Eris qui l'apperçoit, le cœur gros d'amertume,
Reprend la clef des champs ſans chercher ſon trouſſeau.
La troiſième, dit-il, ſera bonne ou mauvaiſe:
Je ne peux trouver pis, je pourrois trouver mieux.
La Nymphe Echo charma ſes yeux:
Vulcain de l'épouſer ſe retrouva tout aiſe;
Il ſe croyoit heureux: car avec celle-ci,
Il n'eſſuyoit ni *mais*, ni *ſi*:
Mais la Nymphe étoit ſotte, & n'étoit pas muette;
Tout ce que dit l'Epoux, ſa femme le répète:

Le Dieu ne trouvoit pas que cela fût ſubtil.
S'il ſiffloit, s'il juroit, ainſi faiſoit ſa Belle.
Mais il me ſemble.... lui dit-il,
Il me ſemble.... répondit-elle.
Oh ! mon malheur eſt inoui,
Se récria Vulcain ! Echo répondit : oui.
Va, dit-il, ſi tu veux épouſer un vieux ſinge.
Vieux ſinge.... vieux ſinge.... vieux ſinge ;
Et vieux ſinge trois fois, ce furent ſes adieux.
Vulcain demeura veuf, je ne ſais s'il fit mieux.

M. BOISSARD.

LES PÉCHÉS CAPITAUX.

CERTAINE Dame en la foi bien appriſe,
Interrogeoit ſon Page à ce propos,
Voulant qu'il sût à quel nombre l'Egliſe
Avoit fixé les péchés capitaux.
Le Néophite auſſi-tôt dit : à quatre.
La Dame alors ripoſtant d'un ſoufflet,
Dit : apprenez qu'il n'en faut rien rabattre,
Nous n'en avons déjà pas trop de ſept.

M. ROBBÉ.

LES AMUSEMENS DE L'INNOCENCE.

ON l'affirma cent fois, ce n'eſt que dans les champs
Qu'on goûte un amour tendre, & de purs ſentimens.
La Nature y travaille autrement qu'à la ville;
Elle y rend les humains tout-à-fait différens,
Et leur donne des goûts beaucoup plus innocens.
C'eſt très-bien raiſonner : je n'ai point vu d'idylle
Qui ne parlât ainſi; tant leurs doctes Auteurs
Creuſent le cœur de l'homme, & ſont grands connoiſſeurs!
Quoi! cet amour ſi pur n'eſt-il donc qu'une fable?
Jugeons-en, mes amis, par ce trait véritable.
Dans un Bourg très-peu fréquenté,
Au fond d'une Province où jamais de nos villes
Les ruſes & les arts ne trouverent d'aſyles,
Etoit une jeune Beauté,
A peine au ſortir de l'enfance;
Sur ſon front ſiégeoit la candeur;
Ses attraits, ſon maintien, ſon éclat, ſa fraîcheur,

Tout annonçoit ſon innocence ;
Et ſon âge, & le lieu prouvoient ſon ignorance.
Son œil bleu langoureux, mais grand, mais bien fendu,
Toujours demi fermé, ſembloit n'avoir rien vu :
S'il s'ouvroit quelquefois, juſques au fond de l'ame,
On n'étoit point percé par un trait tout de flamme ;
Mais on ſentoit ſon cœur
Doucement enivré d'une tendre langueur.
Le coloris charmant de ſa joue éclatante
Eût été comparé par tous nos Beaux-Eſprits
Au lys pur & ſans tache, à la roſe naiſſante ;
Ses dents, au blanc émail ; ſes lèvres, aux rubis ;
Mais aucun n'habitoit au fond de ce village :
Nul n'y ſavoit louer, par des tours élégans,
De tant d'attraits divers l'éclatant aſſemblage ;
Et même les témoins de ſes appas naiſſans,
Des mots qu'ils employoient connoiſſant mal le ſens,
Lui diſoient qu'elle étoit gentille.
L'amour mal exprimé n'en a pas moins d'ardeur.
Les uns tout bonnement lui demandoient ſon cœur :
D'autres plus empreſſés parloient à ſa famille.
Un d'eux fut accepté. C'étoit un bon voiſin,

Riche, excellent buveur, mais non pas homme fin,
Convenant au Père, à la Mère,
Riant fort avec eux, & n'entretenant guère
L'innocente Beauté dont les traits le charmoient.
Tous les ſoirs enſemble ils ſoupoient;
Puis pour prendre le frais, à la porte ils venoient.
Là ſur un ſimple banc de pierre,
Plaçant à ſes côtés & la Mère & le Père,
Le futur Epoux s'aſſéyoit,
Contoit, racontoit & rioit.
Sa future, à ſes yeux, ſeule ſe promenoit,
Ne s'écartant point de ſa vue.
Nón loin de la maiſon, au détour d'une rue,
Un jeune homme bloti dans un coin ſe cachoit,
Et quand l'innocente paſſoit,
Il lui diſoit un mot, il lui faiſoit un ſigne,
Qu'avec art elle lui rendoit.
Puis ſur ſes pas ſoudain la Belle retournoit,
Devant ſon Epoux repaſſoit,
Lui parloit ſans myſtère, ou d'une main maligne
Lui faiſoit quelque niche, & plus loin s'avançoit.
A l'autre bout du mur, au coin d'une autre rue,

Un autre jeune-homme attendoit
Impatiemment ſa venue.
Quelques ſignes encore à la Belle il faiſoit ;
En ſecret il en recevoit,
Et la jeune innocente en hâte s'en alloit,
Paſſoit, repaſſoit, retournoit,
Les trompoit tous les trois, de tous trois s'amuſoit,
Et tous trois les ſatisfaiſoit.
La nuit en s'avançant avec ſa noire eſcorte,
De la retraite enfin le moment amenoit ;
Le Père avec ſa femme en ſon logis rentroit ;
La jeune fille les ſuivoit,
Avec grand bruit fermoit la porte ;
Et le futur Epoux chez lui ſe retiroit.
A ce bruit, chaque Amant partoit ;
Et pour ne point trouver le mari qu'il trompoit,
Chacun ſuivant ſon mur, & gagnant ſa demeure,
Derrière la maiſon tous les deux ſe croiſoient ;
D'abord diſcrètement tous deux ſe regardoient,
Sans parler s'entre-ſaluoient.
Mais enfin tous les ſoirs, tous deux à la même heure,
Au même lieu ſe rencontrant,

Ils eurent des ſoupçons ; un jour ils ſe parlèrent ;
D'abord ce fut obſcurément ;
Mais bientôt tous les deux à la fin s'expliquèrent.
O ciel ! jugez de leur courroux :
Quoi ! l'innocente ainſi nous abuſoit donc tous !
Il faut la dévoiler à ſon futur Epoux.
Ils vont, le rencontrent, l'inſtruiſent,
Et ſur le champ ils le conduiſent
Au logis de l'objet qui les joua tous deux.
Ils vouloient, diſoient-ils, le confondre à ſes yeux,
Et le lui faire bien connoître.
Ils marchent, & tous trois du logis s'approchant,
Ils la virent à la fenêtre,
Qui deſcendoit un long ruban,
Et par ce nouveau ſtratagême,
Peu contente d'avoir le ſoir en même temps
Flatté l'eſpoir de trois Amans,
Remettoit un billet aux mains d'un quatrième.

M. GUDIN.

LE PORTRAIT.

UN grand Seigneur très-avare, voyant
Un bon Curé qui d'un air ſuppliant,
Sur ſon portrait, paroiſſoit en ſilence
Fixer la vue : Ah ! dit ſon excellence,
A mon portrait, je le vois en ce jour,
Vous voulez donc faire auſſi votre cour !
N'eſt-il pas vrai ?... J'en devine la cauſe....
En avez-vous obtenu quelque choſe ?
Non, Monſeigneur, répond en s'inclinant
Le vieux Paſteur,... il eſt trop reſſemblant.

*M. G***.*

SAMMONOCODOM.

Dans ces beaux lieux que le Ménan arroſe,
Où des vergers les fruits délicieux
Offrent au goût le parfum de la roſe,
Il eſt ainſi que dans bien d'autres lieux,
Force Dervis qui pour la bonne cauſe
Prêchent fort bien & n'agiſſent pas mieux.
Un Talapoin, c'eſt ainſi que l'on nomme
Ces orgueilleux & pieux Fainéans,
Prêchoit un jour. Parmi nombre de gens,
Qui gravement écoutoient le ſaint homme,
Sur leurs talons aſſis, certain François
Se trouva là. Prodiguez les bienfaits,
S'écrioit le Célibataire;
Imitez, ſuivez à jamais
De Sammonocodom l'exemple ſalutaire.
Ce Patriarche au-deſſus des mortels,
Foulant aux pieds & le ſceptre & le trône,
Se fit Hermite, abdiqua la couronne,
Et l'Univers lui dreſſa des Autels.

A ce début & noble & pindarique,
Le grouppe assis salua l'Orateur,
Et fort content de son air fanatique,
Le régala d'un *fort bien*, *Monseigneur !*
Ecoutez-moi, poursuivit-il de même,
Vous, Mandarins, vous, Peuple Siamois,
Je suis des Dieux l'Interprète suprême,
Et Sammonocodom vous parle par ma voix.
Oui, ce Législateur, ce Juste
Etoit rempli d'humanité ;
Pour satisfaire à ce devoir auguste,
On le vit se réduire à la mendicité.
Quoique fort grand & d'énorme stature,
Quoique sa bouche eût la largeur d'un four,
Un grain de riz faisoit sa nourriture,
Le substantoit lui seul pendant un jour.
Un Pauvre, un soir, lui demandant l'aumône,
Mourant de faim, car point n'avoit goûté,
Le Saint arrache un œil & le lui donne,
Ne voulant pas manquer de charité.
Une autre fois, chose plus admirable !
Ce saint Reclus, ce phenix des maris,

Donne ſa femme, une femme adorable !....
Ah ! dit le François, à ce prix,
Qu'il eſt doux d'être charitable !

M. PLANCHET.

L'IGNORANCE MALIGNE.

JE n'ai compté dans tout notre quartier,
Diſoit Nicaiſe à la jeune Iſabelle,
Qu'un ſeul mari dont l'honneur ſoit entier.
Quel eſt-il donc, lui répartit la Belle ?
Juſques à moi, ſon nom n'eſt pas venu.
—Tu le connois cependant. Moi, dit-elle !
J'ai beau chercher, il ne m'eſt pas connu.

M. FRANÇOIS DE NEUCHATEAU.

LA LEÇON.

UN Juif juroit étendu ſur la roue :
Paſſe un Ivrogne, il monte à l'échaffaud.
Oh ! oh ! dit-il, ce pauvre Hébreu-là joue
A ſe damner, ce n'eſt ce qu'il lui faut.
Fils de David, c'eſt un fort grand défaut,
Qu'ainſi jurer, mets un frein à ta langue :
Ne peux-tu pas mieux choiſir ta harangue ?
—Par Abraham ! ſi je n'étois cloué,
Je t'apprendrois... — Tout doux, répond l'homme ivre !
Soyons polis ; c'eſt peu d'être roué :
Il faut encor, mon frère, apprendre à vivre.

M. MASSON DE MORVILLIERS.

LA

LA CHATTE ET L'ORAGE.

MINETTE! Eh quoi! tu n'es donc qu'une bête,
Toi dont l'esprit m'avoit toujours surpris!
Toi qui te ressouviens, prévois & réfléchis,
Tu n'es qu'un automate! & tu n'as une tête
Et des sens comme nous, là... que pour l'ornement,
Seulement!
Quoi! lorsqu'en embuscade, au creux d'une gouttierre,
Griffe en arrêt, tu fais la guerre
Aux ennemis de tes états;
Lorsqu'inventant maint stratagême
Sûr, digne de Scapin lui-même,
Contrefaisant la morte, accrochée à des lacs
Par la patte, la queue en haut, la tête en bas...
Quoi! dans ces tours où brille une raison suprême,
A-peu-près comme nous, tu ne raisonnes pas!
— « Ciel! un chat raisonner! quelle thèse damnable,
Va s'écrier le vieux Docteur,
Partisan de Descarte, éternel disputeur!
» Vous le douez d'une ame à la mienne semblable,

» D'un esprit immortel, innocent ou coupable !
» Vous êtes Philosophe, & je conclus qu'il faut.... »
—Qu'il faut m'entendre au moins : ai-je dit un seul mot
Qui ressemble à cela ? Je suis très-orthodoxe,
Ecoutez-moi : ce chat, je le fais raisonner :
Donc c'est un esprit pur que je veux lui donner ?
Belle conclusion ! je le vois combiner,
Examiner, juger & se déterminer ;
Et je ne puis sans paradoxe,
Lui refuser sa part au don de raisonner,
Don qu'avec Condillac je sais qu'il faut borner.
Je sens, je vois l'effet dont j'ignore la cause ;
Chez nous l'ame est le grand agent,
Le seul principe intelligent ;
D'accord : Eh bien ! chez lui c'est autre chose.
Mais qu'est-ce ? Je ne sais. On explique cela
Par l'instinct, direz-vous. — Le beau mot que voilà !
Eh ! qu'est-ce que l'instinct ? sinon la connoissance,
Encor dans son commencement ;
Toujours fille du sentiment,
Nous l'appellons esprit, raison, intelligence,
Alors qu'elle est unie à des corps plus parfaits.

Un monde de beſoins hâte en nous ſes progrès,
Et pour moi, je crois voir moins différer en ſomme
L'huître du chat, que le chat de tel homme.
Il en eſt de ſi ſots! Minette a tant d'eſprit!
Mais écoutez plutôt ce fidèle récit.
Le fait eſt arrivé n'aguère.
L'été dernier, près d'un bois ſolitaire,
Tout attenant à ma maiſon,
Deux Chats, parmi le verd gazon,
Batifoloient avec leur Mère.
Heureux, ils n'étoient pas en âge de raiſon,
Et les jeux innocens faiſoient leur grande affaire;
Que n'eſt-ce celle encor de l'arrière-ſaiſon!
Tout-à-coup deux ſombres nuages
Se heurtent au milieu des airs;
De leur choc rejaillit la foudre & mille éclairs;
C'étoit le plus bruyant, le plus noir des orages,
Un vrai déluge; & nos Chats de trotter,
Deçà, de-là, par-tout. La porte étoit fermée;
La fenêtre eſt trop haute, on n'y ſauroit ſauter
La pluie augmente encor, la nue eſt enflammée
Et rien, hélas! ne les peut abriter.

Que fait alors mère Minette?
Moins tremblante pour ſoi que pour ſes deux enfans,
Elle avoit obſervé, ſans doute, que les gens
S'annonçoient au logis en ſonnant la ſonnette,
Dont le cordon s'allonge & pend juſqu'au dehors.
Elle le lorgne, ſaute, & faiſant maints efforts,
S'élance, tombe, ſaute, y reſte ſuſpendue
Par les deux pattes de devant.
Soudain, comme un lutin, la voilà s'agitant,
Tirant, tirant,
Tant & ſi bien qu'elle fut entendue.
La fenêtre s'ouvre à l'inſtant.
Qui va là?.... C'eſt.... Minette.... au miracle! au prodige!
Mais.... n'eſt-ce point un revenant,
S'écrie Aline? Oh! non, c'eſt Minette, vous dis-je.....
On accourt & l'on prend preſque pour un preſtige,
L'effet induſtrieux de ce qu'on nomme *inſtinct*,
Guide ſouvent bien plus certain,
Que la raiſon qui nous dirige.

LA PARURE.

IL eſt trop vrai, sèxe charmant & doux,
Plaire à nos yeux eſt un beſoin pour vous :
Heureux beſoin que la coquetterie,
Le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
L'art d'embellir vos charmes ſéduiſans,
Font éclater, ſans attendre les ans !
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace,
En eſt la preuve. Ecoutez-moi de grace ;
Tout ornement de mon conte eſt proſcrit :
Simplicité vaut mieux que bel eſprit.
A quatorze ans, Eglé vive & gentille,
Sous le regard de ſes pauvres Parens,
Croiſſoit en âge, ainſi qu'en agrémens :
A quatorze ans, quel bonheur d'être fille,
Fille & jolie ! Eglé l'étoit, dit-on.
Son grand œil noir, ſa mine appétiſſante,
Le tour heureux de ſon petit menton,
Les deux tréſors de ſa gorge naiſſante,
Charmoient déjà tous les yeux du Canton.

Advint qu'un jour ſur ces globes d'albâtre,
Point n'étendit cet envieux tiſſu,
Qui les dérobe au regard idolâtre :
Oh ! quel bonheur, ſi Colin l'avoit ſu !
Mais cet oubli par la Mère apperçu,
Fit bien gronder la pauvre Eglé ſurpriſe :
« Que vois-je ?.... O ciel ! O fille mal appriſe !
» Quoi ſans fichu ! quel coupable deſſein,
» Aux yeux laſcifs découvre votre ſein ?
» Ah gardez-vous de paroître ainſi nue ;
» Sous un mouchoir il faut vous enterrer ».
Las ! j'y conſens, dit la fille ingénue :
Mais avec quoi pourrai-je me parer ?

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L'ASTROLOGUE,

ET L'HOMME QUI A PERDU SON FILS.

UN homme avoit perdu ſa chère géniture,
Et dans les villes d'alentour,
Il la cherchoit la nuit, il la cherchoit le jour :
Tant il eſt vrai que rien ne coûte à la Nature !
Or en courant il s'égara,
Et de fortune rencontra
Un Aſtrologue taciturne,
Qui voyoit ou qui croyoit voir,
Au travers d'un nuage noir,
La jonction de Vénus & Saturne.
« L'auriez-vous apperçu, lui dit-il en tremblant,
» Il s'eſt enfui de ma demeure,
» Et je le cherche vainement....
» Il vient de paſſer tout-à-l'heure »,
Lui répliqua très-froidement
Celui dont l'ame étoit encor au firmament,
» Je le crois entouré de quatre Satellites....

» Juſte Ciel ! s'écria ce père infortuné ;
» De ſon égarement voilà les triſtes ſuites !
» Il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais né » ....
Notre habile Aſtrologue, à ſon récit fidèle,
Pourſuivoit en diſant : « Il s'eſt approché d'elle,
« Et.... Mais à cet endroit le père furieux
Lançant contre le Ciel un anathême affreux,
Fit ſoupçonner à l'Aſtrologue
Un qui-pro-quo dans tout le dialogue.
On s'éclaircit, & le père confus,
Grava, dit-on, ſur l'écorce d'un frêne,
Ces quatre vers qui dépoſoient ſa peine :
« Nous ſommes tellement la dupe
» Du chagrin & de la gaîté,
» Que nous croyons tout le monde occupé
» Du ſentiment qui nous occupe.

M. DE PIIS.

LE BON CHOIX.

DES Beaux-Eſprits je hais la vanité ;
Les rabaiſſer eſt œuvre méritoire ;
Ils ont beſoin de plus d'humilité,
Et c'eſt pour eux que j'écris cette hiſtoire.
De leurs talens quelle eſt l'utilité ?
En tirent-ils plaiſir, profit ou gloire ?
Non ; & pourquoi s'en feroient-ils accroire ?
J'en ai tant vu ſupplantés par des ſots !
Soit à la Ville, à la Cour, à l'Armée,
Les gens d'eſprit n'ont jamais les bons lots :
Les ſots ont tout, même la renommée.
D'en raconter le pourquoi, le comment,
Ce n'eſt mon fait : je dirai ſeulement,
Comme en amour, ainſi qu'en toute affaire,
Les Beaux-Eſprits ſouvent perdent leurs ſoins,
Tandis qu'un ſot a le talent de plaire.
Ne m'en étonne, & le blâme encor moins :
Car, après tout, dans l'amoureux myſtère,
Le bien parler ne vaut pas le bien faire.

Vous ſaurez donc qu'en un même logis,
Vivoient enſemble & comme bons amis,
Deux jeunes gens; l'un avoit nom Pamphile,
Pour ſon eſprit renommé dans la Ville,
Faiſant bouquets, contes & madrigaux,
Et tous les mois loué dans les journaux.
L'autre n'avoit pareille deſtinée,
Vrai ſans-ſouci, ne s'occupant de rien,
Il dormoit tard, buvoit & mangeoit bien,
Puis digéroit pour finir la journée :
Tant que vivant de la ſorte inconnu,
Juſques à nous ſon nom n'eſt pas venu.
Pluſieurs croiront que cela m'embarraſſe;
Mais pour ſi peu je ne m'étonne pas.
Un nom ſe perd, un autre le remplace.
J'en connois tant, dont en ſemblable cas,
Un nom d'emprunt a ſoutenu la race :
A mon Héros enfin s'il faut un nom,
D'autorité je le nomme Cléon.
Bien aurois pu, pour ennoblir mon conte,
Vous le titrer de Marquis ou de Comte;
Car, entre nous, on en voit aujourd'hui,

Et des plus fiers, pas plus connus que lui :
Mais briſons-là. Tout ce qui m'eſt utile,
C'eſt que Cléon ſoit ami de Pamphile :
Au demeurant, tous deux jeunes & frais,
Au même tems, vint habiter encore,
Sous même toît la charmante Iſidore,
Brune piquante, à l'air vif & fripon,
Et dont les yeux à-la-fois font éclore
Et les deſirs & l'eſpoir du pardon.
Il en faut moins pour tenter la jeuneſſe ;
Auſſi bientôt, voilà que nos amis
Sont tous les deux chez leur voiſine admis.
Ce n'eſt d'abord que ſimple politeſſe,
Et juſques-là les ſuccès ſont égaux :
Mais le deſir, ſous le nom de tendreſſe,
Des deux amis fit bientôt deux rivaux.
Hé ! mais, dira quelque critique auſtère,
S'ils ſont rivaux, comment ſont-ils amis ?
Rien n'eſt plus ſimple, en voici le myſtère.
Pamphile avoit, en Héros littéraire,
Pour ſon rival un ſouverain mépris ;
Tel concurrent n'étoit pas une affaire :

Permis à lui de diſputer le prix.
Cléon modeſte autant que débonnaire,
Reſpectoit fort Meſſieurs les Beaux-Eſprits,
Et le reſpect étouffe la colère :
Ainſi tous deux, par un motif contraire,
Etoient rivaux, & non pas ennemis.
Tous les ſuccès ſont d'abord pour Pamphile ;
Son doux parler, ſon langage facile,
Charment l'oreille & captivent le cœur ;
En l'écoutant, la Beauté plus docile,
Blâme en ſecret ſon injuſte rigueur.
C'étoit d'abord louange enchantereſſe,
Qu'accompagnoient des regards éloquens :
Il traite enſuite avec délicateſſe,
Dans ſes propos, le bonheur des Amans :
Puis il s'enflamme, & ſes diſcours brûlans,
Des doux plaiſirs peignent l'heureuſe ivreſſe.
A tout cela, que diſoit ſon rival ?
Rien, ou deux mots qu'encor il plaçoit mal.
Ainſi paſſoient les rapides journées
Entre Iſidore, & Pamphile & Cléon,
Lorſque l'Amour ou bien l'occaſion,

De tous les trois changea la deſtinée.
C'étoit l'été, de plus c'étoit le ſoir;
A la chaleur cherchant à ſe ſouſtraire,
Notre Beauté, tranquille & ſolitaire,
Prenant le frais, rêvoit dans ſon boudoir.
Son abandon, ſa toilette légère,
Tous deux ſans art, augmentoient ſes appas.
Ainſi Vénus, pour enchanter la terre,
Se faiſoit voir, & ne ſe paroit pas.
Nos deux amis qu'un même eſpoir amène,
Viennent tous deux, & tous deux ſont reçus;
Pamphile encor s'empare de la ſcène,
Parlant le mieux, quoiqu'il parlât le plus.
A ſes diſcours, l'Amour prêtoit encore
Un plus doux charme, un attrait plus flatteur:
En l'écoutant, la charmante Iſidore,
D'un feu nouveau ſent embrâſer ſon cœur;
Il naît à peine & déjà la dévore.
Tout la trahit, juſqu'au ſoin qu'elle prend
Pour dérober ſes ſecrettes penſées.
Sur ſes beaux yeux ſes paupieres baiſſées
Rendent encor ſon regard plus touchant;

Elle ſe tait : mais un ſoupir brûlant
Vient entr'ouvrir ſes lèvres demi-cloſes ;
Son teint de lys n'offre plus que des roſes ;
Avec effort ſon ſein eſt agité :
Ainſi l'Albane eût peint la volupté.
Oh ! de l'eſprit puiſſance enchantereſſe,
Dit-elle enfin ! quel preſtige flatteur
A votre voix, fait naître le bonheur ?
L'heureux talent ! Sans doute vos ouvrages
Offrent auſſi ces charmantes images !
Je veux les voir. Pour moi vous les lirez ;
En les liſant, vous les embellirez.
Parlant ainſi, vous voyez que la Belle
A ſon Amant offroit l'occaſion
De la revoir, d'être ſeul avec elle,
Et d'éviter l'incommode Cléon.
Mais cet éloge a trop flatté Pamphile.
Ivre de gloire, encor plus que d'amour,
« Eh quoi ! mes vers ! Ah ! rien n'eſt plus facile ;
» Vous les verrez, & même dès ce jour ».
Il dit, & part. Son rival plus tranquille,
Le laiſſe aller, & cherche à faire mieux.

Près d'Iſidore, il approche en ſilence ;
Il la voit belle, & la voit ſans défenſe ;
Pour la réduire, un geſte audacieux,
En ce moment, lui tient lieu d'éloquence.
La Belle crie, & ſe plaint de l'offenſe ;
Sans s'étonner, l'Amant ſilencieux
La laiſſe dire, & cependant s'avance ;
Si bien fait-il, malgré ſa réſiſtance,
Qu'il trouve enfin la route de ſon cœur,
Puis s'en empare & s'y place en vainqueur.
Ainſi placé, le tems ne dure guère :
Auſſi tous deux oublioient aiſément
L'ami Pamphile ; il vit tout le myſtère ;
Car par malheur il rentra bruſquement.
Vous croyez tous qu'Iſidore eſt confuſe :
Vous vous trompez, & ſans chercher d'excuſe,
Dans ſon maintien règne la liberté.
Pamphile ſeul étoit déconcerté ;
Il ſavoit tout, & ne ſavoit que dire.
La Belle enfin avec un doux ſourire,
Lui dit : mon cher, ſoyez de bonne foi,
Vous aimez mieux vos ouvrages que moi ;

Soyez heureux, je promets de les lire :
Même d'avance ici je les admire.
Mais apprenez que femme qui ſe rend,
Veut régner ſeule au cœur de ſon Amant.
A mes dépens ſi vous cherchez à rire,
Vous le pouvez, vous avez mon ſecret :
Mais d'un couplet ou bien d'une ſatyre,
Je vous préviens que je crains peu l'effet :
Car, entre nous, ce que vous pourrez dire,
Ne vaudra pas ce que Cléon a fait.

M. DE LA CLOS.

LE

LE ROI, LE PAYSAN ET L'HERMITE.

UN vieux Roi du Japon, tourmenté d'insomnie,
(On m'a dit que ce mal étoit le mal des Rois)
Vit à la chasse un Villageois
Etendu dans une prairie,
Qui reposoit si doucement,
Et dormoit si profondément,
Que du triste Monarque il excita l'envie.
Au même endroit, un Hermite passoit,
Homme sage, & qu'alors par-tout on respectoit,
Faisant peu de sermons, ne prêchant que d'exemple;
De toutes les vertus son cœur étoit le temple.
Le Roi l'arrête, & lui dit : Homme saint,
De grace, dites-moi pourquoi ce misérable,
Que le malheur poursuit, que la fortune accable,
Malgré les maux qu'il souffre, & malgré ceux qu'il craint,
Dort comme un bienheureux, & bien mieux qu'un Monarque?
De la paix de son cœur, c'est l'infaillible marque,

Répond l'Hermite; Sire, un pauvre Villageois
Ne condamne perſonne, & ne fait point de Lois.
Jamais l'ambition ne trouble ſa penſée;
Des fautes qu'il commet ſeul coupable & puni,
Ses chagrins ſont l'impôt, la taille, la corvée.
Il travaille pour vous, & vous veillez pour lui.
De plaiſirs & de maux ce conſolant partage,
D'un Dieu juſte & clément eſt l'immortel ouvrage;
Vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux;
Vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Ainſi parla l'Hermite; & le Roi furieux
Le fit punir, & n'en dormit pas mieux.

LA CHAPELLE DE VÉNUS.

SORTANT de l'humide ſéjour,
Vénus fut conduite à Cybèle ;
C'étoit pour plier l'Immortelle
A l'étiquette de la Cour.
Au ton grave de ſon modèle,
Pouvoit-elle ſe conformer ?
L'art de plaire & de tout charmer
Eſt la dignité d'une Belle.
C'étoit toujours nouveau chagrin :
La majeſté d'une Déeſſe
Ne permet pas qu'au jour paroiſſe
L'albâtre arrondi d'un beau ſein.
Fuyant ſa Tutrice incommode,
Vénus s'échappe un jour des Cieux,
Pour chercher un climat heureux,
Où les appas ſoient plus de mode.
Elle fixe ſes pas errans
Auprès d'un Temple de Cybèle :
Une indulgence ſolemnelle,

Le rempliſſoit de Pénitens.
Voyant une foule ſi grande,
Un projet lui vient auſſi-tôt:
C'eſt d'arrêter chaque Dévot,
Et de s'appliquer ſon offrande.
Un ſimple autel naît dans les champs;
Des fleurs ſont toute ſa richeſſe:
Mais Vénus en eſt la Prêtreſſe,
Et les Amours, les Deſſervans.
La foule avec idolâtrie,
A ſon oratoire ſe rend;
C'eſt que le cœur eſt bien fervent,
Lorſque c'eſt la Beauté qu'il prie.
Cybèle, ſans Adorateurs,
N'avoit pas même un ſacrifice.
Ah! lui dit un jeune Novice,
Il n'eſt plus de foi ni de mœurs;
Faut-il qu'émule de Cybèle,
Vénus entraîne les paſſans?
Pour le Temple ils n'ont plus d'encens:
Ils brûlent tout à la Chapelle.

M. LEPRIEUR.

LE TABLEAU.

Des Marguilliers, dans leur Egliſe,
Ayant fait mettre un ornement nouveau,
(C'étoit du Purgatoire un aſſez bon tableau)
Chacun trouva cette œuvre exquiſe;
Le Curé ſeul en fut mal ſatisfait.
Pourquoi? Parce qu'entre les ames
Qu'on voyoit au milieu des flammes,
Il crut remarquer ſon portrait.
Le Peintre qui logeoit contre le Preſbytère;
Reprimandé ſoudain du ton le plus ſévère,
Dit au Paſteur : Monſieur, calmez votre courroux.
Ce qui vous mécontente eſt choſe imaginaire;
Je ne ſuis pas méchant, ni téméraire,
Au point de me jouer d'un homme tel que vous;
Et ſuppoſez que de votre figure,
Quelque trace vraiment s'offrit dans ma peinture,
Ce ſeroit l'effet du haſard:
Croyez, croyez, je vous conjure,
Qu'à cette biſarre aventure,

Ma volonté n'auroit la moindre part.
Bien loin de s'appaiſer, le Curé peu crédule,
Sur nouveaux frais tança ſon Paroiſſien :
Dévotement il l'appella vaurien,
Barbouilleur, eſprit ridicule,
Mauvais plaiſant, & plus mauvais Chrétien.
Cette harangue peu gaillarde,
Au nez du Peintre enfin fit monter la moutarde ;
Tant qu'il s'écria, l'œil en feu :
Je ne vous ai point mis en jeu ;
Non, Monſieur, mon tableau n'a rien qui vous regarde ;
Vous mettre en Purgatoire ! y penſez-vous morbleu ?
Le Purgatoire étoit trop peu :
C'eſt pour l'Enfer que je vous garde.

M. HARDUIN.

LE SYLPHE PAR EXCELLENCE,

CONTE QUI N'EN EST PAS UN.

EN dépit des arrêts de la froide étiquette,
Malgré la vapeur de l'encens,
Qu'on aime à reſpirer, qu'avec peine on rejette,
Enfin malgré les Courtiſans,
Un vertueux Monarque, aux preſtiges du trône
Echappe quelquefois, par ſon ame emportée,
Et place auprès de ſa Couronne
Le miroir de la Vérité.
Un mot alors, un ſeul trahit ſon caractère,
Sa candeur, ſa juſtice ou ſon humanité,
Le bien qu'il veut, ou le bien qu'il eſpère;
Et ce qu'il dit, ſans que l'art l'ait dicté,
Il faut par ſentiment le redire à la terre,
Et qu'en pleurant de joie, une Muſe ſincère
L'apprenne à la poſtérité;
C'eſt ce que la mienne va faire.
Un jeune Roi, qui n'étoit point gâté

Par les grandeurs, ni conduit par l'ivreſſe
De ſon pouvoir illimité,
Cueilloit avec les fleurs qui parent ſa jeuneſſe,
Les fruits tardifs de la maturité,
Et la moiſſon de la ſageſſe.
Entretenant un ſoir les Dames de ſa Cour,
Il s'en fit écouter, même en parlant morale,
Et ſans dire un ſeul mot de tous les riens du jour,
Ce qui n'étoit pas loin de prêter au ſcandale,
Sans faſte, il raiſonnoit des devoirs importans,
Dont il fut à-la-fois l'organe & le modèle,
Du ſoin de l'avenir, de l'emploi des inſtans,
Du choix d'un ami vrai, courageux & fidèle,
Et l'on ne dormoit pas !... C'eſt qu'un Prince à vingt ans,
Lorſqu'il peint la vertu, la rend encor plus belle.
L'une de ces Dames, dit-on,
La moins grave & la plus jolie,
Qui juſques-là, charmante en ſa folie,
Ne penchoit pas pour la raiſon,
Après s'être un peu recueillie
Sur l'utilité du ſermon,
Regarde le Monarque, & tout-à-coup s'écrie :

« Sire, vous prêchez bien ; vous m'avez convertie :
» La vérité ſe montre ; adieu l'illuſion !
» Mais comme, ſans mentir, de moi je me défie,
» Chaque fois que je vais faillir,
» Je voudrois bien à tems pouvoir être avertie
» Par quelque Sylphe alerte, ou quelque bon Génie,
» Qui ſe tînt toujours là, prêt à me ſecourir
» Dans certains haſards de la vie.
» Réparer eſt pénible, il vaut mieux preſſentir.
» Je n'aime pas trop la prudence,
» Mais j'abhorre le repentir ;
» Il enlève tout au plaiſir,
» Sans rendre rien à l'innocence.
» Aveugle & foible, il me faut un ſoutien,
» Une voix ſéduiſante & sûre,
» Qui me diſe quand la Nature
» Me conſeillera mal ou bien ;
» Sans un Sylphe, en un mot, je ne réponds de rien ».
— « Eh ! Madame, lui dit le jeune & ſage Aurèle,
» Ce Juge, ce ſoutien, cet oracle fidèle,
» Vous l'aurez, quand il vous plaira ;
» Que dis-je ? vous l'aviez d'avance ;

» Lui ſeul, de vos amis, jamais ne vous fuira ;
» C'eſt le moins ſujet à l'abſence :
» Prêt au moindre ſignal, d'y répondre occupé,
» Toujours il parle au cœur, qui l'écoute en ſilence ;
» Et c'eſt ?.... Qui donc enfin ?.... Qui ?.. Votre conſcience.
» Oui, c'eſt-là le vrai Sylphe ; il n'a jamais trompé ».

DORAT.

L'INCERTITUDE.

DANS les ſalons & les riches portiques
D'un riche hôtel tout fraîchement conſtruit,
Et qui de l'art épuiſa les rubriques,
Fort empreſſé, Dorimond nous conduit ;
Il va devant, avant nous s'ébahit,
Ouvre grands yeux, épanouit ſa face ;
Tout l'éblouit, l'étonne, le ſurpaſſe :
Pour moi, ne ſais plus que penſer du fait.
« Un mot, Bonhomme, éclaircis-moi, de grace :
» Es-tu céans le Maître ou le Valet » ?

M. PIDOU.

L'USAGE
DU BEAU MONDE.

EH ! quoi ! disois-je à la brillante Ernelles,
L'Idole du grand monde & l'exemple des Belles,
Chaque jour vous semblez vous éloigner de moi !
Ce Colonel, hélas ! vous rendit infidèle ?
Par-tout il suit vos pas. Vous me raillez, dit-elle,
Mais cet homme est charmant, bien fait, la jambe belle...
De plus, savez-vous bien qu'il soupe avec le Roi ?
— Il soupe avec le Roi !.... Je vous entends, cruelle ;
C'en est fait ! & vous me quittez ;
Vous vivez avec lui. — Monsieur, vous m'insultez ;
On n'a jamais dit une chose telle.
— Qui moi, je vous insulte en vous interrogeant ;
En voulant éclaircir & mon sort & le vôtre ?
En cherchant à savoir si je suis votre Amant,
Ou si vous préférez quelqu'autre ?
— Oüi, Monsieur, c'est manquer aux usages reçus,
A mon sèxe, aux égards qui du moins lui sont dûs ;

Sur tout ce qui déplaît, il faut ſavoir ſe taire,
Que je vous quitte ou non, il n'eſt pas néceſſaire
De me le demander; vous devez bien le voir:
Et quant au ſucceſſeur que vous pourriez avoir,
Que vous importe-t-il? ſi je deviens volage,
Changez; mais ſachez vivre, au bon ton formez-vous;
Soyez diſcret, poli, reſpectez tous nos goûts,
Et du grand monde enfin connoiſſez mieux l'uſage.

M. GUDIN.

LE VIEILLARD SORTI DE PRISON.

Victime de la calomnie,
Chrémés, dans l'hiver de ſes ans,
Par l'ordre du Tyran d'Athènes ſa Patrie,
Eſt arraché du ſein de ſes Parens,
Eſt ſéparé de ſes amis pleurans,
Et conduit avec barbarie,
En un cachot, loin de l'œil des vivans.
Dans cette odieuſe demeure,
Le monſtre veut qu'il vive en proie à ſes ennuis;
Il vécut, ou plutôt il gémit jours & nuits,
En deſirant ſa dernière heure.
Enfin pourtant il ſe fit à ces lieux;
Il liſoit, il prioit les Dieux;
De vers plaintifs il chargeoit ſa muraille;
Il chanta quelquefois même des airs joyeux,
Et ce fut lui dont l'art ingénieux
Fit le premier étui de paille.
Mais le Tyran n'eſt plus; il périt à ſon tour.
Chrémés, vous êtes libre après trente ans de peines;

Allez revoir le jour,
Allez revoir Athènes.
Il ſort pour gagner ſon logis;
Mais quelle eſt ſa ſurpriſe extrême?
Le voilà, grace au tems, nouveau dans ſon Pays;
Tout eſt changé, bâtimens, gens, habits:
Il ne peut pas trouver ſa maiſon même.
— Où ſont mes Neveux, mes Couſins?
Qu'eſt devenu mon tendre Frère?
— Tous ont terminé leurs deſtins.
— Où chercherai-je, en ma douleur amère,
Mes Condiſciples, mes voiſins,
Et celle qui me fut ſi chère,
Et ces amis au cœur ſenſible & bon;
Et mon vieux ſerviteur, mon pauvre Parmenon?
— Ils ſont morts. — Ainſi donc je ſuis ſeul ſur la terre;
Remenez-moi dans ma priſon.

M. SELIS.

LE PORTIER DIABLE.

LE Suiſſe des Enfers, avec quelques amis,
S'amuſoit un matin dans ſa guérite noire.
Il s'amuſoit, diront nos Critiques ſurpris!
Quels étoient ſes plaiſirs? liſoit-il le grimoire?
— Non, Meſſieurs, non, pas plus qu'on ne lit vos écrits.
Il ſe divertiſſoit tout uniment à boire;
Et dans un pays chaud, cela vaut bien ſon prix.
Armé d'une coupe profonde,
Il venoit d'entonner, je ne ſais quelle ronde,
Que ſon goſier cadençoit aſſez mal,
Quand ſur le ſeuil du manoir infernal,
Il crut appercevoir du monde.
Il y court; il regarde, & deux nouveaux venus,
Couple de réprouvés, ayant les doigts crochus,
Et parlant un jargon que l'on n'entendoit guère,
Au travers du guichet, s'offrent à ſa viſière.
Que faiſiez-vous là-haut, s'écria-t-il ſoudain?
Nous étions Procureurs, dit l'un d'un air chagrin;
Et malgré la rigueur du Jugement céleſte,

Nos travaux, je vous le proteſte,
N'ont jamais eu pour but que le bien du prochain.
J'entends, dit le Portier qui regrette & ſon verre,
Et ſa ronde, & ſon comité,
Vous avez l'un & l'autre été
Des Pirates en pleine terre :
Tenez ! reſtez encor un moment-là ;
Il tombe ici de ces gens par douzaines :
Quand vous ſerez quelques centaines,
Vous frapperez, on ouvrira.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

ZÉLOR ET ACANTHE.

O Mes amis, faiſons revivre
Ce ſiècle heureux où l'homme n'eut à ſuivre
Que les loix de l'Amour & celles de l'honneur,
Où la Beauté ne cédoit qu'au vainqueur,
Où l'eſpoir enchanteur d'enflammer ſa Maîtreſſe,
Rendoit tous les Amans guerriers:
C'étoit le Dieu de la tendreſſe,
Qui créoit les preux Chevaliers;
Pour obtenir le myrte, il falloit des lauriers.

Dans ce bon tems, vivoit une Beauté charmante,
Légère, fraîche, agaçant le deſir;
On la nommoit la belle Acanthe:
Taille noble, grace touchante,
Elle avoit tout.... Ses yeux appelloient le plaiſir.
Les Chevaliers inventoient pour lui plaire,
Des jeux, des fêtes, des tournois;
Soins ſuperflus: ſon ame trop légère,
Entre mille rivaux, ne pouvoit faire un choix.

Parmi ceux que l'amour ſoumettoit à ſes loix,
Etoit Zélor, la fleur de la Chevalerie,
Zélor, qui ſous l'habit de Mars,
Eut d'Adonis les traits, la courtoiſie.
Sur ſon écu, de toutes parts,
Etoit gravé le nom de ſa belle ennemie :
Mais à peine un inſtant fixoit-il ſes regards.
Un jour qu'on célébroit la fête de Cythère,
Acanthe qui du Dieu ſembloit être la mère,
Parut au Temple, & ſoudain dans les airs,
Cet oracle ſe fit entendre :
« Mon pouvoir qui s'étend ſur ce vaſte Univers,
» Veut qu'Acanthe porte mes fers,
» Plus belle encor, lorſqu'elle ſera tendre ;
» D'un Chevalier attentif à ma voix,
» Elle va devenir la conquête aſſurée.
» Il eſt une caverne, & ſombre & retirée,
» Au milieu d'un antique bois ;
» Deux Dragons vigilans en défendent l'entrée ;
» Un vieux Magicien donne en ce lieu des loix ;
» Là, de tout tems, il paſſe dans ſes doigts,
» Tous ces anneaux, ſimple & frêle parure,

» Bijoux précieux & charmans,
» Auxquels eſt attaché le deſtin des Amans
» Et le bonheur de la Nature.
» Celui d'Acanthe, ouvrage de mon fils,
» Au petit doigt fixé d'une main sûre,
» Ne cédera qu'aux coups les plus hardis.
» Que le plus amoureux haſarde l'aventure;
» Qu'il faſſe briller ſa valeur;
» Qu'il foule aux pieds cet ennemi terrible,
» Et s'il peut du bijou devenir poſſeſſeur,
» Il rendra la Belle ſenſible.... »
Vénus ſe tait, le temple retentit,
L'éclair brille, la foudre gronde,
L'écho murmure..... On auroit dit
Qu'à cet anneau fatal tenoit la fin du monde.
Acanthe s'étonne & pâlit:
Mais en ſecret elle ſe réjouit,
Qu'un Chevalier pour elle ſe morfonde:
Ses attraits en auront encor plus de crédit.
Mais cependant Zélor avoit quitté la fête....
(Il fut toujours, en brave Chevalier,
Lent à l'office, au combat le premier.)

La lance au poing, il pique ſon courſier,
Vers la forêt qui ſervoit de retraite
A l'Enchanteur.... Des Dragons furieux
Il fait d'abord plier les têtes;
Puis méditant de plus nobles conquêtes,
Il s'avance à tâtons dans l'antre ténébreux.....
Lorſque pouſſant des hurlemens affreux,
Son ennemi s'oppoſe à ſon paſſage:
L'audace eſt ſur ſon front, dans ſes yeux eſt la rage,
Et dans ſa main brille un fer acéré.
Là, chaque coup donné, rendu, paré,
Des Combattans fait éclater l'adreſſe;
Lors d'un revers fièrement aſſené,
Zélor, de ſon rival, abat la tête énorme:
Elle roule à ſes pieds.... Mais qu'il fut étonné,
Lorſqu'à ſes yeux ſortit du tronc informe
De ce cadavre inanimé,
Un bel enfant, nud, foible & déſarmé.
« Ceſſez, dit-il, une auſſi rude guerre;
» Ah! par pitié, laiſſez-moi ce bijou:
» Quoi! dégainer ainſi cet affreux cimeterre
» Sur un enfant! pourquoi?.... Pour un joujou,

» Pour un petit morceau de verre » ?
Il falloit fuir : Zélor qui voit ſes vœux comblés,
Saiſit la bague..... O ſurpriſe ! ô merveille !
Tout diſparoît ; mille ſerpens ailés
Naiſſent en foule à ſes regards troublés :
Leurs ſifflemens étonnent ſon oreille :
Mais c'eſt envain : ſous ſes coups redoublés,
Tout meurt, tout tombe ; on voit le jour éclore ;
D'un vif éclat, la bague ſe colore :
Zélor la tient ; Acanthe fuit envain,
Et l'Enchanteur fait terminer ſoudain
Un combat qui le déshonore.
C'eſt le dernier qu'il a livré, dit-on ;
Tous ſes Dragons lui reſtent bien encore :
Mais ils ont bien changé de ton.
On ſe munit de chaînes que l'on dore,
De dons brillans, de gâteaux emmiellés,
Et tous les jours les anneaux ſont pillés.

MADAME DE BOURDIC.

LA GRANDE NOUVELLE.

Mondor rêvant un jour aux Thuileries,
Fut abordé par Monſieur Bavarroi,
Lequel lui dit : trêve de rêveries!
Embraſſons-nous, mon cher ami : — Pourquoi?
— Savez-vous pas une grande nouvelle,
Qu'hier au ſoir on m'apprit? — Quelle eſt-elle?
— Dans un combat contre les Inſurgens,
Le mois paſſé, non loin d'une rivière,
Dix mille Anglois ont mordu la pouſſière;
Mille ſont pris, le reſte eſt ſur les dents:
Or vous ſentez qu'après cette défaite,
Bon gré, malgré, Londres filera doux....
Cette nouvelle, eh bien! la ſaviez-vous?
— Aſſurément, car c'eſt moi qui l'ai faite.

M. PONS DE VERDUN.

L'AMATEUR.

UN de ces gens qui, près des Femmes,
En ſont toujours aux petits ſoins,
Et font de leurs diſcrètes flammes,
Plus de jaloux que de témoins;
Un Abbé, non ſans Abbaye,
Lorgnoit avec des yeux d'Argus,
Un portrait où femme jolie
S'étoit peinte par fantaiſie
Sous le coſtume de Vénus.
— Mais, Madame, ce ne peut être
Que vous, c'eſt vous aſſurément.
— Vous le trouvez donc reſſemblant?
— Il perdroit trop à ne pas l'être;
Mais, quel coloris enchanteur!
Que de vérité, de magie!
A cette touche, je parie,
Que Boucher ſeul en eſt l'auteur:
Ce clair obſcur eſt ſéducteur,
Et puis cette forme arrondie....

— L'Abbé raiſonne en connoiſſeur.
— Non, Madame, ſans modeſtie,
Vraiment ! je ne ſuis qu'amateur.

M. DE CHOISY.

LE CURÉ EN COLERE.

CERTAIN Baudet franchit un cimetière ;
L'herbe lui plut, le régal fut entier ;
Puis vint la ſoif : l'Egliſe étoit frontière ;
Il entre donc, & boit au bénitier.
Or le Curé qui diſoit ſon pſeautier,
S'éveille au bruit : — Quelle action maudite !
C'eſt pour ton nez qu'on fit cette eau bénite,
Profanateur ! mais d'un bras vigoureux....
Ici caché....je t'attends, hypocrite ;
Et reviens-y, morbleu !.... Nous ſerons deux !

M. SIMON.

LE FANFARON PUNI.

DU tems de ces preux Chevaliers,
Qui ne ſavoient que deux métiers,
Aimer & battre ; exacts dans leurs promeſſes ;
Si vaillans aux combats, en amour ſi diſcrets,
Accoutumés enfin à parler de plus près
A leurs rivaux qu'à leurs maîtreſſes ;
Vivoit un Guerrier plein d'honneur,
Qui, fameux par mainte promeſſe,
Avoit en parchemin vingt titres de nobleſſe,
Et pas un billet au Porteur.
Un nom couronné par la gloire,
L'eſpoir de vivre dans l'hiſtoire,
De ſes travaux étoient l'unique prix.
Vint le beſoin d'argent, c'eſt un mal incommode :
Il eut recours, ſuivant la mode,
A l'Uſurier ; c'eſt encor pis ;
Il étoit pauvre : il le fut davantage :
Tant qu'à la fin en proie au nouveau créancier,
Il fut contraint pour le payer,

De donner à ſon fils ſa fille en mariage.
Cet hymen dut l'humilier :
Mais quand il eût pleuré ſur ſa gloire flétrie,
Pour ennoblir au moins ſon gendre l'Uſurier,
Lui-même il l'arma Chevalier.
Le gendre crut alors, par ſa Chevalerie,
Avoir acquis des ancêtres nouveaux ;
Il étoit Chevalier, il ſe crut un Héros.
Dès ce jour là, prenant ſans ceſſe
Le coſtume & le ton guerrier,
On l'entendit toujours & citer ſa nobleſſe,
Et ſe moquer du Roturier.
Les ſeuls mots dont il fit uſage,
Etoient combats, tournois, faits glorieux,
Sur-tout avec ſa femme : il vouloit à ſes yeux,
Se donner un air de courage.
Mais peu dupe de ſon langage,
Sa femme, dans tous ſes grands airs,
Ne voyant qu'un nouveau travers,
Sans le mépriſer moins, le railloit davantage.
A ſa valeur, le ſot un jour,
Voulut donner un air de vraiſemblance ;

Il déclara que trop long-temps l'amour
Avoit enchaîné ſa vaillance.
« Je ſuis honteux d'un auſſi long repos,
» Lui dit-il ; il eſt tems, Madame,
» De faire voir, par de nobles travaux,
» Quel eſt l'Epoux dont vous êtes la femme.
» Viennent mille ennemis au-devant de mes pas,
» Je vous promets, par ce ſeul bras,
» Plus de hauts faits dans deux journées,
» Que n'en feroient dans dix années
» Tous vos Ayeux tués dans les combats.
» Laiſſez-moi donc remplir mes hautes deſtinées ».
Le lendemain
De grand matin,
Il ſe lève, il appelle & Laquais & Servantes ;
Se fait revêtir par leur main,
D'armes neuves & bien luiſantes ;
Puis faiſant, de ſa cour, entr'ouvrir devant ſoi
Les deux portes retentiſſantes,
Ebranle le pavé ſur un grand Palefroi.
A peu-près dans ſon voiſinage,
Etoit un bois fort propre à ſon deſſein ;

Il s'y rend au galop, s'enfonce dans l'ombrage;
Au pied d'un chêne, il attache ſoudain
Son cheval; puis d'un œil, à travers le feuillage,
Examinant s'il n'eſt point apperçu,
Sur une branche sèche il ſuſpend ſon écu,
Et de ſa belle épée auſſi-tôt il fait rage
Pour le frapper; ſon bras avec courage
L'attaque; &, par un choc qui n'eſt point repouſſé,
Il frappe, il frappe à coup preſſé:
Tant qu'à la fin, ſous ce bruyant orage,
Son innocent écu ſe trouve fracaſſé.
Cela fait, pour gagner une victoire entière,
Il rompt ſa lance; & ſur ſon beau Courſier,
Monté légèrement, en brave Chevalier,
Il revient tout couvert d'une noble pouſſière.
Sa femme en le voyant, pour tenir l'étrier,
Se préſenta, ſuivant un vieil uſage,
Qui lors étoit le prix du vrai courage;
Mais fâché d'un accueil qu'il trouve familier,
Notre Héros couvert de gloire:
« Femme, dit-il, n'approchez pas ».
Puis lui montrant ſes armes en éclats,

Les faux témoins de sa victoire :
« Je viens, dit-il avec mépris,
» De mettre à bout, ce qu'avec leur noblesse,
» Chez vos Parens, que vous vantez sans cesse,
» On n'auroit pas même entrepris ».
Sa femme ne dit mot, admire l'aventure,
Et s'étonne de voir en éclats son armure,
Comme s'il fût sorti d'un combat singulier,
Sans que cheval, ni Cavalier
Eussent la moindre égratignure.

Notre Héros sortit la semaine d'après.
Même combat, même succès.
Pour cette fois, plus fier de sa victoire,
Quand pour le recevoir arrive sa moitié,
Il la repousse avec le pié,
Comme si son approche eût dû flétrir sa gloire.
Le Cheval, cependant, étoit frais, sans sueur ;
L'épée, en cent lieux ébréchée,
D'une goutte de sang n'étoit jamais tachée ;
Le casque, tout prouvoit une oisive valeur.
Sa femme eut des soupçons ; pour en être éclaircie,

Elle ſe fit une armure en ſecret,
Et comme il s'en alloit un jour vers la forêt,
Broyer trois Chevaliers armés contre ſa vie :
(C'eſt ainſi qu'il parloit) « Qu'oſez-vous eſſayer,
» Dit-elle ? contre trois ? au moins ſongez à prendre,
» Je vous en prie, un Ecuyer.
» Pourquoi, dit-il ? pour me défendre ?
» C'eſt aſſez de mon bras, épargnez-vous ce ſoin,
» J'irai tout ſeul, & vous pouvez m'en croire ».
En effet, il avoit beſoin
D'aller combattre ſeul pour gagner la victoire.
Mais dès qu'il fut parti, la Belle promptement,
Prend la lance, l'écu, le caſque, la cuiraſſe,
Et du Héros ſuivant la trace,
Pique ſon Palefroi qui va comme le vent.
Vous devinez, qu'auparavant,
Notre maligne aventurière
A de ſon caſque abattu la viſière.
Dans la forêt arrivé le premier,
Déjà le valeureux Gendarme,
Avec un horrible vacarme,
De ſon nouvel écu briſoit encor l'acier ;

Sa femme eût étouffé d'un rire involontaire,
En voyant le combat de ce hardi vainqueur;
Mais malgré ſon mépris, elle étoit en colère:
Elle jura par ſon honneur,
De lui faire expier, au moins par la frayeur,
Sa valeur ſi peu téméraire.
« Eh! de quel droit, Vaſſal, viens-tu couper ainſi
» Les arbres de ces bois, que ton aſpect dégrade?
» Veux-tu troubler ma promenade
» Par le train que tu fais ici?
» Va, je lis dans ton cœur: c'eſt pour ne point te battre,
» Que tu briſes là ton écu:
» Poltron! je venois te combattre;
» Mais la peur t'a déjà vaincu.
» Te voilà mon captif, ſuis-moi, je te deſtine
» A venir à l'inſtant pourrir dans mes cachots ».
A ce diſcours, ſans doute on imagine
La frayeur de notre Héros;
Cette frayeur lui coupe la parole;
Il n'a pas le pouvoir, hélas! de s'échapper,
Moins celui de ſe battre encore. Il ſe déſole.
Qu'un enfant fût alors venu, ſans le frapper,

Lui demander, en ſortant de l'école,
Ses deux oreilles à couper,
Il eût laiſſé couper ſes deux oreilles.
Son œil n'oſe s'ouvrir ; & cette épée enfin,
Qui faiſoit chaque jour tant de rares merveilles,
Tout doucement s'écoule de ſa main.
Il demande grace, il s'engage
A ne rentrer de ſes jours dans le bois,
Et s'il a fait du mal, il veut deux fois, cent fois,
De ſes deniers, réparer le dommage.
« Ame baſſe, lui répond-on,
» Qui penſes que l'argent peut laver un outrage !
» Toi, Chevalier ! je vais, poltron,
» Te parler un autre langage.
» Il faut que nos débats, ici même & ſoudain,
» Se vuident par le fer ; çà, l'épée à la main !
» Vite à cheval ! & ſonge à ta défenſe ;
» Car point de quartier avec moi.
» Si je reſte vainqueur, je te le dis d'avance,
» Ta tête au même inſtant, vole à dix pas de toi ».
A ces mots, comme pour lui rendre
Le courage par un affront,

Du

Du plat de ſon épée elle le frappe au front :
Mais le pauvre homme, au lieu de ſe défendre,
Tombe à ſes pieds en lui criant merci :
« Eh ! pardon ! j'ai fait vœu, malgré ces armes-ci,
» De ne me jamais battre. Ah ! je vous en conjure !
» Ah ! laiſſez-moi poltron, ſans me rendre parjure.
» N'eſt-il pas un moyen d'effacer entre nous,
» Tous vos griefs, ſans me battre avec vous » ?
La Belle alors, pour finir cette guerre,
N'offrit qu'un ſeul moyen qu'on ne devine guère.
Elle lui fit baiſer trois fois à deux genoux,
Baiſer ! Eh quoi ? baiſer.... la terre.
Mon Chroniqueur l'a fait châtier autrement.
Pour moi j'en dirois trop, ſi je diſois comment.
Les trois baiſers donnés, le Chevalier femelle :
« Adieu, dit-il, ſouvenez-vous de moi ;
» Mon nom eſt Bérenger ; & c'eſt ainſi, dit-elle,
» Que je punis les poltrons comme toi ».
Depuis ce jour, on prétend que la Dame
Ecouta des Galans le propos ſéducteur,
Et prouva qu'inſpirer du mépris à ſa femme,
C'eſt mettre en danger ſon honneur.

Dès le ſoir même, il alloit à la Belle
Raconter ſes nouveaux exploits.
En entrant, il trouve auprès d'elle,
Un Galant qui, pour cette fois,
Demeure aſſis. Sa femme qu'il appelle,
Lui jette un coup d'œil mépriſant,
Le voit, & ſans mot dire, écoute le Galant.
Comme l'Epoux veut lui faire querelle :
« Taiſez-vous, lâche, après tous vos affronts,
» Si vous ſoufflez en ma préſence,
» J'appelle Bérenger; & vous ſavez, je penſe,
» Comme il arrange les poltrons ».
A ce nom ſeul, il garda le ſilence :
Sa femme, qu'armoit le dédain,
Seule eut droit, avec lui de parler, de ſe taire;
Et s'il ſe mettoit en colère,
Bérenger l'appaiſoit ſoudain.

M. IMBERT.

IRIS ET SA BONNE.

« Oui, ma Bonne, c'eſt inutile!
» A mon âge on n'apprend plus rien:
» Mangez, buvez & dormez bien,
» Du reſte, laiſſez-moi tranquille ».
Ainſi parloit la jeune Iris
A ſon antique Gouvernante,
Qui, chaque jour, au tems précis,
Laſſoit ſon ame impatiente,
Par de longs & fades récits.
Tantôt c'étoit la Barbe-bleue,
Tantôt la Belle au bois dormant,
Ou l'hiſtoire d'un Revenant,
Traînant avec grand bruit ſa queue.
Cet avis ne pût retenir
La langue de l'Argus femelle.
« Mon enfant, pourquoi me punir
» D'une manière auſſi cruelle?
» Conter, pour moi c'eſt rajeunir.
» Tiens, je me ſens même une envie....

» Mais d'ailleurs, le trait eſt ſi beau!
» Va, ne crains pas que je t'ennuie,
» Et pour toi, s'il n'eſt pas nouveau,
» Je ne veux conter de ma vie ».
Il étoit un jeune Garçon,
Aimable, honnête & fait pour plaire :
On l'appelloit Endymion.
La Lune, ſans plus de myſtère,
Deſcendoit par fois ſur la terre,
Et le trouvant ſur le gazon,
Lui prodiguoit avec tendreſſe
Quelques baiſers de ſa façon ;
Et jamais baiſers de Maîtreſſe
N'ont été ſi brûlans, dit-on.
Iris ſourit avec fineſſe.
« Eh! quoi donc! ce n'eſt que cela?
» Oh! je connois fort ce trait là;
» L'autre jour encor, vers la brune,
» Qu'on me croyoit à la maiſon,
» Sainval faiſoit Endymion,
» Et puis moi je faiſois la Lune ».

M. DE PIIS.

LE TEMS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE.

A M. LE C. DE ....

DE mon Apollon ſcrupuleux,
Vous ſifflez la mauvaiſe honte.
Sans craindre un renom ſcandaleux,
Vous voulez que je vous raconte
Certain trait un peu graveleux....
Si vous prenez ſur votre compte
Tous les détails trop périlleux,
A la bonne heure, mon cher Comte!
De nos Critiques ſourcilleux,
L'an paſſé, l'eſprit chatouilleux
S'offenſa d'un malheureux conte;
Mais, contre leur goût vétilleux,
Vous protégez mes contes bleux:
J'aſpire au ſuccès, & j'y compte.
Au jeu d'amour, Suzon ſe plut....
Si bien que de ſon imprudence,
Et ſur-tout des ſuites qu'elle eut,

Enfin à ſon père il fallut
Que Suzon fît la confidence.
Comment lui dire ſon tourment?
Comment avouer à ſon Père
Le péché d'avoir un Amant,
Et le pardon qu'elle en eſpère?
Le doux péché dont il s'agit,
N'eſt point du tout pénible à faire;
Le dire, c'eſt une autre affaire:
C'eſt de l'aveu que l'on rougit.
De la Fillette embarraſſée,
Le Père, en homme très-inſtruit,
Conçut auſſi-tôt la penſée.
« Dites-moi donc, jeune inſenſée,
» Par qui votre cœur fut ſéduit?
» — Hélas! c'eſt par un Militaire.
» — Un Militaire! O ciel! Comment
» Souffriez-vous que, ſans myſtère,
» Il pût vous parler ſeulement?
» — J'étois rêveuſe & ſolitaire.....
» Il avoit un eſprit charmant.
» — Que vous dit-il? — Hélas! mon Père,

» Il ne m'a parlé qu'un moment ;
» Mais comme il m'a bien fait entendre,
» Que pour moi ſe..le il étoit tendre !
» — En écoutant un tel Vaurien,
» A quoi ne doit-on pas s'attendre ?
» Après.... Ne vous dit-il plus rien ?
» — Il ſe tut.... Mais je vous avoue,
» Que ſon ſilence parloit bien !
» Il prit un baiſer ſur ma joue,
» Baiſer de feu qui me coula
» Dans les veines, qui me brûla,
» En un mot, qui.... m'enſorcela.
» — Mais, ma fille, de ce trait là,
» Il falloit prévenir la ruſe,
» Et s'enfuir. — Le cœur me manquoit.
» — Ta, ta, ta, ta ! la belle excuſe !
» Quand on écoute un Freluquet,
» C'eſt le cœur toujours qu'on accuſe.
» Le cœur fait tout.... Sexe coquet !....
» Mais comment de ce cœur débile,
» Triompha ce vainqueur habile ?
» Se borna-t-il à ſon caquet ?

» — Je ſentis ſa main peu diſcrette
» S'égarer ſous ma colerette.
» — Et la très-docile Suzon,
» Loin de blâmer la trahiſon....
» — Las! j'avois perdu la raiſon.
» Je ne ſais pas ce qui fut cauſe
» Que je tombai ſur le gazon.
» — Après! pourſuivez donc. — Je n'oſe.
» — Ah! ma fille! ah! ma pauvre enfant!
» Eſt-ce ainſi que l'on ſe défend?
» Sans doute il cueillit votre roſe ».
A ces mots, Suzon ſe troubla,
D'un air encor plein d'innocence,
Et le confident calcula
La valeur de la réticence.
Puis, rougiſſant avec décence:
« — Hélas! mon Père, quel remord,
» Pour une faute ſi légère,
» Dit enfin la ſimple Bergere?
» Une minute fit ſon tort.
» Il ne faut pas qu'on l'exagère:
» Sa volupté fut paſſagère,

» Et ſon feu s'éteignit d'abord.
» — Ah ! ah ! reprit l'autre en colère,
» Il paroît qu'à ce jeu ſi cher,
» Vous preniez goût ! rien n'eſt plus clair....
» Mais voyez la fine commère !
» Elle auroit voulu que l'affaire
» Durât tout un quartier d'hiver ».

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

LE BONHEUR INESPÉRÉ.

CERTAIN Epoux battoit ſouvent ſa femme;
C'étoit de ce brutal l'exercice chéri.
Comment humaniſer ce terrible mari,
Dont le courroux peut ſeul échauffer l'ame?
Un jour, enfin, jour à jamais béni,
Pour ſon amendement, la malheureuſe Dame
Invoque le ſecours du grand Saint Rabonni.
Le lendemain, on n'avoit pas encore
Aux portes du matin, vu paroître l'aurore,
Et ſon Deſpote étoit mourant.
Que la bonté du Saint eſt grande,
Dit-elle d'un ton triomphant!
Il donne plus qu'on ne demande.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

LE CONNOISSEUR.

D'UNE Dévote, un beau matin Pere Ange,
Pour lui donner rémiſſion,
Entendoit la confeſſion.
Pere, dit-elle, à Saint Michel Archange
Tous les matins je fais mon oraiſon ;
De-là je m'en vais à la meſſe....
Parbleu, dit le Frater! quand on eſt à confeſſe,
Tels propos ſont hors de ſaiſon ;
Laiſſez-là vos bienfaits, & contez vos fredaines ;
Point ne venez ici pour vous vanter.
— Mon Révérend, ſans me flatter,
Je ſuis des meilleures chrétiennes
Qu'on vit jamais. — Encor ? de grace ! finiſſez ;
Contez vos fautes, c'eſt aſſez.
Qu'avez-vous fait ? — A la Priere,
J'ai manqué de dévotion,
Et j'ai ſouvent quelque diſtraction.
— Paſſons ! — Contre mon chat qui m'a miſe en colère,
J'ai juré chien. — Vous avez tort

Si c'eſt un chat. — Il faudra m'en défaire ;
Car avec lui, (je crois que c'eſt un ſort)
Onc ne pourrois ſauver mon ame ;
Il vole tout. — Continuez, Madame.
— Dans un miroir j'ai ſouvent admiré
Les appas qui frappoient ma vue,
Rendant grace à l'Etre incréé
Des beautés dont il m'a pourvue.
Lors le Frater auſſi pour admirer,
Ouvrant l'huis de ſon tabernacle :
Oh ! oh ! dit-il, ce n'eſt miracle ;
Pas n'eſt beſoin de ſe tant récrier.

M. PLANCHET.

LE MARI APPAISÉ.

Jadis ſur la route de Brie,
On voyoit briller un bouchon,
Où toujours bonne compagnie
Vuidoit la pinte, & chantoit la chanſon.
Long-temps il eut la renommée;
Tout Voyageur à ce ſignal,
Fût-il à pied, fût-il même à cheval,
Faiſoit halte, y trouvoit toujours fête chommée.
« Eh quoi! va dire mon Lecteur,
» C'eſt le comble de la folie!
» Vit-on jamais le vin de Brie
» Rappeller ainſi ſon Buveur?
» Qui ne ſait pas que ce vignoble
» Ne produit qu'un vin malotru,
» Le plus fade, & le plus ignoble,
» Qu'un honnête homme ait jamais bu »?
Quoi qu'il en ſoit, pourſuivons notre hiſtoire,
Et que le vin ſoit rude à boire,
Ou qu'il ſoit du revenez-y,

Ce n'eſt pas là le fait dont il s'agit ici.
L'Hôte de ce bouchon avoit femme jolie,
Jeune, fringante, fraiche, agaçante, polie,
Sur-tout fidèle à ſon Epoux,
Autant qu'en lieu pareil une femme peut l'être.
Vis-à-vis d'un mari jaloux,
C'eſt un grand point au moins de le paroître.
La fortune & l'amour rendoient ce couple heureux;
Si Bacchus les rentoit, Cypris combloit leurs vœux.
Mais vit-on jamais dans la vie,
Une proſpérité ſuivie?
Il eſt peu de mortels que Jupin dans les Cieux,
Couve ſans ceſſe de ſes yeux.
Un déſaſtre ſurvint, dérangea leurs affaires;
Adieu! voilà mes gens, & ſans maille & ſans ſou,
Dans la miſere juſqu'au cou.
De reſſource à ces maux, on n'en aviſe guères.
La femme un jour pourtant, dit à ſon cher mari:
« Hélas! ſi j'avois cru juſqu'ici bien des hommes,
» Non.... nous ne ſerions pas dans l'état où nous ſommes.
» Tiens, connois à ce trait combien je t'ai chéri.
» Hier au ſoir encor, ce jeune Mouſquetaire,

» Qui loge chez nous d'ordinaire,
» M'offrit, le croirois-tu ? m'offrit trente louis....
» Quoi ! lui dis-je, Monsieur, quelle est votre impudence ?
» Croyez-vous qu'avec l'or de toute la finance,
» Des yeux, comme les miens, puissent être éblouis ?....
» Dieu m'en garde ! & sachez. — Oh ! la sotte bégueule !
» Dit notre Hôte plein de courroux,
» Tu savois notre état, tu n'étois que toi seule :
» Eh quoi ! tu n'as pas pris cet or à deux genoux ?...
» — Hélas ! non, mon ami, tu te serois fâché ?
» — Fâché ? Que le Diable m'emporte,
» Si de pareils bibus m'eussent effarouché !
» Trente louis perdus, voilà ce qui m'importe !
» Où retrouver jamais cette fortune là » !
Mais la femme aussi-tôt, sensible à ce reproche,
Lui dit bien tendrement, les tirant de sa poche :
« Plus de colère au moins, tiens, mon fils, les voilà ».

LA RESSEMBLANCE A-PEU-PRÈS PARFAITE.

Lucas & moi, compagnons dès l'enfance,
Avons les mêmes goûts & les mêmes deſtins :
Lucas & moi, peu chargés de finance,
Ne ſommes pas plus de peine & de chagrins ;
Lucas & moi, chériſſons les bons vins ;
Lucas & moi, Paladins ſans vaillance,
A Cythère, pourtant cherchons de doux ébats ;
Lucas & moi, modèles d'indolence,
Au même jour arrivés ici bas,
Peut-être au même jour, ſubirons le trépas.
Un rien ſeul, entre nous, met quelque différence ;
Un rien, Meſſieurs, un ordinaire cas,
Un petit don qu'au cher Lucas
Fait chaque jour ſon épouſe Laurence :
Encor peut-il bientôt ne nous diſtinguer pas ;
Car à mon tour je prends Hortenſe.

M. MILLIN DE LA BROSSE.

TOUT

TOUT CELA NE SE VOIT QU'A LA CHINE.

Mes amis, à la Chine un Tribunal d'hiſtoire
Tient note chaque jour des faits de l'Empereur :
Sur ſes pas attaché, ſon œil obſervateur
Conſtate ſans détour, ou ſa honte ou ſa gloire.
Il rend, dès qu'il eſt mort, l'une ou l'autre notoire,
Et c'eſt une leçon faite à ſon Succeſſeur.
Maître de cet Empire, & non pas de ſon cœur,
Jeune, croyant pouvoir tout oſer & tout faire,
Aveuglé par ſes Courtiſans,
Tu-Kien-long poſſédoit ce fougueux caractère,
Qui mène à l'héroïſme ou qui fait les Tyrans.
Un jour, loin de ſon monde, à la chaſſe il s'égare ;
Près d'un toît mal fermé, ſous un champêtre habit,
Il apperçoit briller la Beauté la plus rare ;
De ſes yeux à ſon cœur paſſe un trouble ſubit.
Il rejoint ſes Guerriers, il appelle un Tartare :
Prends ta Horde, ſuis-moi ; je veux que ſur le champ,

A l'angle de ce bois, ſous cette humble chaumière
On enlève une femme, une ſimple Fermière.
Tu la reconnoîtras à ſa taille légère,
A ſon œil long & noir, à ſon maintien charmant;
Vole, & qu'en mon Sérail on l'enferme à l'inſtant.
Il parle, on obéit: la barbare cohorte
Arrive avec ſon Chef, prompte à remplir ſes loix.
Elle ne frappe point, elle enfonce la porte.
On pille la cabane, on briſe ſes parois,
On renverſe l'Epoux, on enlève la femme;
Un vieil Eſclave accourt pour défendre ſa Dame:
Contre les murs mal joints, on vous l'attache en croix
Puis on met, en riant, ce toît de chaume en flamme.
L'Empereur qui, de l'œil, ſuivoit ces mouvemens,
Eſt tout étonné que ſes gens
Faſſent de tels forfaits & ſoient auſſi ſauvages.
Il n'a point ordonné ces indignes ravages;
Il les auroit même punis,
Si de ſon ordre injuſte ils n'étoient pas les fruits.
Au milieu du tumulte & de ces vils Gens d'armes,
L'Empereur que l'Amour guidoit,
Apperçoit un Vieillard qui ſans trouble écrivoit;

Il le remarque à peine : il part, non ſans alarmes
Pour la Beauté qu'on enlevoit.
Il ſuit les Raviſſeurs, il les ſuit, il arrive :
Soudain de tous ſes Courtiſans
La cohorte flatteuſe, inquiète, craintive,
Vole au-devant de lui, d'autant plus attentive,
Qu'il paroiſſoit courir ſur les pas des Tyrans.
Du dos de ſon courſier bruſquement il s'élance.
Tout-à-coup ce même Vieillard,
Qu'il a vu dans les champs, vient frapper ſon regard;
Aſſis ſur les degrés il écrivoit encore.
Etonné de le retrouver,
Etouffant le courroux dont l'ardeur le dévore,
Qu'écris-tu, lui dit-il? — Ce qui vient d'arriver.
— Quoi! la perte d'une cabane?
— Oui; ce rapt d'une Payſane.
— Garde-t'en bien, cruel, ton maître le défend.
— La Loi, vous le ſavez, m'ordonne de tout dire.
— Sur cet évènement ſi ta plume oſe écrire,
La mort, de ton orgueil ſera le châtiment.
— De votre volonté mes jours peuvent dépendre :
Mais au récit d'un rapt que vous célez envain,

Un autre ajoutera que vous m'avez fait pendre,
Et que le Raviſſeur fut bientôt aſſaſſin.
L'Empereur, à ces mots, tirant ſon cimeterre,
Sur ſon front blanchiſſant, le lève avec colère.
Le ſtoïque vieillard de ſes yeux le fixa;
Le glaive ſans frapper lentement s'abaiſſa.
Dans ce moment terrible, un homme fend la preſſe,
Sanglant, bleſſé, meurtri, pâle, glacé d'horreur,
A peine modérant la fureur qui l'oppreſſe;
Il ſe jette à genoux aux pieds de l'Empereur.

Vengez-moi, lui dit-il, ô mon Roi, des barbares,
Des Brigands, je les nomme, & ce ſont vos Tartares;
Ces ſoldats ſoudoyés pour défendre nos jours,
Ont des miens cependant voulu trancher le cours.
Ils m'ont laiſſé mourant dans ma cabane en flamme,
Ils ont pillé mes biens; ils ont ravi ma femme.
Vous êtes Empereur pour nous protéger tous:
Vous ne ſouffrirez point une ſi lâche offenſe.
En reprenant mes ſens, je ſuis venu vers vous:
O Roi! je vous demande & juſtice & vengeance.
Il s'arrête, & chacun pâlit en l'écoutant.

L'Empereur veut envain déguiſer ſon tourment:
Sa cour autour de lui garde un morne ſilence;
Tous les yeux ſe fixoient ſur ſon front rougiſſant.
Il eût voulu s'enfuir, ou chaſſer ſa victime.
Il n'oſoit lui répondre, il reſtoit incertain:
Il voit à ſes côtés le ſévère Ecrivain,
Qui toujours la plume à la main,
Sembloit tracer l'arrêt qu'a mérité ſon crime.
Il relève l'Epoux, il lui dit au haſard:
« Je vais faire informer.... Je vous rendrai juſtice....
» Je réparerai tout ».... Il ſe retire, il part;
Il défend qu'on le ſuive, & craignant leur regard,
Emportant dans ſon cœur ſon juge & ſon ſupplice,
Honteux des ſentimens qui l'aſſiégent toujours,
Il gagne ſon Sérail par de ſecrets détours.
Il cherche cette femme, il la trouve expirante:
Ses Eunuques près d'elle en foule s'empreſſoient,
Ils vouloient rappeller ſon ame défaillante;
Leurs mains de ſon corſet tous les nœuds détachoient.
De leur coëffe échappés, ſes longs cheveux flottoient;
Les globes de ſon ſein ſans voile ſe montroient.
Dans cet état de mort, elle étoit ſi touchante,

Que le jeune Empereur voulut la violer.
Si c'eſt un crime encor, je m'y livre ſans crainte ;
Ce barbare Ecrivain n'en pourra point parler :
Son œil de mon Sérail ne perce pas l'enceinte.
Mais s'il l'apprend un jour !.... Un tremblement ſecret
Le ſaiſit à ces mots : il s'arrête à regret ;
Il demeure immobile auprès de tant de charmes.
Des yeux de cette femme enfin coulent des larmes.
Ses pleurs en s'épanchant, raniment ſes eſprits.
Ses regards, ſa pâleur, ſa parole tremblante,
Tout atteſte l'horreur, le trouble, l'épouvante,
Dont ſes ſens ont été ſurpris.
Ses premiers mots, où ſuis-je ? où m'a-t-on tranſportée ?
Qu'avez-vous fait de mon Epoux ?
De l'Empereur encor percent l'ame agitée.
Il voudroit s'excuſer, il ſe jette à genoux ;
Il cherche à l'éblouir par de vaſtes promeſſes,
Il lui vante ſon rang, ſon faſte, ſes richeſſes.
— Vous ſeriez l'Empereur ? lui que nous béniſſons !
Pour ſa proſpérité chaque jour nous prions,
Et c'eſt lui.... Si quelque autre avoit oſé nous nuire,
Il nous auroit vengés.... Quoi ? Je n'ai plus d'eſpoir.

Quoi ? mon Epoux eſt mort. — Il vit. — Je veux le voir.
— Le préféreriez-vous au maître d'un Empire ?
Mon amour, ni mon rang ne peuvent-ils ſéduire ?
— Ma maiſon me ſuffit. — Hélas ! elle n'eſt plus....
Pillés par mes ſoldats, tous vos biens ſont perdus ;
Vous ne retrouveriez qu'une affreuſe misère.
Reſtez. — Je conduirai mon Epoux chez mon Père ;
Il eſt pauvre, mais bon ; ſes ſoins nous aideront ;
Bientôt à nos beſoins nos travaux ſuffiront.
Laiſſez-moi, laiſſez-moi ; c'eſt ma ſeule prière.
L'Empereur confondu lui réſiſta long-temps ;
Il rougiſſoit de honte, il trembloit de colère :
Mais enfin la raiſon l'emporta ſur ſes ſens.
Il conſent qu'elle parte, encor qu'il en ſoupire :
Il blâme ſes refus que pourtant il admire.
Il veut la conſoler par de riches préſens.
Je dois les refuſer ; vos tréſors, lui dit-elle,
Aux yeux de mon Epoux me rendroient criminelle ;
Je n'ai point eu de part à tous vos attentats ;
Que mon Epoux au moins ne m'en ſoupçonne pas.
L'Empereur, du Sérail lui fait ouvrir la porte ;
Il l'appelle, il l'arrête, il permet qu'elle ſorte,

Il demeure, & de l'œil il ſuit ſes premiers pas.
Il erre quelque tems plongé dans la détreſſe,
Puis il court au Lettré dont la mâle rudeſſe,
Pour l'inſtruire, écrivit ſon hiſtoire à ſes yeux.
Je n'ai point accompli ce crime trop honteux.
— Je le ſais; vous avez reſpecté l'innocence:
Et cette même main qui traça votre offenſe,
A tracé votre repentir;
Vous en ſerez plus grand aux yeux de l'avenir.
— Vous ſeul avez ſauvé ſa vertu de ma rage;
Quand ſes pleurs, ſon déſordre & ſes voiles épars,
Sur plus d'attraits encor attiroient mes regards,
Quand je voulois la vaincre & conſommer l'outrage,
Toujours entr'elle & moi ſe plaçoit votre image.
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir arrêté,
Réparez tous les maux qu'a fait ma cruauté.
Elle a craint que mes dons ne prévinſſent contr'elle
L'Epoux à qui ſon cœur eſt demeuré fidèle.
Mais doivent-ils tous deux ſouffrir la pauvreté?
Ce n'eſt pas un préſent que je prétends lui faire;
J'approuve les refus de ſon cœur indigné;
Mais qu'elle accepte enfin l'amende trop légère,

Où je me ſuis moi-même condamné.
Je ne la verrai plus. O vous dont le courage
A ſu de mes fureurs détourner les effets,
Forcez-la d'agréer l'offre que je lui fais ;
En réparant ma faute, achevez votre ouvrage,
Vous pourrez librement écrire déſormais.

M. GUDIN.

LE BON PRÉTEXTE.

UN Courtiſan, près de ſa dernière heure,
A ſon chevet exhortoit Frere Imon,
Qui lui faiſoit un excellent ſermon
Sur ſon départ pour la ſainte demeure.
Mon Père, hélas! reprit le Moribond,
Oui, j'aime Dieu, car je ſais qu'il eſt bon;
Mais je voudrois qu'il me fît une grace,
Tant ſeulement qu'il m'accordât le tems
Qu'il me faudroit pour que je ſatisfaſſe
Mes créanciers qui ſont fort mécontens.

M. DE SAINT-JUST.

LE BORGNE DUPÉ.

Dans ſa chambre, Dorine étoit avec Léandre,
Quand ſon mari, qu'elle croyoit bien loin,
A la porte ſe fit entendre :
L'Amant n'eut que le tems de ſe mettre en un coin,
Où l'on pouvoit aiſément le ſurprendre.
Quel incident ! quel embarras !
Dorine habilement ſe tira de ce pas.
Par je ne ſais quelle aventure,
Son cher Epoux ne voyoit que d'un œil.
Avec tous les dehors d'une tendreſſe pure,
La perfide lui fit accueil.
Vous voilà, mon ami ! bon Dieu ! que je ſuis aiſe
De vous revoir déjà ! je dormois ſur ma chaiſe :
Vous m'avez éveillée, en montant l'eſcalier.
Ah ! que je viens de faire un rêve ſingulier !
J'en ai l'ame encor toute émue :
Je rêvois que, de ce côté,
Vous aviez recouvré la vue :
Que j'éprouve à l'inſtant ſi c'eſt la vérité.

Auſſi-tôt l'adroite Dorine
Ombrage de ſa main le bon œil du mari ;
Et faiſant ſigne au Favori
De dénicher à la ſourdine,
Elle demande à ce crédule Epoux :
Eh bien ! Damis, que voyez-vous ?
— Rien. — Tout de bon. — Non, rien : quelle folie !
Non.... Je ne fus jamais plus borgne de ma vie.
Ah ! dit-elle affectant une vive douleur,
Pourquoi faut-il qu'un ſonge ſi flatteur
A mon eſprit n'ait offert qu'une fable ?
Hélas, au gré de mon amour,
Damis, puiſſé-je voir un jour
Vos yeux l'un à l'autre ſemblable !

M. HARDUIN.

LE GASCON JUSTIFIÉ.

UN Aigrefin, de Pézénas natif,
Ruſé pipeur, ardent à la curée,
Au jeu ſur-tout garçon expéditif,
Par ſes bons mots, s'étoit donné l'entrée
Chez un Traitant; le moderne Créſus
Se pâmoit d'aiſe écoutant ſes rébus,
Et chez lui n'étoit fête aucune,
Si mon Gaſcon n'en étoit pas:
Cependant à chaque repas,
Il ſe trouvoit toujours une lacune
Dans les couverts qu'on rangeoit au buffet;
Tant qu'à la fin, pris ſur le fait:
Ah! ah! lui dit le Turcaret,
Je vous y prends donc, l'homme aimable!
Vous me volez! morbleu! maître fripon,
Sortez d'ici. L'autre répond:
« Moi je vole! Eh! ſandis! le trait eſt admirable!
» Non, je vous prends au mot; ſoyons de bonne foi:

» Ne m'avez-vous pas dit cent fois, qu'à votre table,
» Un couvert ſeroit mis pour moi »?

M. DAVESNE.

LE DOUBLE PRÉJUGÉ.

DANS le fond d'un réduit favorable aux amours,
A ſoixante ans, le Normand Fontenelle
Serroit de près une cruelle,
Qui de peur d'accident appelloit du ſecours.
Plus haut! il vous ſied bien, dit-il, de vous défendre;
Le préjugé le veut : mais je ſuis déjà vieux;
A cet âge, ma fille, il eſt beau d'être tendre :
Vos cris, ſi l'on peut les entendre,
Nous feront honneur à tous deux.

LE LAID CHEVALIER.

UN homme des plus laids aimoit à la folie
Une jeune Beauté : le cas n'eſt pas nouveau ;
Pour aimer femme jolie,
A-t-on beſoin d'être beau ?
Or notre Amant, ſi l'hiſtoire eſt fidelle,
Etoit ſpirituel autant qu'il étoit laid ;
Et par certain haſard, ſurprenant en effet,
Mais qui par fois ſe renouvelle,
Sa maîtreſſe étoit ſotte, autant qu'elle étoit belle.
Amour, ce ſont là de tes jeux !
Cet homme que l'on croyoit ſage,
Et qu'on ſavoit être amoureux,
Voulut tâter du mariage.
Pour paroître toujours à la raiſon ſoumis,
Tandis que ſon hymen s'apprête,
Il prétend (cet uſage eſt de tous les pays)
Prendre conſeil de ſes amis,
Pour n'agir que d'après ſa tête.
Amis, dit-il, conſeillez-moi ;

Je prétends épouſer Orphiſe.
Elle, répondit-on ? mais quoi !
Vous ſavez ?.... Oui, je ſais, je connois ſa ſottiſe.
Mais croyez-moi, je me ſuis conſulté,
Et j'y trouve un grand avantage ;
Car nous ſommes en fonds, ſoit dit ſans vanité,
Pour donner aux enfans qui nous viendront, je gage,
Moi de l'eſprit, elle de la beauté ;
Eſt-il un plus digne héritage ?
Cela dit, animé par cet eſpoir flatteur,
Le ſoir même il conclut l'affaire.
Qu'arriva-t-il ? Ses enfans par malheur
De leur Pere eurent la laideur,
Et la bêtiſe de leur Mere.

M. IMBERT.

LA PRÉDICTION ACCOMPLIE.

UN Médecin d'ignorance profonde,
Au demeurant, vif en propos, gascon,
Et très-vanté dans l'infernal canton
Pour l'enrichir aux dépens de ce monde,
Fut appellé près d'un jeune soldat,
Nouveau mari, puni de sa vaillance.
Sa femme assise aux pieds de son grabat,
La larme à l'œil, s'accusoit en silence,
De l'avoir mis en ce piteux état.
Un bon régime & beaucoup d'abstinence
Auroient suffi pour guérir notre Epoux;
Mais à tout prix on veut une ordonnance:
Le Docteur vient & lui tâte le pouls,
Trouve son mal écrit dans Hypocrate,
Chapitre fix, qu'il lisoit ce matin;
Place le foie où nous avons la rate,
Et se perdant dans un discours sans fin,
S'en tire au mieux par trois mots de latin;
Puis tousse, crache..... & prescrit au malade

Je ne ſais quoi.... Mais chacun applaudit.
Il ſort enfin, en diſant : « Camarade,
» Avant trois jours, tu ſortiras du lit ».
Le premier jour, la fièvre ſe déclare.
« Baſte !.... Voilà quelque choſe de rare :
» Raſſurez-vous, dit-il, par Galien !
» Tout va des mieux ; mon remède fait bien ».
Le lendemain la maladie empire :
Chacun s'alarme, & lui n'en fait que rire.
« La criſe eſt forte, il en faut convenir,
Dit le Gaſcon ; » mais elle va finir ».
Le jour ſuivant.... Hélas ! c'eſt le troiſième,
Voilà l'Epoux en un délire extrême :
Au bout d'une heure, enfin il s'affoiblit ;
Tant que du lit il tombe dans la bière,
Qui lentement le mène au cimetière.
L'Eſculape entre, & la femme lui dit :
« Eh bien, Monſieur !.... il vient de rendre l'ame :
» Vous me trompiez... — Vous m'inſultez, Madame,
» Rappellez-vous... N'avois-je pas prédit
» Qu'avant trois jours il quitteroit ſon lit » ?

M. BOURGEON DU PERRAY.

LES TROIS NOVICES.

FLANQUÉ d'un jeune Récollet,
Et d'un Suppôt de la Juſtice,
Un Maraudeur pris ſur le fait,
S'en alloit gaîment au ſupplice.
Le Moine s'écrioit, hélas !
Mon fils, aſſez mal je t'exhorte ;
Des Agoniſans de ta ſorte
Jamais je n'ai conduit les pas.
L'autre Acolyte diſoit : Frère,
Pardonne au trouble où tu me vois ;
C'eſt un eſſai que je vais faire.
Meſſieurs, répondit le Grivois,
C'eſt auſſi la première fois
Que je cours dans cette carrière ;
A notre honneur pourtant j'eſpère
Que nous en ſortirons tous trois.

Le Chevalier DE LA LOGE.

MORALITÉ.

JE visitois souvent Glycère,
Et je rencontrois tous les jours
Un vieux Portier, nouveau Cerbère,
A l'œil d'Argus, au front sévère,
Un épouvantail des amours.
Parbleu, lui dis-je un jour, ma chère,
Chasse-moi ce maudit Valet,
Cet animal farouche & laid,
Dont l'air bourru me désespère....
Vous avez raison, dit Glycère,
Depuis long-temps je l'aurois fait....
Mais, que voulez vous? c'est mon Père.

M. MARSOLLIER DE VIVETIERES.

LE SOUPÉ FIN.

UN beau Chevalier d'induſtrie,
Damis m'abordant un matin,
Me dit : grondez-moi, je vous prie;
Je ſuis un fieffé libertin.
Lundi dernier, avec Floriſe,
Je commence mon carnaval;
La petite eſt fort à ma guiſe:
Mardi, je la conduis au bal.
Mercredi, nouvelle ſottiſe;
Chez Rofette qui n'eſt pas mal,
Pour mes beaux yeux, la nappe eſt miſe.
Jeudi ſuivant, chez la Marquiſe,
Je ſuis prié d'un ſoupé fin:
Là, je ſable d'aſſez bon vin,
Et mange une perdrix exquiſe.
— Damis, vous êtes un menteur;
Car jeudi paſſé, jour de fête,
Vous ſoupâtes chez un Traiteur,
Où l'on mange à dix ſols par tête.

M. PONS DE VERDUN.

LE CADRAN SOLAIRE.

Voyez à ce cadran ſolaire
Préciſément quelle heure il eſt,
Diſoit un Valétudinaire
A Nicodème ſon Valet.
Celui-ci court, & s'imagine,
En appuyant ſur le ſtilet,
Faire ſonner cette machine:
Mais le marbre reſtoit muet,
Comme aiſément on le devine.
Et pour ſortir d'un embarras
Que le lourdaud trouvoit extrême,
Il prend le cadran dans ſes bras;
Tenez, dit-il, voyez vous-même;
Pour moi, je ne m'y connois pas.

M. GUYÉTAND.

DIANE ET ENDYMION.

A Travers les forêts, à travers les campagnes,
Le javelot en main, le carquois sur le dos,
Diane & ses chastes compagnes
Fuyoient l'amour & le repos.
Mille Amans soupiroient ; mille ! Ovide l'assure :
Mais Diane avec eux le prenoit sur un ton,
Qui, du téméraire Actéon,
Ne rappelloit que trop la fatale aventure.
Il fallut donc (c'est un pénible soin)
Etouffer ses soupirs, ou soupirer de loin.
L'Amour est un enfant colère :
Tant de rigueur l'irrite ; il jure par sa Mère,
Que bientôt on verra l'austère Déité,
Plus docile qu'une Bergère,
Au pied de ses Autels, déposer sa fierté,
Et s'enrôler sous sa bannière.
Si l'Amour promettoit de ne jamais changer,
La rétractation seroit chose possible :
Mais il jure de se venger ;

Un tel ſerment eſt infaillible.
Vous ſavez que le Dieu du jour
Partage avec ſa ſœur ſon brillant miniſtère.
Darde-t-il ſes rayons ſur un autre hémiſphère ?
Sur le nôtre à l'inſtant elle brille à ſon tour.
Cent fois en parcourant ſa pénible carrière,
Elle a vu des Amans voler au rendez-vous,
Et ſur le gazon, la fougère,
Confier leurs plaiſirs à ſa douce lumière :
Cent fois un tel ſpectacle excita ſon courroux.
Mais ce qui nous irrite, à la fin peut nous plaire.
L'Amour l'avoit prévu : que ne prévoit-il pas ?
Diane héſite encore, & détourne la vue ;
Mais ſon cœur eſt touché ; mais ſon ame eſt émue.
Que ſert à la vertu de livrer ces combats ?
Le ſeul amour en réglera l'iſſue ;
Nouveau regard lancé du haut des cieux :
Nouvel objet qui frappe la Déeſſe.
Ce n'eſt plus un couple amoureux
En proie à ſa brûlante yvreſſe ;
C'eſt un Berger au teint vif & vermeil,
Aux cheveux blonds, épars, à la peau douce & fine,

Qui d'un gazon fait ſa courtine,
Et ſe livre aux langueurs d'un paiſible ſommeil.
On dit que ſa mante légère
Voltigeoit au gré du zéphir,
Et qu'on vit la Déeſſe auſtère
Regarder en lorgnant, ſoupirer & rougir.
Rougir ſans ſe fâcher, eſt, dit-on, chez les Belles,
Un ſignal dont l'amour peut faire ſon profit.
Ovide quelque part l'a dit :
J'aimerois mieux le tenir d'elles.
Quoi qu'il en ſoit, Diane, en héſitant,
Fait arrêter ſon char malgré les deſtinées,
Dont l'ordre eſt toujours ſi preſſant,
Et pour qui des ſiècles d'années
Sont ce qu'eſt pour nous un inſtant.
Diane raiſonnnoit encore
Malgré le trouble de ſon cœur.
Hé ! quoi ! n'a-t-on pas vu l'aurore,
Dit-elle, pour Titon ſentir la même ardeur?
Le jour en vint plus tard, le monde étoit en peine ;
Mais le ciel n'en fit aucun bruit.
Jupiter, à ſon tour, près de la belle Alcmène,

De trois mortelles nuits allongea la ſemaine :
Je puis bien d'un inſtant alonger cette nuit.
Elle dit, & bientôt appellant un nuage,
Elle en couvre ſon char, & voile ſa clarté
Aux curieux du voiſinage,
Ne réſervant pour ſon utilité
Qu'une foible lueur néceſſaire en voyage.
Au pied du mont Ladmus, dormoit Endymion;
C'eſt-là que de Phébé le char plonge & s'arrête;
Elle contemple avec émotion,
Ce beau Dormeur, qui ſans intention,
Sans même s'en douter, achève ſa conquête.
S'il s'en doutoit, dormiroit-il? Oh! non.
Un ſonge heureux, dans cet inſtant propice,
A coloré ſon teint, ranimé tous ſes ſens,
D'un réveil très-prochain, très-favorable auſpice.
Diane en compte les inſtans:
L'Amour les compte auſſi: car ſans peine on peut croire,
Qu'il contemploit d'un œil malin
Ces augures de ſa victoire:
Son pouvoir eſt vengé, ſon triomphe eſt certain.
Déjà Diane, impatiente,

Sur la main du Berger porte une main tremblante :
Eveille-toi, dit-elle, & connois ton bonheur !
On dit même qu'alors, pour mieux ſe faire entendre,
Elle appuya ce diſcours ſi flatteur,
D'un baiſer mille fois plus tendre.
A ce baiſer, à ce doux bruit,
Endymion s'éveille, & regarde, & s'enfuit.
Arrête ! lui crioit la Déeſſe étonnée ;
Regarde mieux, tu verras mes attraits ;
Je ſuis jeune & Déeſſe, & vierge, qui plus eſt.
Je pourrois ſur ta deſtinée
Répandre.... Diſcours ſuperflus !
Endymion déjà ne l'entend plus.
Il fuyoit, & bientôt il atteint ſon aſyle,
Antre vaſte & profond, ſéjour ſombre & tranquille,
Dans les flancs d'un rocher pratiqué par le tems,
Séjour propre au myſtère & fait pour les Amans.
C'eſt-là qu'Endymion, jeune & novice encore,
Eprouve les beſoins d'un bonheur qu'il ignore :
Hélas ! dit-il, peut-être on venoit me l'offrir ;
Peut-être je viens de le fuir,
Ce bonheur qui m'eſt néceſſaire ;

Je ſuis un ſot, la choſe eſt claire.
Diane, à part, en jugeoit comme lui :
Mais autrefois comme aujourd'hui,
Le plus ſot en amour, j'en atteſte l'uſage,
N'a vu que rarement dédaigner ſon hommage.
D'ailleurs, on ſait qu'en pareil cas,
Diſoit à part ſoi la Déeſſe,
Il nous faut des Humains encourager l'eſpèce :
Autrement avec elle on ne finiroit pas.
Tout en parlant, elle s'approche,
Et trouve Endymion retranché dans ſa roche :
Il ne peut fuir, il n'en eſt pas tenté.
Raſſure-toi, Berger timide,
Lui dit en ſouriant la jeune Déité.
Le ſourire de la Beauté
Fait d'un Amant tremblant, un Héros intrépide :
Endymion le deviendra ;
Déjà Diane en voit le doux préſage ;
On ne dit point ce qu'il fit par de-là :
Mais ſi la Fable eſt un sûr témoignage,
La nuit fut longue ce jour-là.

M. DE LA DIXMERIE.

LE SCRUPULE NORMAND.

UN vieil Uſurier nommé Blaiſe,
Rencontre un jour Matthieu ſubtil,
Comme lui natif de Falaiſe :
Dieu vous garde, Matthieu, lui dit-il !
Au Palais j'ai certaine affaire,
Qui dure depuis la Saint-Jean ;
(Il s'agit d'un prêt uſuraire)
Sans un témoin, la choſe eſt claire,
Il faudra que j'aille au carcan :
Avec un témoin, au contraire,
J'eſpère, avant qu'il ſoit un an,
Y faire aller mon adverſaire.
Or donc, ce témoin important,
Ce témoin qui m'eſt néceſſaire.....
— Eh bien ? — Vous m'entendez, compère,
Je vous connois fort obligeant ;
Mais toute peine vaut ſalaire :
Et voilà dix louis..... — Comment ?

Pour dix louis, moi ! j'irois faire
Ce qu'on appelle un faux ſerment !
— Pour dix louis, un jour pourtant
Feu votre Père.... — Feu mon Père
N'en faiſoit pas à moins de cent.

M. PONS DE VERDUN.

LES DEUX PERDANS.

Guillot devoit à ſon voiſin Lucas
Cent écus neufs depuis ſept cent ſoixante.
Rembourſement eſt toujours fâcheux cas :
Guillot nioit & principal & rente.
Lucas piqué l'ajourne au tribunal.
Jurez, Guillot, lui dit le Sénéchal :
Le débiteur lève ſa main infâme,
Prêt à jurer ; de quoi Guillot confus :
Ah ! malheureux, dit-il, tu perds ton âme ;
Voire, dit l'autre, & toi tes cent écus.

L'ESPRIT DE PARTI,

CONTE

AUSSI VRAI QUE BIEN D'AUTRES.

UN homme autrefois fit naufrage :
Ce fait eſt vraiſemblable, & le reſte eſt certain ;
Il fut pouſſé vers un rivage
Peuplé d'heureux.... On va douter, je gage :
L'homme par-tout, dit-on, doit être un peu chagrin.
Quoi qu'il en ſoit, ſur cette plage,
Les cœurs ſont purs, & le ciel eſt ſerein.
Les arts en ſont bannis auſſi-bien que l'étude ;
Le culte eſt d'aimer Dieu, point de rangs, point de droits ;
On fait tout ſimplement le bien par habitude,
Sans la peur des tourmens, & ſans le frein des Lois.
Celui que ſur ce bord envoya la tempête,
S'accoutume aiſément aux douceurs du ſéjour.
Comme un Concitoyen, on l'accueille, on le fête ;
Il dort, il chante, il fait l'amour,
D'affaires, de devoirs, ne remplit point ſa tête,

Et ne ſe plaint jamais de la lenteur du jour.
« Ma foi ! ce n'eſt qu'ici, diſoit-il, qu'on reſpire ».
C'étoit un bon Humain, vrai, joyeux, confiant,
Et paſſablement ignorant,
Très-ſociable enfin.... s'il n'avoit pas ſu lire.
Que la ſcience eſt un fatal préſent !
Deux ans s'étoient paſſés ; ſurvient un autre orage,
Qui jette ſur ces bords un de ces Novateurs,
De ces doctes brouillons ſe créant un langage,
Légiſlateurs ſans frein, Conquérans ſans courage,
Eſpèce de Brigands ſous le manteau des mœurs.
Cet homme avoit ſauvé ſes livres du naufrage ;
C'étoient les contes dangereux
De je ne ſais quels foux, déterminés Sectaires,
Donnant fauſſes lueurs pour rayons ſalutaires,
Et plaignant tout mortel qui ne voit pas comme eux.
Du vrai, s'il faut les croire, ils ſont les ſeuls apôtres.
Rêvent-ils ?.... C'eſt un code utile aux Potentats,
Et ces Meſſieurs croiront cimenter les Etats,
En récrépiſſant mal ce qu'ont bâti les autres.
Mais venons à mon but. Roulant de grands projets,
Mon drôle au loin promène un œil ſcientifique,

Sur

Sur cette Nation de mortels ſatisfaits,
Unis ſans l'accord politique,
Sans traités, maintenant la paix,
Amoureux ſans métaphyſique,
Jouiſſant de tout ſans procès,
Contens, en un mot, ſans logique;
Et la pitié qu'excitent ces objets,
Parle à ſon cœur philoſophique.
« Le ciel m'appelle ici, j'en dois bannir l'erreur:
» Infortunés, dit-il! pour vous le jour va naître;
» Sans les calculs, qu'eſt-ce que le bonheur?
» Sentir n'eſt rien; l'homme eſt fait pour connoître.
» Le fer même fléchit ſous les coups des marteaux;
» Le chêne le plus dur cède aux dents de la ſcie;
» Et moi je vais ſouffler la vie
» Sur cet amas de végétaux ».
Il cherche, il invente, il combine
Les moyens les plus prompts d'exécuter ſes vœux,
Et c'eſt l'autre Etranger que mon Savant deſtine
A ſemer avec lui ſes venins dangereux,
Et qu'il croit en état d'annoncer ſa doctrine.
Les voilà donc qui travaillent tous deux

A préparer les maux & la ruine
D'un Peuple d'ignorans.... qui ſavoient être heureux.
Le jeune & crédule Séïde
De ce burleſque Mahomet,
En étourdi l'écoute, en dupe ſe ſoumet;
De révolutions ſon eſprit eſt avide;
La gloire enfin qu'on lui promet,
En flattant ſon orgueil, rend ſon cœur intrépide.
Lui-même il brigue des leçons,
Avale à longs traits l'impoſture,
Abandonne une ame encor pure,
Aux fureurs des opinions,
Et s'enivre de leurs poiſons
Qui fermentent par la lecture.
Devenant fanatique, il ſe croit inſpiré,
Veut créer, innover, donner un peuple au monde
Dans cette démence profonde,
Il ceſſe d'être bon dès qu'il eſt éclairé.
Plus de digues, plus de ſcrupules!
Du remords même il étouffe le cri,
Cabale, intrigue, impoſe aux plus crédules,
Bavarde effrontément, comme un Chef de parti.

La faction triomphe, & la guerre s'allume ;
Il faut un autre Dieu, d'autres mœurs, d'autres lois :
Aurons-nous des Tribuns, des Conſuls ou des Rois,
Ou des Commis ?.... On s'arme, on ſe bat, le ſang fume,
La Nation eſt aux abois ;
Le Laboureur raiſonne, & la faim le conſume.
Tous les nœuds ſont rompus ou prêts à ſe briſer :
Bref ! ces Citoyens ſi tranquilles,
Egarés par deux Imbéciles,
Conſpirant à les diviſer,
De leurs ſavantes mains renverſent leurs aſyles,
Enſanglantent leurs champs, brûlent leurs domiciles,
Et s'égorgent entr'eux pour ſe civiliſer.

DORAT.

LE MAUVAIS CRÉANCIER.

LE gros Colas, avec Martin,
Au même lit dormoient enſemble;
Puis quand ce fut vers le matin :
— Vous ne dormez plus, ce me ſemble;
Hem ! dormez-vous, Maître Colas ?
— Que voudrois-tu ſi je ne dormois pas?
Martin alors dit à ſon homme :
Je voudrois, qu'à la fin, vous fiſſiez des efforts,
Que vous me rendiſſiez la ſomme....
Colas répond : Eh bien ! je dors.

M. PIDOU.

LE BORGNE EXIGEANT.

CERTAIN Borgne fort curieux
De travailler ſeul en ménage,
Trouva, dit-on, diſgracieux,
Que quelques gens officieux
Vouluſſent partager l'ouvrage;
Et là deſſus, faute d'uſage,
Voilà mon Borgne furieux.
Eh mais! la choſe eſt ſingulière,
Lui dit ſa femme avec pitié!
Quoi! vous m'exigez toute entière,
Quand je n'ai vos yeux qu'à moitié!
J'aurois encor mon œil, Madame,
Reprit-il, ſans mes ennemis.
— Vous auriez auſſi votre femme,
Entièrement ſans vos amis.

*M. P**.*

PARTANT QUITTE.

ALAIN disoit : ma femme, écoute-moi,
Je t'avouerai qu'avant que d'être à toi,
Bien jeune encor, je fis une folie ;
J'eus une fille, elle est ma foi, jolie ;
Prens-la chez nous, faute de nourrisson ;
Je veux de toi qu'elle prenne leçon ;
Tu l'aimeras, car elle te ressemble.
Et moi, j'ai fait, dit-elle, un beau garçon ;
Il nous faudra les marier ensemble.

DE LA CONDAMINE.

LA CONFIANCE BIEN FONDÉE.

UN Payſan, le coq de ſon Village,
Grace au kermès, grace au ſené,
Grace à la Médecine, étoit empoiſonné,
Et s'en alloit plier bagage.
Son fils, garçon épais & lent,
Part pour ſe rendre au Preſbytère,
Bâille vingt fois, chemin faiſant,
Rêve à la Suiſſe, avance en ſe berçant,
Arrive à pas comptés, & du Paſteur abſent,
Ne trouve que le Lieutenant.
Je viens, dit-il, vous chercher pour mon Père:
On n'en eſpère rien, depuis la nuit dernière,
Et ce matin il ſe mouroit.
Comment! il ſe mouroit, repartit le Vicaire!
Il eſt donc mort?.... Oh non! il ne ſauroit
Avoir ſi-tôt fait ſon paquet,
Dit le nigaud: le voiſin Pierre
M'a promis qu'il l'amuſeroit.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

LE PÉCHÉ LE PLUS GRAVE.

Est-ce tout ? N'oubliez-vous rien ,
Disoit le Père Cyprien
A Lucas qu'il alloit absoudre ?
« Songez qu'un seul péché mortel
» Peut sur vous attirer la foudre
» Et le courroux de l'Eternel ».
Lucas fouille dans sa mémoire,
Pour rendre sa confession
Plus entière & plus méritoire,
Il dit avec contrition :
« Je m'accuse, & la faute est grande ;
» D'avoir bu, ne sais dans quel lieu
» Du mauvais vin, dont je demande
» Sincèrement pardon à Dieu ».

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

ANECDOTE,

ARRIVÉE A CALVI, EN CORSE;

D'UN BERGER ET DE SON CHIEN.

JE ne sais si la bête pense,
Et peu m'importe, ami Lecteur :
Comme je ne suis point Docteur,
Je t'avouerai mon ignorance.
Que sais-je, est assez mon refrain,
Et souvent le doute incertain
M'arrête, en m'offrant sa balance.
Mais passons à l'attachement
D'un chien, qui, soit raisonnement,
Ou bien machinale constance,
Sut mourir généreusement.
Le plus beau trait d'intelligence
En vaut-il un de sentiment ?
Un Berger, ce n'étoit ni Tircis, ni Silvandre,
Mais Dgiovinet étoit son nom,
Vers l'heure qu'en pleurant l'Epouse de Titon

Répandoit dans les airs une lumière tendre,
Qui lentement dévoiloit l'horiſon,
Avant que le char d'Apollon
Sortît tout enflammé du ſein mouvant des ondes.....
Eh ! mon Dieu ! racontons ſans faſte ! Un beau matin,
Dgiovinet conduiſoit ſes chèvres vagabondes,
Avec ſon chien fidèle, au haut d'un mont voiſin,
Pour leur faire brouter l'arboiſier & le thym.
De précipice en précipice,
Il faut que le Paſteur, par un étroit chemin,
Monte & ſur les rochers péniblement graviſſe.
Tandis que la cohorte, au gré de ſon caprice,
Saute de roc en roc, d'un pied leſte & certain,
Le jeune Conducteur, ſur la plus haute cîme,
A l'ombre d'un vieux romarin,
Moitié penché ſur le bord d'un abîme,
Parvient & ſe repoſe enfin.
Pour paſſer la journée entière,
Il avoit, dans ſa pannetière,
Mis un fromage frais & quatre petits pains;
(Il en uſoit ainſi tous les matins.)
Hélas ! tandis qu'au loin ſes agiles chevrettes

Font en paiſſant retentir leurs ſonnettes,
Que ſon chien haletant, au guet, les yeux ouverts,
Porte par-tout ſa vigilance,
Et que déjà le chaud commence
A frémir ardemment dans les plaines des airs,
Le Chevrier, couché ſur ces rochers déſerts,
S'endort (fatal repos!) au bord du précipice!...
Et tout-à-coup s'ébranle, gliſſe
Le bloc qui lui ſervoit d'appui;
Il tombe en bondiſſant au plus creux de l'abîme,
Et le roc va roulant ſur lui.
Spectacle affreux! la ſanglante victime
Ecraſée à moitié, meurt preſqu'au même inſtant.
Sur ſes traces, ſon Chien rapide
S'étoit précipité : cent fois de ſon cher guide,
Sa gueule avoit ſaiſi le flottant vêtement.
Mais que pouvoit le gardien intrépide?
Ah! long-tems, le bon Chien, d'un œil ardent, humide,
D'un regard prolongé l'obſerve fixement :
Il fatigue l'écho d'un lugubre aboîment;
Mais à l'eſpoir éteint, ſon ame ſe fermant,
Deſſus la panetière vuide,

Il ſe couche enfin triſtement.
A ce touchant tableau, la vérité préſide :
Peut-on n'en aimer pas le ſentiment profond ?
Quelle ſcène au bas de ce mont !
Le laitage eſt auprès du cadavre livide,
Les quatre pains ſont épars tout autour,
Sans que le pauvre Chien, martyr de ſon amour,
Pour lui la vie eſt déſormais affreuſe,
Prolonge par ces mets ſa durée odieuſe.
Cet ami généreux, en proie à ſa douleur,
Au maître qu'il aimoit ne voulant pas ſurvivre,
Bravant l'horrible faim, réſolu de le ſuivre,
Fut trouvé roide mort, la tête ſur ſon cœur.

M. BERENGER.

LE FABLIER.

Qui s'attache à de grands Seigneurs,
Eſt bientôt au rang des Eſclaves,
On perd ſa liberté, même avec les meilleurs.
L'homme d'eſprit pourtant allége ſes entraves.
Le G.... en cite un trait puiſé chez nos ayeux,
Que j'ai trouvé toujours aſſez ingénieux.
Un pauvre Fablier, chéri de ſa Province,
Crut augmenter ſa gloire en s'attachant au Prince;
On lui fit quelques dons, on l'accueillit très-bien:
Mais il fallut en tout à ſon Maître complaire,
Etudier ſes goûts, y conformer le ſien,
Et ne plus ſe livrer à ſon vrai caractère.
Quand il vouloit conter, le Prince avoit affaire,
Et quand il eût voulu ſe taire,
Il falloit un fabel; on le lui demandoit;
Triſte ou gai, noble ou ſimple, ou d'amour, ou de guerre,
Tel qu'alors on le deſiroit,
Et d'un tout autre ton qu'il n'eût voulu le faire.

Une nuit qu'il dormoit assez profondément,
Un Ecuyer accourt, l'éveille brusquement,
Et tout essoufflé vient lui dire,
Que le Roi ne dort pas; que pour se consoler
De l'ennui d'être au lit sans pouvoir sommeiller,
Il veut un fabliau qui le fasse bien rire.
Le Conteur en bâillant se rend auprès du Roi;
Et pour se dispenser de narrer une histoire,
Allègue que le somme absorbe sa mémoire.
Il fallut obéir, raconter malgré soi,
Chercher des tours plaisans pour animer sa fable,
Et sur-tout être gai; car c'est chose notable.
Sire, il étoit, dit-il, un homme en nos cantons,
Qui n'avoit guère dans sa bourse,
Que nonante sols dor, &, pour toute ressource,
Il acheta deux cens moutons.
Il pensa qu'en terre étrangère,
Il les vendroit bien mieux, & qu'il y pourroit faire
Un plus heureux emploi de son habileté:
Car c'étoit un matois plein de dextérité.
Le lendemain du jour qu'il quitta sa chaumière,
Il trouve sur sa route une large rivière:

Un ſeul petit bateau ſert à la traverſer ;
Il y met deux moutons ; le Batelier s'apprête
Très-longuement à les paſſer....
A ces mots, le Conteur s'arrête.
Eh bien ! dit le Monarque, eh bien, qu'eſt-ce que fit
Ce matois de Berger ? — Je vous ai conté, Sire,
Que la rivière eſt large & le bateau petit,
Que l'épais Batelier eſt lent à le conduire ;
Les moutons ſont au moins deux cens,
Avant de les paſſer, il faudra bien du tems.
En attendant, dormons, Sire, daignez m'en croire ;
Demain je vous dirai le reſte de l'hiſtoire.

M. GUDIN.

LE VILLAGEOIS ET LE COURTISAN.

UN Payſan, par l'humeur emporté,
D'un triple coup frappe ſon âne.
Auprès de lui par haſard arrêté,
Un Courtiſan ſaute à ſa canne,
Et fond ſur l'homme épouvanté.
Maraud, dit-il! je t'eſtropie,
Si tu touches cet animal,
Lui qui te fait, durant ſa vie,
Toujours du bien, jamais du mal.
Le Ruſtre alors jette ſa gaule;
Et tombant devant l'âne, à genoux & ſoumis:
Ah! pardon, lui dit-il! pardon! ſur ma parole,
J'ignorois qu'à la Cour vous euſſiez des amis.

LE MALHEUR DES FEMMES.

UNE Ville fut autrefois
Prise d'assaut. (Dès-lors, comme au temps où nous sommes,
La guerre avoit de fort beaux droits.)
Or le vainqueur, charmé de ses exploits,
Veut qu'au fil de l'épée on passe tous les hommes.
Dieu sait quels cris poussèrent vers le ciel,
Les Epouses qu'alarme un ordre si cruel!
Figurez-vous entendre mille femmes
Crier toutes ensemble! On devine, je croi,
Que c'étoit un beau train! mille! Pour moi, Mesdames,
Deux seulement me font trembler d'effroi.
Le malheur commun les rassemble,
En désordre & de toutes parts,
Les yeux en pleurs & les cheveux épars:
Pâles & sans couleurs, elles courent ensemble
Du Général embrasser les genoux,
Et demander qu'on sauve leurs Epoux.
Bon, me dira la critique importune!
Quoi! sur mille femmes, pas une

Ne ſe ſentit du goût pour le veuvage? Non;
J'en ſuis ſurpris moi-même, & le dis ſans façon,
Ah! le bon temps! qu'un tel exemple eſt rare!
Le Général, Chef d'un Peuple barbare,
Ne le fut pas aſſez pour braver leurs douleurs.
Eh! qui peut réſiſter à des femmes en pleurs?
Je n'aurois pas voulu, Meſdames,
Etre ce Vainqueur triomphant.
Si j'avois vu tomber à mes pieds tant de femmes,
J'aurois pleuré comme un enfant:
A chacune j'aurois fait rendre
Son cher Epoux, & même un autre par-deſſus,
Loin de rendre leurs pleurs & leurs cris ſuperflus.
Le Général eut l'ame un peu moins tendre.
Mes Belles, leur dit-il.... Ah! bon!
Un Général barbare.... & galant!.... Pourquoi non?
N'être pas né François, eſt-ce un mal ſans remède?
Le Général d'ailleurs, ſavoit, quoiqu'Etranger,
Que l'on peut dire ſans danger,
Ma belle, même à la plus laide.
« Mes Belles, leur dit donc le Vainqueur, vos Maris
» Sont dans mes mains: rien ne peut les défendre.

» Apportez-moi tous vos joyaux de prix
» Pour leur rançon, & je vais vous les rendre.
» Celle qui retiendra, plus avare que tendre,
» Le plus petit de ſes bijoux,
» Verra ſur l'heure expirer ſon Epoux ».
Quoi! propoſer qu'on ſe ſépare
De ſes bijoux! Ah! le barbare!
Quoi! les femmes en l'écoutant,
N'ont point frémi! quoi! chacune à l'inſtant
N'eſt point tombée en défaillance!
Donner tous ces tréſors dont le cœur eſt épris!
Tous leurs atours? pour qui? pour des maris.
Aucune pourtant ne balance;
Tout fut apporté promptement,
Et le Vainqueur exige encore le ſerment,
Qu'on ne feroit aux maris nulle plainte,
Pour avoir donné ſes joyaux,
Et que l'on n'emploîroit ſtratagême ni feinte,
Pour en acquérir de nouveaux.
Ce ſerment-là fut prononcé ſans crainte,
Même avec joie, en des momens ſi doux;
Puis à chacune on rendit ſon Epoux.

Je ne vous peindrai point avec quelle allégreſſe
Cette troupe fidèle accomplit le traité,
Comme chacune appelle, embraſſe avec tendreſſe,
Le mari qu'elle a racheté!
Enfin les ennemis abandonnent leur proie;
Puis ayant vu partir le ſoldat inhumain,
Chaque épouſe ſaiſit ſon mari par la main,
Et droit vers ſa maiſon, s'achemine avec joie.
Eh bien! eſt-ce là fin de votre hiſtoire? Non.
Chaque femme parut, huit jours après la fête,
Triſte, chagrine en ſa maiſon,
Sans expliquer ſon mal, ſans chercher guériſon:
Car le parjure alarme un cœur honnête.
Enfin, chacune en proie à ſa langueur,
Se met au lit, y cache ſa douleur;
Tous les Médecins qu'on appelle,
Oppoſent à leurs maux des ſecours impuiſſans,
Las! en dix jours, ſur mille il en mourut neuf cens.
Ah! maudit Général! Eh! dis-nous donc laquelle,
Pour ceux qu'a vaincu ta valeur,
Eſt plus à craindre & plus cruelle,
Ou ta clémence, ou ta rigueur?

M. IMBERT.

LA VERTU ET LA RENOMMÉE,

CONTE

IMITÉ DE L'ANGLOIS DE MYLORD LITTLETON.

N'AGUERES la Vertu rencontra sur ses pas,
Sans doute par hasard, l'agile Renommée,
Faisant sa ronde accoutumée.
« De grace, lui dit-elle, interromps le fracas
» De ton éclatante trompette,
» Et les clameurs de ta bouche indiscrette,
» Organe trop souvent de désastreux combats.
» Eh! pourquoi donc la guerre
» Et ses sanglans exploits,
» Et ces Héros, vrais fléaux de la terre,
» Occupent-ils sans cesse & tes yeux & ta voix?
» Pourquoi ne prônes-tu que des Laïs vénales,
» Que des ouvrages effrénés,
» Que des sots en crédit, que des Grands ruinés,
» Et des travers & des scandales?
» — Je voudrois, répondit la vive Déité,

» Savoir où découvrir tes Serviteurs fidèles ;
» Pour eux je déploirois mes ailes,
» Et jusqu'aux Cieux, par moi, leur nom seroit porté.
» Mais ils se cachent à la gloire ;
» Et ce Peuple d'Auteurs, dans tous les tems épris
» Des superbes lauriers qui parent la victoire,
» M'indiquent rarement tes humbles favoris.
— Eh bien, dit la Vertu ! je t'annonce moi-même
» Une femme sans faste, & digne que je l'aime ;
» Ainsi qu'en ses desirs, modeste en ses discours ;
» Au sein de ses foyers coulant ses heureux jours ;
» Exerçant en silence
» Son inquiète & douce bienfaisance,
» Et trouvant dans l'Hymen, l'Amour & le bonheur ;
» Chère à qui la connoît, en ce siècle imposteur
» De luxe, de hauts tons, d'apparente lumière,
» Modèle de candeur, gloire de l'amitié.
» — Que me cites-tu, reprend notre Courrière ?
» De quelqu'obscur Bourgeois c'est l'obscure Moitié !..
» — Ah ! réplique à son tour la sévère sagesse,
» Celle pour qui mon zèle s'intéresse,
» Jouit d'un rang flatteur, & sous de riches toits,

» Vit parmi l'abondance, au ſéjour de nos Rois.
» Son eſprit délicat, ſa brillante ſaillie,
» S'aſſortit avec grace à la philoſophie.
» Elle unit aux attraits mille talens divers,
» Et de d'Angivillers c'eſt l'Epouſe accomplie.
» Pars, & fais la connoître au bout de l'Univers ».

M. SÉLIS.

L'ACTE AUTHENTIQUE.

UN Seigneur de haute Nobleſſe,
Chez un Notaire fréquentoit ;
De la Tabellionne amoureux il étoit,
En avoit les faveurs, & voire la tendreſſe.
Le mari ſoupçonneux fit ſi bien, ou ſi mal,
Que ſur le fait un ſoir il ſurprit ſon rival,
Lequel dit : c'eſt choſe claire
Qu'à votre honneur j'ai forfait ;
Je ne puis nier un fait,
Paſſé pardevant Notaire.

LES JUSTES REGRETS.

UN Ennuyeux de ſon métier,
Il en eſt, & beaucoup, ayant perdu ſa femme,
Alloit en tous lieux larmoyer,
Et raconter les vertus de la Dame.
Se trouvant chez un grand Seigneur,
Homme d'état, mais plaiſant & cauſtique,
Il crut pouvoir ouvrir ſon cœur,
Parla de ſa moitié, fit ſon panégyrique,
Dont ſouvent bâilla l'Auditeur.
Combien elle étoit adorable,
Et combien elle m'adoroit!
Ah! reprit le Duc, à ce trait,
Votre perte eſt irréparable.

M. DE SAINT-MARC.

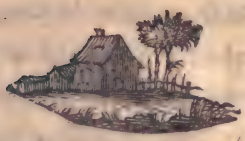
TANT PIS, TANT MIEUX.

EH ! bonjour donc, l'ami Lubin !
— Ah ! c'eſt toi, mon Compère Etienne ?
Te voilà de retour enfin !
— Oui ; la ſanté ? — Bonne ; & la tienne ?
— Pargué, la nôtre eſt bonne auſſi.
Quoi de nouveau, Compère, ici ?
— J'ai perdu ma tante Baſtienne.
— Hélas ! tant pis. — Tant mieux plutôt.
J'étois ſans maiſon ; auſſi-tôt
J'allai m'établir dans la ſienne.
— Tant mieux en ce cas ! — Non, ma foi !
La maiſon un peu trop ancienne,
Une nuit s'écroula ſur moi.
Je m'éveille en ſurſaut, & croi
Etre défunt & dans la foſſe ;
Hélas ! je n'avois guère tort :
Mon corps n'étoit que plaie & boſſe,
Et j'étois moins vivant que mort.
— Tant pis. — Mais non ; vaille que vaille,

J'en courrois les riſques encor.
Dans les débris d'une muraille,
On a découvert un tréſor.
— Un tréſor ? — Oui, le Richard Blaiſe,
Qui faiſoit tant le renchéri,
Me preſſa, quand je fus guéri,
D'épouſer ſa fille Thérèſe.
— Tant mieux. — Eh non ; c'eſt un lutin
Qui me rompit d'abord la tête.
Je ſuis bon, mais un peu mutin ;
Et, le lendemain de la fête,
Je la roſſai dès le matin.
— Tant pis vraiment ! — Non pas, Compère.
Dès qu'une fois martin-bâton
Eût accouru, la Ménagère
Devint plus douce qu'un mouton.
— Tant mieux. — Non, tu ſais le proverbe :
« Il n'eſt pire que l'eau qui dort. »
Un ſoir avec le beau Lindor,
Je ſurpris ma femme ſur l'herbe :
Un peu plus tard, j'étois.... — Tant pis.
— Oui, s'il étoit arrivé pis ;

Mais du galant, à coup de gaule,
Je vous frottai le dos... Jarni!
On n'a jamais revu le drôle.
— Hé bien tant mieux! — Tant mieux ? nenni.
Thérèſe depuis cette aubade,
Ne but, ni mangea par boutade;
Et pour me ruiner, je crois,
Elle devint exprès malade.
— Tant pis. — Oh! non; au bout d'un mois,
Heureuſement ma femme eſt morte.
— Ah! tant mieux !.... — Le Diable m'emporte,
Si tu n'as dit vrai cette fois !

M. COLLIN.



CHACUN SA BESOGNE.

De ſa Moitié le bonhomme Martin
Eut trois garçons; l'un d'eux nommé Grégoire,
Au cabaret s'en alloit le matin;
Il n'en ſortoit jamais qu'à la nuit noire.
Son Père un jour, laſſé de tout ce train,
Lui propoſoit l'exemple de ſes frères:
Paul & Guillot gagnent déjà leur pain,
Lui diſoit-il; toi, tu me déſeſpères.
—Mon Dieu! Papa, répond notre Buveur
A demi-gris, point de mauvaiſe humeur!
Laiſſons chacun faire en paix ſa beſogne.
Mon frère aîné, qui n'aime que l'honneur,
Pour être Suiſſe, a quitté la Bourgogne;
Paul mon cadet, qui n'a pas tant de cœur,
Aime l'argent; il s'eſt fait Procureur:
J'aime le vin, moi, je me fais ivrogne.

PSAPHON,

APOLOGUE.

Quoi! les chiens & les chats, ennemis éternels,
De l'Egypte, à-la-fois, recevront les offrandes;
Les Bœufs couronnés de guirlandes,
S'enivreront d'encens avec les Immortels;
Les rats divinisés mangeront l'ambroisie;
On vous élevera de superbes autels,
Impuissantes brebis, crocodilles cruels,
Et je ne pourrai point en passer mon envie!
Moins craint, moins respecté que de vils animaux,
Je ne serai pas Dieu, malgré mon industrie!....
Qui m'en empêchera? les hommes sont si sots!
Ils ont tant adoré de Fripons sans génie!
N'oserois-je aspirer à des honneurs égaux,
En les méritant davantage?
Disparoissez, misérables rivaux!
Vous avez usurpé l'hommage
Que vous offrent encor d'imbécilles Dévots:

Ramper dans la pouſſière étoit votre partage,
Et s'aſſeoir dans l'Olympe eſt un des droits du ſage.
Ainſi parloit jadis l'audacieux Pſaphon,
Et plein du grand projet dont ſon ame eſt frappée,
N'écoutant plus que ſon ambition,
Que fait-il ? devinez.... Il court à la pipée.
Aux cris trompeurs que contrefait ſa voix,
Les Citoyens aîlés des bois,
Dans ſes pièges volent en foule ;
Un geai, ſur le gazon, tombe, crie & ſe roule :
Un moineau franc ſe précipite auprès ;
Un merle deſcendant de branchage en branchage,
A ſes côtés abat dix ſanſonnets ;
Ils ſont ſuivis de ſeize perroquets,
Et d'une agace au biſarrre plumage.
Encouragé par ce premier ſuccès,
Pſaphon prend tout, met tout en cage.
Quel ſera le deſtin des trente priſonniers ?
L'heureux Pſaphon les porte en ſes foyers,
Et s'empreſſe de les inſtruire ;
Un mois s'écoule, un autre à peine expire,
Et déjà ces oiſeaux jaſeurs,

Des accens de leur Hôte adroits imitateurs,
Réuſſiſſent à les redire.
Un jour enfin que l'air mugit,
Que la tempête agite l'onde,
Qu'au murmure impoſant du tonnerre qui gronde,
L'Univers alarmé frémit,
Que le Peuple à genoux gémit,
Se frappe la poitrine, & craint la fin du monde,
Pſaphon triomphant, enchanté,
Pour prix de leurs progrès leur rend la liberté.
L'un s'élance auſſi-tôt à travers les campagnes,
L'autre dans les forêts, l'autre ſur les montagnes,
Et tandis qu'en flêches de feu,
Les rapides éclairs ſillonnent les nuages;
On les entend répéter en tout lieu,
Ces ſons mêlés au bruit des vents & des orages:
Pſaphon eſt Dieu, Pſaphon eſt Dieu.
— Oui, c'eſt un Dieu, du moins pour le vulgaire;
On lui conſacre un ſanctuaire,
Peuplé de Pontifes nouveaux;
Son culte au Loin va bientôt ſe répandre,
Et ſon apothéoſe eſt l'effet de trois mots,

Qu'un eſſain vagabond d'oiſeaux
A prononcés, ſans les comprendre.

A votre orgueil vous donnez trop l'eſſor,
Pauvres Humains, dans vos folies;
Rougiſſez: il ne faut pour vous ſéduire encor,
Que des perroquets & des pies.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

L'OFFICIER PREVOYANT.

« TU vas donc t'éloigner de moi,
Diſoit à ſon Amant la ſenſible Iſabelle!
» Lindor, je tremble, hélas! que l'abſence cruelle
» Ne te faſſe oublier une Amante fidelle,
» Qui ne pourroit ſurvivre à ton manque de foi.
» Calme tes frayeurs indiſcrètes,
Lui répond auſſi-tôt le galant Officier:
» Car pour ne jamais t'oublier,
» J'ai mis ton nom ſur mes tablettes ».

M. DE CHATEAUGIRON.

LE

LE CHEVAL GRIS.

EN Champagne jadis vivoit un Chevalier,
Riche en vertus, pauvre en finance.
Falloit-il en champs clos, en combat ſingulier,
Donner des preuves de vaillance?
Il étoit le premier à battre & le dernier.
De ſes exploits auſſi la renommée
De bouche en bouche étoit par-tout ſemée.

Dans ſon voiſinage vivoit
Un vieux & riche Gentilhomme;
Et ce vieux Gentilhomme avoit
Sa fille qui lors achevoit
Son quinzième printems; c'eſt Nina qu'on la nomme.
Le ciel avoit fait à Nina
Une ame tendre, un eſprit angélique;
Et quant à la beauté, Nature lui donna
Tout ce que l'art imagina
Pour les Vénus qu'enfante un cerveau poétique.
Ajoutez que le ſort avoit ſu la pourvoir

De riche dot ; ce mot vaut qu'on l'écoute ;
Le bien n'eſt pas une vertu ſans doute :
Mais il ne gâte point celles qu'on peut avoir.
Le Chevalier, avec peu d'eſpérance,
Brûla d'abord pour ſa Beauté ;
Enſuite, il fit parler avec tant d'éloquence,
Et ſon amour & ſa vaillance,
Que ſon amour fut écouté.
Mais le père en conçut une frayeur extrême,
Défendit à Nina d'oſer l'entretenir,
Et par ſon froid accueil il fit ſi bien lui-même,
Qu'il acheva de le bannir.
Par cette cruelle défenſe,
Nos deux amans perdoient juſques à l'eſpérance
De ſe revoir même furtivement ;
Le vieillard qu'enchaînoient l'âge & la défiance,
Ne ſortoit plus de ſon appartement.
Son châtel occupoit la cîme
D'un monticule eſcarpé, ruineux ;
Un très-large foſſé, profond comme un abîme,
Le remparoit de buiſſons épineux ;
Un pont-levis étoit le ſeul paſſage

Par où le Chevalier pût tenter l'abordage.
Mais comment faire ? & par quel art
Trompera-t-il ce vieux renard,
Qui jadis, à travers les grilles
Et les verroux,
S'étoit formé dans l'art de charmer jeunes filles,
Et d'endormir les Argus, les jaloux ?
On n'eût pu contre lui trouver de ſtratagême,
Qu'autrefois le vieillard n'eût employé lui-même.
Comme ſans nul projet, fort triſtement un jour
Le Chevalier rodoit autour
Du château que Nature avoit trop ſu défendre,
Il vit une poterne où l'on pouvoit s'entendre,
S'entretenir ſans être vu ;
Par un bois bien couvert, un ſentier peu connu
Sembloit l'inviter à s'y rendre.
Dès le jour même, il fut aſſez heureux
Pour en avertir ſa maîtreſſe,
Qui s'y rendit auſſi. Là, ces cœurs amoureux
Venoient ſe raconter leur eſpoir, leur triſteſſe ;
Et pour un tems au moins (car telle eſt des amans
L'illuſion, la douce ivreſſe)

Ce ſeul plaiſir effaçoit leurs tourmens.
C'eſt ainſi qu'ils tâchoient d'oublier leur détreſſe :
Mais pour tant d'amour à la fin,
Ce fut bien peu. Parler de leur tendreſſe,
Sans la prouver jamais ! pas la moindre careſſe,
Pour calmer un ſi long chagrin !
Ah ! Dieu ! ſi pour mêler au moins leur douce haleine,
L'un de l'autre un moment pouvoit ſe rapprocher !
Oh ! ſi leurs bras tendus, même avec peine,
Pouvoient du bout des doigts s'atteindre, ſe toucher !
Mais à tant de faveurs ils ne pouvoient prétendre.
Ils chuchotoient pendant leur entretien,
De peur de ſe laiſſer ſurprendre ;
Pour des baiſers, ils pouvoient bien
S'en envoyer, jamais en prendre.
Le Chevalier enfin laſſé de voir
Se perdre ſes beaux jours loin de l'objet qu'il aime,
Chez le vieillard oſe ſe rendre un ſoir ;
Il a juré par l'Amour même,
Ou de ſe rendre heureux, ou d'en perdre l'eſpoir.
« Seigneur, dit-il au vieillard trop ſévère,
» Daignez m'écouter un moment.

» Vous voyez le plus tendre amant
» Du bel objet dont vous êtes le père.
» A votre eſtime j'ai des droits:
» Vous connoiſſez mon nom, ma valeur, mes exploits;
» Après cela, Seigneur, je puis prétendre
» A me voir honoré du nom de votre gendre.
» J'attends votre réponſe; elle fera mon ſort;
» Songez, de grace, avant de me la rendre,
» Qu'elle va décider ou ma vie, ou ma mort.
» — Je ſais quelle eſt votre famille,
Dit le vieillard, » je connois vos exploits;
» Je crois à votre amour: ſans peine je conçois
» Qu'on puiſſe avoir de l'amour pour ma fille;
» Ainſi que vous, je vois qu'elle a
» Eſprit, vertus, attraits; joignez à ces dons-là,
» L'eſpoir d'un bien que je peux dire immenſe;
» Avec cela, j'oſe croire, entre nous,
» Que, fût-ce un Prince, il n'eſt perſonne en France
» Qui ne s'enorgueillît du nom de ſon époux.
» Il n'eſt pour l'obtenir, reſſort que l'on n'emploie:
» Mais rien ne preſſe; & pour la marier,
» Je peux attendre: enfin je crains tout Chevalier

» Qui, comme ſon faucon, ne vit que de ſa proie ».
Le Chevalier n'eut pas en ce moment
La force de répondre à ce dur compliment.
Dans le bois le plus ſolitaire,
Il court enſevelir ſa honte & ſa colère;
La douleur ſuccède au courroux;
Et des larmes d'amour inondent ſa paupière,
Juſqu'à l'heure où Nina revient au rendez-vous.
« O de mon cœur, dit-il, ſouveraine maîtreſſe,
» C'eſt aujourd'hui, c'eſt en ce lieu
» Qu'il faut vous dire un éternel adieu.
» Soit maudite à jamais la cruelle richeſſe
» Qui, m'arrachant à vous, me condamne à mourir!
» — Ah! mon ami, dit-elle avec tendreſſe,
» Si j'aimois à l'avoir, c'étoit pour vous l'offrir.
» Mais il nous reſte encore un rayon d'eſpérance:
» Vous avez, à Médot, un vieux oncle; & je penſe
» Qu'il pourra ſeul nous ſecourir.
» C'eſt l'ami de mon père; ils s'aiment dès l'enfance;
» Il doit pour vous avoir de l'amitié;
» Allez lui confier quel ſerment nous engage:
» Sans doute il a connu l'amour dans ſon jeune âge,

» De nos maux il aura pitié.
» Or, pour nous rendre heureux, il ſuffira, j'eſpère,
» D'un bienfait ſimulé; que de ſa belle terre,
» Pour huit jours ſeulement, il vous cède moitié?
» Alors ſans peine de mon père
» Il m'obtiendra pour vous; & quand tout ſera fait,
» Nous lui rendrons l'acte de ſon bienfait.
» Ai-je, ô mon doux ami, beſoin de ſa richeſſe,
» Pour vous aimer.... pour te chérir?
» — Ah! grand-merci, dit-il, maîtreſſe;
» Sans ce mot-là j'allois mourir ».
Chez ſon oncle auſſi-tôt il court, amant fidèle,
Le ſupplier de ſervir ſon amour,
Mais ſans lui dire que la Belle
L'a payé d'un tendre retour.
« Votre choix eſt plein de ſageſſe,
Dit l'oncle; » je connois beaucoup votre maîtreſſe;
» Je me plais à la regarder,
» A l'écouter auſſi; ſa famille m'eſt chère;
» Je me fais fort de l'obtenir du père;
» Et de ce pas je cours la demander ».
En effet, notre amant le voit à l'inſtant même

Monter à cheval & partir.
Pour exprimer ſa joie, il faudroit la ſentir.
En attendant l'inſtant d'obtenir ce qu'il aime,
Près d'un château voiſin il va dans un tournois
Se ſignaler par de nouveaux exploits.
Pendant tout le chemin, rien ne put le diſtraire
De ſonger au bonheur dont il alloit jouir.
Hélas! il ne ſoupçonne guère
Que ſon oncle eſt perfide, & ſonge à le trahir.
L'oncle fut bien reçu du père.
Après avoir cauſé, fait bonne chère:
« Mon ami, lui dit-il, je ſuis un vieux garçon;
» Manger & dormir ſeul m'ennuie.
» Si votre Nina ſe marie,
» Vous allez être auſſi ſeul dans votre maiſon.
» Arrangeons-nous; votre fille m'eſt chère;
» Donnez-la-moi, je lui donne mon bien;
» Je quitte ma terre, & je vien
» Vivre avec vous ma vie entière ».
Ce diſcours enchanta le père;
Il embraſſa ſon vieux gendre cent fois,
Et rappellant Nina, lui fit part de ſon choix.

Jugez, hélas! de ſa douleur amère.
La larme aux yeux, le cœur dévoré de chagrin,
Au rendez-vous elle courut ſoudain:
Mais las! elle y vint ſeule, amante infortunée!
Et tandis qu'en effet ſon amant au tournois
La méritoit par de nombreux exploits,
Elle ſe crut abandonnée.
Le lendemain on doit partir
Pour aller à Médot fêter le mariage;
Et ſur l'heure on fait avertir
Les vieux amis du voiſinage.
Il falloit voir arriver ces barbons,
Au viſage ridé, courbés ſur leurs bâtons,
A la démarche chancellante,
A la tête chauve & tremblante!
Vous n'avez pas vu de vos jours
De nôce plus burleſque attriſter les Amours.
On eût dit, à les voir de par-tout à la ronde
S'aſſembler tous au même lieu,
Qu'ils venoient là ſe dire adieu,
Tout en partant pour l'autre monde.
Cependant malgré ſon chagrin,

La triſte mariée arrange ſa parure ;
Et cachant les maux qu'elle endure ;
Il lui faut affecter un front calme & ſerein.
Le jour venu pour le voyage,
On s'apperçut qu'il manquoit un courſier.
On ſavoit que le Chevalier
Avoit un cheval gris, cheval de haut parage,
Le plus beau des Courſiers. Un valet aſſez ſot
Crut faire un grand cadeau ſans doute à la future
Que de lui procurer, pour aller à Médot,
Une auſſi brillante monture.
Sans mot dire, & ſans conſulter,
Au Chevalier il courut l'emprunter.
Ce dernier ignorant cette trame cruelle,
De ſon hymen attendoit la nouvelle.
La plus douce eſpérance enivroit ſes eſprits,
Quand tout-à-coup il voit paroître
Un valet qui le prie au nom de ſon vieux maître,
De lui prêter ſon cheval gris.
« Oh! de grand cœur; mais qu'en a-t-il à faire ?
» Car des chevaux, j'en ai moins qu'il n'en a.
» — C'eſt qu'à Médot, demain, nous conduiſons Nina.

» — A Medot ! que va-t-elle y faire ?
» — Se marier. Ignorez-vous
» Que votre oncle eſt venu la demander au père,
» Et que demain il ſera ſon époux » ?
A ce fatal récit qu'il ne ſauroit comprendre,
Il demeure muet de ſurpriſe & d'horreur ;
Il ſe fait répéter tout ce qu'il vient d'entendre,
Tant il a peine à croire une telle noirceur !
Et ce qui ſemble encore accroître ſa fureur,
C'eſt qu'il n'en peut tirer vengeance.
Sans rien ouir, ſans rien voir, un moment,
Les yeux mornes, baiſſés, ce malheureux amant
Dans ſa chambre à grands pas ſe promène en ſilence,
Puis comme reprenant tout-à-coup ſes eſprits,
Sans expliquer le trouble qui l'agite,
Il fait ſeller ſon cheval gris,
Qu'au valet il remet bien vîte.
« Oui, dit-il en lui-même, il le faut, je le doi ;
» Envoyons-le, quoi qu'il m'en coûte ;
» Nina doit s'en ſervir, & ne pourra ſans doute
» Le monter ſans ſonger à moi.
» Ah ! qu'une fois encor je ſois dans ſa penſée !

» Mais je l'accuſe à tort ; ſon cœur eſt innocent ;
» A prendre un autre époux ſon père l'a forcée ;
» Et comme moi peut-être elle pleure à préſent.
» On la mène à l'autel, on l'y mène en victime ;
» Ah ! loin d'oſer lui faire un crime
» De mon malheur, je dois plaindre le ſien.
» Oui, quoiqu'elle me ſoit ravie,
» J'ai ſon cœur, & toute ma vie
» Je ſens bien qu'elle aura le mien ».
Cela dit, il ordonne à ſes gens de paroître ;
Il leur partage de ſon mieux
Le peu d'argent qu'il a ; puis les larmes aux yeux,
Il leur dit qu'ils n'ont plus de maître,
Et qu'ils peuvent quitter ces lieux.
Ces pauvres gens qui l'aimoient comme un père,
Demandent par quel crime ils ont pu lui déplaire.
« Non, je ſuis content de vos ſoins,
Dit-il, » & je voudrois au moins
» Vous en offrir un plus digne ſalaire.
» Mais je ſuis las de vivre pour ſouffrir ;
» Cherchez un nouveau maître, & me laiſſez mourir ».
Tous ſes valets en proie aux plus vives alarmes,

Sont à ſes pieds, les arroſent de larmes:
« Vivez, lui crioient-ils, & ſouffrez-nous toujours
» Auprès de vous, pour veiller ſur vos jours ».
Mais de ſa vie enfin jaloux de voir le terme,
Toujours en proie à ſes ennuis,
Sans répondre un ſeul mot, dans ſa chambre il s'enferme,
Pour y paſſer la plus longue des nuits.
Il n'eſt pas ſeul en proie à ce cruel martyre.
Nina, vingt fois le jour, loin de ſe conſoler,
Avoit tenté de s'en aller
Bien loin, tout auſſi loin qu'auroit pu la conduire
Son déſeſpoir. On avoit par malheur
Obſervé tous ſes pas, on craignoit ſa douleur.
Mais quelle fut, hélas! ſa triſteſſe mortelle,
Quand malgré ſon chagrin,
Nina, près d'y monter, reconnut à la fin
Le cheval gris arrêté devant elle!
La pauvrette voudroit en vain
Cacher ſes pleurs, ils inondent ſon ſein.
Mais comme elle quittoit la maiſon paternelle,
A la nature on fit honneur
Des regrets que l'amour arrachoit à ſon cœur.

On s'achemine enfin. Comme la moins preſſée,
Nina ſuivoit la troupe ; elle avoit pour parrain
Et pour guide un vieux Châtelain,
Qui, pour avoir dormi trop peu la nuit paſſée,
Tout en cauſant s'endormit en chemin.
Pour retarder un peu ſon malheur qui s'avance,
Tout en rêvant au Chevalier,
Elle ralentiſſoit les pas de ſon courſier,
Qui ſembloit avec elle être d'intelligence.
Il cheminoit lentement, triſtement.
Cependant on atteint un endroit qui partage
En deux ſentiers la route où l'on voyage ;
L'un à Medot mène directement,
L'autre au château du malheureux amant.
Chacun prend auſſi-tôt le ſentier du village ;
Mais le beau cheval gris que ne guide aucun frein ;
Soit habitude, inſtinct, ſoit que l'Amour peut-être
Le dirigeât d'une inviſible main,
Prend le ſentier qui conduit vers ſon Maître.
Ils étoient déjà loin, quand Nina bruſquement
Sort de ſa rêverie : un premier mouvement
La fait crier après ſon guide,

Qui ſommeilloit encor profondément ;
Mais malgré le danger, l'Amour ſeul en décide.
Eh ! quel malheur peut jamais être égal
Au ſort qu'on lui deſtine, à cet hymen fatal ?
Sans ſavoir où conduit cette route nouvelle,
Elle la ſuit aveuglément ;
Elle obéit à ſon guide fidèle
Qui la conduit tout droit à ſon amant.
Oh ! quel étonnement, quels tranſports d'allégreſſe,
Quand ſur le chemin qu'elle a pris,
Nina voit, reconnoît l'amant qui l'intéreſſe,
Et que le Chevalier revoit ſon cheval gris
Qui lui ramène ſa maîtreſſe !
Quand par elle il eut tout appris,
Au cheval gris, avec quelle tendreſſe
Il rend graces de ſon bonheur !
Comme il le baiſe, le careſſe ;
Et lui donne les noms d'ami, de bienfaiteur !
Puis regardant Nina, triomphant, il s'écrie :
» Je ne te quitte plus, Nina, qu'avec la vie » !
Soudain la menant à l'autel,
Devant un Aumônier l'un à l'autre ſe lie

A7

Par le ſerment d'un amour éternel.
Cela fait, à Médot il écrit l'aventure
De ſa Nina. « Pour prix d'une flamme ſi pure,
» C'eſt le ciel, diſoit-il, qui la conduit vers moi;
» Je crois, en l'épouſant, obéir à ſa loi ».
Tout le monde accourut. Alors faiſant entendre
L'honneur, la raiſon tour-à-tour,
Le Chevalier raconta ſon amour
Aux Vieillards indignés qu'on eût oſé les rendre
Complices d'un ſi lâche tour.
Tout fut pour les amans; & malgré ſa rudeſſe,
Le père fut forcé de ſouſcrire à leurs vœux.
Le cheval gris coula des jours heureux
Auprès des deux époux dont il eut la tendreſſe;
Et par ce couple généreux,
Fut comme un vieil ami, choyé dans ſa vieilleſſe.

M. IMBERT.

FIN.

1868 4

PQ 1177 M376 Marsy, Claude Sixte Sautreau
Nouveau recueil des meilleurs contes en vers

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY